LE

V A T H E K

de

BECKFORD

Tiré à 220 exemplaires paraphés & numérotés.

N° 134

L'Editeur :

LE

VATHEK

de

BECKFORD

Réimprimé sur l'Édition française originale

avec PREFACE par

Stéphane Mallarmé

PARIS

ADOLPHE LABITTE

LIBRAIRE DE LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

—

M DCCC LXXVI

PRÉFACE

A

VATHEK

QUI n'a regretté le manquement à une visée sublime de l'écrit en prose le plus riche et le plus agréable, travesti naguère comme par nous métamorphosé? Voile mis, pour les mieux faire apparaître, sur des abstractions politiques ou morales que les mousselines de l'Inde au XVIIIme siècle, quand régna le CONTE ORIENTAL; et, maintenant, selon la science, un tel genre suscite de la cendre authentique de l'histoire les cités avec les hommes, éternisé par le *Roman de la Momie* et *Salambô*. Sauf en la *Tentation de saint Antoine*, un idéal mêlant époques et races dans une prodigieuse fête, comme l'éclair de l'Orient expiré, cher-

chez! sur des bouquins hors de mode, aux feuillets desquels ne demeure de toute synthèse qu'effacement et anachronisme, flotte la nuée de parfums qui n'a pas tonné. La cause: mainte dissertation et au bout je crains le hasard. Peut-être qu'un songe serein et par notre fantaisie fait en vue de soi seule, atteint aux poëmes: or le rythme le transportera au delà des jardins, des royaumes, des salles; là où l'aile de péris et de djinns fondue en le climat ne laisse de tout évanouissement voir que pureté éparse et diamant, comme les étoiles à midi.

Un livre qui en plus d'un cas, son ironie d'abord peu dissimulée, tient à l'ancien ton et, par le sentiment et le spectacle vrais au roman évocatoire moderne, m'a quelquefois contenté: en tant que bien la transition ou comme produit original. Le manque de maint effort vers le type tout à l'heure entrevu ne m'obsède pas à la lecture de ces cent et quelques pages; dont plus d'une, outre la préoccupation double de parler avec esprit et sur tout à bon escient,

révèle chez qui l'écrivit un besoin de se satisfaire l'imagination d'objets rares ou grandioses. Le millésime, tantôt séculaire, placé sous le titre reste à ce compte, pour l'érudit, une date ; mais je voudrais auparavant séduire le rêveur.

L'histoire du Calife Vathek commence au faîte d'une tour d'où se lit le firmament, pour finir bas dans un souterrain enchanté ; tout le laps de tableaux graves ou riants et de prodiges séparant ces extrêmes. Architecture magistrale de la fable et son concept non moins beau ! Quelque chose de fatal ou comme d'inhérent à une loi hâte du pouvoir aux enfers la descente faite par un prince, accompagné de son royaume ; seul, au bord du précipice : il a voulu renier la religion d'Etat à laquelle se lasse l'omnipotence d'être conjointe du fait de l'universelle génuflexion, pour des pratiques de magie, alliées au désir insatiable. L'aventure des antiques dominations tient dans ce drame, où agissent trois personnages qui sont une mère perverse et chaste, proie d'ambitions et de rites, et une naturelle

amante; en sa singularité seul digne de s'opposer au despote, hélas! un languide, précoce mari, lié par d'innocentes fiançailles. Ainsi répartie et entre de délicieux nains dévots, des goules puis d'autres figurants qu'elle accorde avec le décor mystique ou terrestre, de la fiction sort un appareil insolite : oui, les moyens méconnus autrefois de l'art de peindre, tels qu'accumulation d'étrangetés produite simplement pour leur caractère unique ou de laideur, une bouffonnerie, irrésistible et ample, montant en un crescendo quasi lyrique, la silhouette des passions ou de cérémonials et que n'ajouter pas? A peine si la crainte de s'attarder à de ces détails, y perdant de vue le dessin de tel grand songe surgi à la pensée du narrateur, le fait par trop abréger; il donne une allure cursive à ce que le développement eût accusé. Tant de nouveauté et la *couleur locale*, sur quoi se jette au passage l'imagination pour faire avec comme une orgie, seraient peu, en raison de la grandeur des visions ouvertes par le sujet; où cent impressions, plus captivantes même que des procédés, se dévoilent à leur tour. Les

isoler par des formules distinctes et brèves, le faut-il? et j'ai peur de ne rien dire en énonçant *la tristesse de perspectives monumentales très-vastes,* jointe *au mal d'un destin supérieur;* enfin *l'effroi* causé par *des arcanes* et *le vertige* par *l'exagération orientale des nombres; le remords* qui s'installe *de crimes vagues ou inconnus; les langueurs virginales de l'innocence et de la prière; le blasphème, la méchanceté, la foule.* Une poésie (que l'origine n'en soit ailleurs ni l'habitude chez nous) bien inoubliablement liée au livre apparaît dans quelque étrange juxtaposition d'innocence quasi idyllique avec les solennités énormes ou vaines de la magie : alors se teint et s'avive, comme des vibrations noires d'un astre, la fraîcheur de scènes naturelles, jusqu'au malaise; mais non sans rendre à cette approche du rêve quelque chose de plus simple et de plus extraordinaire.

Bien : ce Conte, tout autre que des Mille et une Nuits, qu'est-ce; ou quand brilla-t-il, du fait de qui donc?

Sous la tutelle des lords Chatham et Littleton, anxieux d'en faire un homme politique marquant, étudiait, choyé par sa mère et banni d'auprès d'elle pour l'achèvement d'une éducation somptueuse, le fils de feu le lord-maire Beckford (de qui la fière adresse à George III se lit sur un monument érigé au Guildhall). Mais, aux voûtes de la demeure provinciale avec le silence, un génie, celui de la féerie et de l'Orient, élut cette jeunesse : exilée d'entre les grimoires de la bibliothèque paternelle et hors d'un certain *Boudoir Turc*, il la hantait en Suisse, au cours de droit et de sciences, et à travers la Hollande, l'Allemagne, l'Italie. Savoir les classiques, dépositaires des annales civiles du monde passé, charmait l'adolescent comme un devoir, même des poëtes, Homère, Virgile; mais les écrivains de Perse ou arabes, comme une récompense ; et il domina l'une et l'autre des langues orientales à l'égal du latin ou du grec. Avis, prières, insinuations et jusqu'au blâme, confiscation amicale des tomes trop feuilletés,

nul fait de la raison ne savait conjurer l'enchantement; or point d'autre emploi immédiat chez William Beckford des premières heures de majorité que, libre et le rêve à lui, de jeter sur le papier, vers le commencement peut-être de 1781, VATHEK. *Je l'ai écrit dans une seule séance et en français,* raconta sur le tard le débutant, et *cela m'a coûté trois jours et deux nuits de grand travail — je ne quittai pas mes habits de tout le temps — une si rude application me rendit fort souffrant.* A quel point sur cette organisation s'établit l'empire d'une fatalité. Quelque plan du sujet par nous jugé d'un équilibre parfait, préexista-t-il : point, le croit l'auteur; omettant ici l'adaptation ancienne à ses instincts tout de grandeur et de beauté déjà, du rêve latent. Les figures maîtresses ainsi que la mise en scène, embarras : non plus, car le regard de l'enfance avait du toit premier fait un refuge à mille visions arabes; chaque hôte, pris au monde réel se parant aussi de la séduction ou de l'horreur exigées par le conte. *Vous trouveriez difficilement quelque chose de la sorte dans aucune description orientale* (va la citation); *ce fut*

l'œuvre de ma propre fantaisie. La vieille maison de Fonthill avait l'une des plus vastes salles du royaume, haute et d'écho sonore ; et des portes nombreuses y donnaient accès de différentes parties du bâtiment, par d'obscurs, de longs et sinueux corridors. C'est de là que j'ai tiré ma salle imaginaire, ou d'Eblis, engendrée par celle de ma propre résidence. L'imagination la colora, la grandit et la revêtit d'un caractère oriental. Toutes les femmes dont il est fait mention dans Vathek furent le portrait de celles qui habitaient l'établissement familial du vieux Fonthill, leurs qualités, bonnes ou mauvaises, exagérées pour remplir mon dessein. Suite de confidences d'un âge mûr, quand se replonge la vue au cours des premiers ans transparents ; mais trop brève et que closent des paroles significatives. *C'est de ma propre idée que je fis le tout. J'avais à élever, à magnifier, à orientaliser chaque chose. Je planai dans ma jeune fantaisie sur l'aile de l'ancien oiseau arabe Rock, parmi les génies et leur charme, ne me mouvant plus chez les hommes.*

Selon quelle très-mystérieuse influence, celle

sue qui du tout au tout transmuait un séjour, le livre fut-il écrit en français : parenthèse que ne comble aucun vestige dans les notes laissées ou les propos retenus. Autant que la nécessité de puiser aux quelques ouvrages d'*Herbelot*, de *Chardin* ou de *Salé* reconnue dans l'annotation finale (à cet autre aussi point cité, *Abdallah* ou *les Aventures du fils d'Hanif, envoyé par le sultan des Indes à la découverte de l'île de Borico*, etc., 1723), sources à peu près de tout l'appareil ancien oriental, un usage sûr de notre langue, apprise tôt à Londres et pratiquée dans la société parisienne et trois ans à Genève, explique les motifs ou le don qu'eut l'écrivain de la choisir. Le fait général du recours à un autre parler que le natal, pour se délivrer, par un écrit, de l'obsession régnant sur toute une jeunesse : renoncez à y voir mieux que l'espèce de solennité avec quoi il fallut s'asseoir à une tâche de caractère unique, elle, différente de tout ce qui allait être la vie. (*)

(*) Illustre, un précédent s'est tout de suite imposé, moins à la mienne encore que jadis à la mémoire de Beckford, épris

Avoir pour second mouvement de détourner les yeux du manuscrit afin de régler, apport aussi de l'âge légal, la disposition d'une fortune alors considérable (au revenu de deux millions cinq cent mille francs environ), rien que de strict. Le cercle des voyages achevé, l'un aux côtés d'une jeune et très-belle épouse et d'autres seul pour en promener partout la mort et les souvenirs, vint l'instant du retour, mais sans la hantise d'autrefois. Cette imagination aux vastes desseins, comme dépossédée de leur but spirituel rempli et la même cependant, s'éprit d'abattre pierre à pierre le vieux Fonthill House, réfléchi dans le miroir d'un monotone bassin, pour édifier non loin Fonthill Abbey,

de parchemins blasonnés et de lecture: les *Mémoires du comte de Gramont* puis leur suite d'opuscules enjoués ; mais avec quel manque de ressemblance dans le but ou l'occasion. L'esquisse de mœurs françaises émane du château de Saint-Germain, or du jour même le texte en appartient ouvertement comme l'esprit à notre âge classique. Détail plutôt à relever dans ce rapprochement et qui y apporte de l'intérêt: quelque parenté par sa mère, une Hamilton, entre l'héritier de Fonthill et le gentilhomme émigré parmi la cour de Jacques II ; d'où une ambition (ma foi) d'imiter cet ancêtre.

au milieu de jardins acclamés les plus beaux de l'Angleterre. Résurrection à grand prix faite et de tout site et de tout temps, le seul rêve, invité à peupler le nouvel intérieur, eut, pour matériaux, ceux de l'art universel représenté là par ses merveilles : le ciel considérait d'immenses collections de fleurs. Point de faux soucis ni de démarche vers des honneurs sociaux: mais tendre uniquement autant que combler la magnifique construction ou de soie ou de vases, chaque meuble disposé d'après un goût jusqu'alors inconnu, voilà; et ce désir, cher à tout grand esprit même retiré, de donner des fêtes, une, où Nelson, venu sur les pas de la seconde lady Hamilton, applaudit sa sirène dans un divertissement tragique et sculptural. Le calme, bon à la méditation des produits purs de l'esprit, se fait : nul livre appartenant à la grande génération, qui ne passe par les mains du bibliophile, épris de nobles marges pour y inscrire son jugement. Si discrète que fût cette participation au moment, elle ne s'accusa presque point davantage par la mise au jour d'heureuses parodies du *cant* fashionable en honneur : *The Elegant*

Enthusiast et *Amezia, rhapsodical, descriptive and sentimental romances, intermingled with pieces of poetry;*(*) je les détache de cette veine sarcastique et personnelle qui au garçon de dix-sept ans fournit une *History of extraordinary painters*, mystification à l'usage des visiteurs campagnards de la galerie paternelle; ou devait, dans un futur encore lointain, produire un *Liber veritatis* (ce titre presque changé en celui de *Book of Folly*) pamphlet héraldique sur les prétentions à une ancienne noblesse de force membres du parlement, resté manuscrit. Tous opuscules privés, mais de verve brillants et faits pour se lire à haute voix dans un cercle de familiers, la conversation venant à languir; le cas est rare dans le salon d'un causeur à la vivacité duquel échappaient des saillies. Ecoutez un mot au hasard : *Les vérités importantes, sans en excepter une, ont été le résultat d'efforts isolés — nulle n'a été découverte par la masse des gens et on peut bien supposer qu'aucune ne le sera jamais — toutes*

(*) L'*Elégant Enthousiaste* et *Amezia*, *romans poëtiques, descriptifs et sentimentals, mêlés de vers* etc.

viennent du savoir, joint à la réflexion d'esprits hautement doués : les grands fleuves sortent de sources solitaires. Que des déplacements féeriques de demeures aient signifié, chez le rêveur survivant au *Conte arabe*, autant de jeux comme ceux où l'imagination se complaît en des écroulements ou à des édifices de nuages, on s'en convaincra: à défaut d'objet immédiat persista aussi le grand don littéraire. Vendre l'abbaye elle-même dont à un architecte médiocre et célèbre on a du doigt, après des pérégrinations, indiqué le style ne fut (le jour de quelque baisse dans le patrimoine) que la décision d'un instant; puis, dans de dernières constructions plus proches de la ville, Bath, à Lansdown dominé encore par une tour seule comme un phare, aller, jusqu'à la veille de la mort, changer mille souvenirs anciens en d'étincelantes pages ! L'*Italy and Sketches from Spain and Portugal*, une *Excursion to the Monasteries of Bathala and Alcobaça:* (*) retenir pareils titres couchés sur le

(*) *L'Italie et Esquisses d'Espagne et de Portugal, Excursion aux monastères de Bathala et d'Alcobaça*, 1834.

répertoire des beaux écrits d'une littérature. Le jeune héritier cosmopolite de dix-sept cent et tant avait, grâce à un train princier et à l'usage de recommandations quasi diplomatiques, pénétré à temps l'arcane de la vieille Europe; mais de quelle vision de dilettante apte à discerner avant tous le pittoresque. Ce genre, le Voyage, fut du coup porté au même degré de perfection que chez plusieurs de nos poëtes par un style égal au leur : le collectionneur se procurant les mots brillants et vrais et les maniant avec même prodigalité et même tact que des objets précieux, extraits de fouilles. Calepins rapportés et tard vidés : ou que sur une feuille de papier proche du testament, un passé ait à ce point surgi devant une mémoire, la biographie n'ose préciser de genèse à ces écrits; et son étonnement, dans un cas comme dans l'autre, croîtrait. Toujours est-il que pareille œuvre dont la date secrète hésite du début à la fin d'une vie, suffit à l'honorer tout entière comme ayant, même sans le tome principal qui relève du français, prêté âme à l'un des écrivains de l'Angleterre. Le 2 mai 1844, ses yeux d'entre les

trésors de la pensée ou de la main-d'œuvre humaine levés souvent sur de vastes fenêtres et ayant vu près du quart d'un siècle et une moitié de l'autre ramener au même paysage leurs saisons, les ferme ce gentleman extraordinaire; abstraction faite du talent, figure égale à celle de Brummel: quoique sur le dandy fascinateur de l'époque l'emporte peut-être l'amateur Beckford, à cause de son faste solitaire. A vous, Lecteur, mais sans les mille fables et l'absurde, se montre, rattachée presque toute ici à l'écrit imaginatif en jeu comme par l'instinct contemporain elle le fut, l'existence de celui qu'on appela jusqu'au dernier jour l'*Auteur de Vathek*.

Exceptionnel, tout, l'homme en sa contrée et quant à lui l'œuvre, éclate tel : mais l'emploi d'abord du français ! cause qu'on ne voudra de la PRÉFACE rien plus ouïr, attentif à savoir par soi-même ainsi que m'incomba tout à l'heure d'extraire une poésie très-spéciale, quel goût enfin offre la lecture. Tout beau et je dénie ce droit : car que le Conte existe ici, soit, or

après combien de péripéties traversées dont il s'agit pour une louable curiosité de s'instruire. A un arrêt par vos souhaits précipité, qui sera peut-être la naturalisation du livre, notoirement feraient défaut des prolégomènes propres à conférer de la pompe, si vous n'attendiez. Quelqu'un sait-il même qu'extérieur (mais de la constatation duquel il faut, maintenant, prendre date) est un mystère : celui d'Episodes nommés page 160: trois, en n'y ajoutant pas *The Story of Al Raoui, a tale from the Arabic, London, printed by Whittingham M. C. Geesweild, Pall Mall, and sold by Robinsons*, 1799, (*) soixante feuillets anglais simplement dépouillés, vers 1782-83, de l'idiome oriental primitif. Ce surplus, en notre langue toujours et point supérieur ni incomparable à VATHEK, le connaîtra-t-on ; un des récits, au moins, était, dès 1835, brûlé comme *par trop étrange*, dit Beckford à l'auditeur de deux cahiers gardés. Tâche qui me séduira que de tout conquérir ; mais

(*) *Histoire d'Al Raoui, Conte d'après l'Arabe, Londres, imprimé par Whittingham, M. C. Geesweild, Pall Mall, et vendu par Robinsons*, 1799.

après l'acceptation par mes compatriotes du spécimen qui leur a par deux fois été dédié : chez nous inconnu et illustre ailleurs ayant paru dans la langue où s'écrivent les lignes de cette revendication.

Par quel concours ignoré de faits, ce livre n'a-t-il pas chez nous été, au siècle dernier ou maintenant, vu de quelqu'un : ténèbres; que loin de chasser, j'épaissis, dénombrant les chances d'une notoriété longtemps et comme savamment éludée. Anonyme, parut, à Paris et à Lausanne, en 1787, une édition simultanée du texte vrai (avant la rédaction et marié depuis, l'auteur ayant résidé aux bords du Léman): bien la même dont un ballot fut en feuilles expédié de notre *rue de la Harpe*. Quel œil alors surveilla toutes choses: c'était pendant cette excursion en Portugal, commencée pour distraire le mal d'un veuvage; et Paris n'avait peut-être été en hâte traversé qu'à l'automne de 1786, peu de mois après la fin de la compagne laissée, or dans d'autres dispositions que faire imprimer

un ouvrage vieux de quelques années. La remise du manuscrit s'effectua dès le tour de noces antérieur (conjecture encore risquée) ou l'envoi en a été, probablement, fait du château de la Tour près Vevay, après 1783; à moins que les souvenirs trouvés à Fonthill du juvénile isolement et de l'inspiration n'aient à un inconsolable rappelé tel projet de s'aboucher avec le libraire d'ici, dans la saison sise entre le retour d'auprès de chers restes et sa fuite au Portugal! Tout dénonce aux doutes l'hypothèse faite en vue d'approcher de la tardive date: et ceci qu'entre tant de notes intimes ou attentives à ne perdre un détail curieux (servant ensemble de fonds aux Lettres de Voyages), quelque allusion eût trahi l'arrivée dans les bosquets royaux et les fêtes, à Lisbonne, du volume frais d'encre; sinon déjà des *épreuves*. La rare pièce que voici, soustraite au bouquin demeurant; d'où même émane-t-elle? Divers points s'y éclairent, un surtout, des *Episodes;* et l'autre utile à l'achèvement de ma notice, car il indique l'origine d'une version anglaise: mais nul qui résolve la question en débat. Lisez. *L'ouvrage que nous présentons au public a*

été composé en François par M. Beckford. L'indiscrétion d'un homme de lettres, à qui le manuscrit avoit été confié il y a trois ans, en a fait connoître la traduction Angloise avant la publication de l'original. Le traducteur a même pris sur lui d'avancer dans sa préface que Vathek étoit traduit de l'Arabe. L'auteur s'inscrit en faux contre cette assertion et s'engage à ne point en imposer au Public avec d'autres ouvrages de ce genre qu'il se propose de faire connoître; il les puisera dans la collection précieuse des manuscrits Orientaux laissés par feu M. Wortley Montague, et dont les originaux se trouvent à Londres chez M. Palmer, regisseur du duc de Bedford. Perspicacité difficile! il doit y avoir eu, au milieu du refroidissement de chacun causé par maint délai à une publication oubliée et payée même dès longtemps, oui, mise au jour subite de ce VATHEK chez Poinçot, à l'insu du jeune auteur, qui repassant par Paris en 1788, ne s'ouvre à personne du *Conte Arabe,* soit que le peu de bruit fait autour de l'apparition ne l'engageât point à se nommer ou qu'il obéit à certaine susceptibilité de sa famille. Un exemplaire a-t-il été envoyé avec dédicace à des

sommités littéraires, doutez-en au silence unanime trouvé dans les annales du temps. L'adolescent, allant à Ferney avec son précepteur, saluait dix ans plus tôt Voltaire, mort à un moment qu'avait à peine hors des salons paternels brillé la future Madame de Staël, plus tard visitée par l'homme mûr à Coppet. Cent mémoires fouillés,(*)

(*) Le MERCURE d'abord, six tomes de 1787, puis le JOURNAL DES SCAVANTS ; enfin à la même date l'ANNÉE LITTÉRAIRE de *Fréron :* rien. Silencieux, *Mêtra* l'est au long de ses MÉMOIRES SECRETS *pour servir à l'histoire de la République des Lettres en France depuis MDCCXLII jusqu'à nos jours* ou JOURNAL D'UN OBSERVATEUR etc. : et de *Bachaumont* la CORRESPONDANCE SECRÈTE *politique et littéraire ou* MÉMOIRES *pour servir à l'histoire des cours, des sociétés et de la littérature en France* depuis la mort de *Louis XV* cesse avec les derniers mois de 1786 où pas d'œuvre du titre de VATHEK ne se fit d'avance annoncer. Bon à consulter, quelle mention fait de l'œuvre *Barbier*, en son DICTIONNAIRE *des ouvrages anonymes et pseudonymes*, celle-ci : CAPRICES (LES) ET MALHEURS DU CALIFE VALTREK, *traduits de l'Arabe* (par BEAUFORT), *Londres*, 1791, *in*-12. Si quoi que ce soit s'y montre excepté la substitution d'un nouveau titre au premier de l'édition parisienne de 1787 (toute remportée à Londres et que précéderait alors l'Avant-propos nulle part vu par moi et transcrit page xxij) : erreur de tout point et absolue qu'un tel renseignement; mais peut-être gros de révélations ! L'idée qui vient de naître ici ressort d'une confusion précieuse faite par un autre oracle de la bibliophilie *Quérard*

voilà nos deux seuls littérateurs que Beckford ait abordés; et la société française qui l'accueillait au

entre ces dits CAPRICES etc. et un autre tirage donné comme de *Poinçot*, *Paris*, 1786: voyez la FRANCE LITTÉRAIRE ou *Dictionnaire bibliographique des savants*, *historiens et gens de lettres de la France*, *ainsi que des littérateurs étrangers qui ont écrit en Français plus particulièrement pendant les XVIII*e *et XIX*e *siècles*. A quelque perspicacité le BEAUFORT en question n'apparaîtrait qu'une adaptation par jeu du nom (à bien dire cité là) de BECKFORD au parler français: par qui, sinon l'auteur; et faite pour perpétuer son incognito, lequel semblait toutefois de lui n'exiger point qu'il se donnât comme traducteur de l'arabe. Assez et que cette rencontre à travers les inexactitudes et les doutes de deux titres jusqu'à présent inconnus relève du hasard, tout demeure possible, un Manuel en copiant un antérieur: mais le dernier nous garde une révélation, absurde, improbable, fausse d'abord ; non, vraie, à savoir qu'existe une *Autre Edition sous ce titre* HISTOIRE DU CALIFE VATHEK, PARIS, BOUCHER, 1819, 2 *vol. in*-12, 4 *francs*. Le Livre avant la tentative d'à présent réimprimé: quoi! et vain tout le mystère avec soin ménagé par la Préface. Oui, à la faveur des recherches habiles qu'hier mena la Bibliothèque Nationale les deux petits tomes hideux ayant été mis sous mes yeux ; non, parce que, copie imparfaite de l'édition anglaise de Clarke, 1815, dont il va être parlé page xxvij, cet exemplaire, débutant par un sot discours et suivi du luxe de notes aimables et érudites, ignore jusqu'à ce dont il est ici question : anonyme d'abord. *Ce conte est arabe, je le déclare* (c'est l'imprimeur qui a la parole) *et le lecteur le croira sur ma parole, et même, je l'espère, après l'avoir lu. Si cependant quelque journaliste, car ces Messieurs sont souvent bien rudes pour les*

passage se restreint à des cercles de haute aristocratie. Très-fièrement timide, peut-être attendait-il qu'on lui parlât d'abord de son livre de jeunesse: rien ne montre qu'il l'ait jamais employé près de nobles hôtes en tant qu'objet distinctif; ni comme un appoint à ses lettres d'introduction, carte de visite ou bien bouquet. Non que la personne du maître de Fonthill fût inconnue même cinq ou six ans plus tard, en plein changement

pauvres auteurs, mettait en avant quelques raisons spécieuses pour en établir le doute, je prie le lecteur de ne pas y croire, de lire l'ouvrage, et s'il y a trouvé du plaisir, de le tenir pour arabe. — J'engage aussi messieurs les journalistes à parler de mon conte, s'ils en recoivent un exemplaire, comme ils croiront devoir le faire, pas d'avantage. Manque de goût, ou peut-être pis; malgré tout et même le tracé de ses devoirs qui lui est fait, la presse resta muette et l'opinion: si bien que pareil incident pour moi de la dernière heure, intéressant le libraire spécial et les collectionneurs, n'a, quant à la Littérature, de valeur. VATHEK, CONTE ORIENTAL, par WILLIAM BECKFORD est aujourd'hui donné au public français pour la première fois; moralement: puisque tout à l'heure encore le savant *Catalogue de la Bibliothèque du Petit-Trianon* l'attribuait à *Sébastien Mercier*, auteur du *Tableau de Paris*. Seule compensation au regret que le devoir impartial du commentateur m'impose de mettre au jour cette méprise faite par le grand et sagace trouveur M. Paul Lacroix, un espoir! c'est que qui jette les yeux sur la Préface n'en a pas poursuivi la lecture à travers le dédale de cette Note.

politique : comparse des premières scènes révolutionnaires, nos estampes montrent un Anglais à cheval qui partout assiste en curieux ; lui. La chute de la Bastille une fois et encore la mort du Roi précédèrent de peu la rentrée à Londres ou dans ses domaines de cet étranger populaire : mais c'est sans allusion sûre à la gloire littéraire dont son insouciance privait le pays pour la porter autre part, que la Commune se fit un devoir d'inscrire à la suite du passeport cette mention : *Paris le voit s'en aller avec regret.* Aucune visite ultérieure, que je sache, au continent avant cet instant, 1815, qui correspond à une publication nouvelle à Londres de l'*original* français : mais si vaste, au milieu de guerres et d'une ruine d'empire, le laps de relations d'esprit entre pays ennemis, que le double incident, malgré la célébrité chez soi de l'écrivain, passe inaperçu. Le séjour de quelque durée n'est pas sans avoir causé l'invasion en France et au loin de plusieurs de ces exemplaires in-octavo, cartonnés en papier brun à papillottes, lesquels contiennent une gravure en taille douce dans le faux goût britannique du temps et environ 206 pages de texte im-

primé selon le type impérial. Un VATHEK, ce tome-là (que possèdent diverses Bibliothèques, Genève notamment), correct et froid et montrant bien plus de disparate avec la fantaisie somptueuse de bibliophile attribuée à son auteur, qu'autrefois le nôtre, simple et laissé au hasard. Trois mots, pour tous préliminaires, y confirment, en l'abrégeant, l'avant-propos cité déjà. *Les éditions de Paris et de Lausanne, étant devenues extrêmement rares, j'ai consenti enfin à ce que l'on republiât à Londres ce petit ouvrage tel que je l'ai composé. — La traduction, comme on sait, a paru avant l'original; il est fort aisé de croire que ce n'etait pas mon intention; des circonstances, peu intéressantes pour le public, en ont été la cause.— J'ai préparé quelques épisodes: ils sont indiqués à la page* 200 *comme faisant suite à Vathek; peut-être paraîtront-ils un jour.* — W. BECKFORD. Pas d'intérêt, qu'une autre se montre seule ou ait été de maintes suivie, sinon pour l'édition *princeps*, appartenant à la France par l'endroit même de sa publication : elle est de cette rareté (en un temps où tout objet enseveli se fait voir) que ne la mentionne exactement catalogue usité dans

notre librairie. Quel, le tirage; la vente, quelle, etc.: détails qu'omit de conserver pour le littérateur devant, au cours du commentaire actuel, les chercher, son trisaïeul, dont le nom comme *Syndic des libraires* accompagne la demande faite du *Privilége du Roy*. Toujours demeure-t-il à mon su quatre ou cinq de ces exemplaires français de 1787, deux que la BIBLIOTHÈQUE NATIONALE tient de son propre fonds ou de la *Bibliothèque de la reine Marie-Antoinette*, prêtés à la *Réserve;* un autre acquis par le BRITISH MUSEUM au décès de Samuel Proctor (pseudonyme de Barry Cornwall), qui porte ces lignes de la main du poëte, outre un prix ancien d'achat: VATHEK *L.* 2, 10, 0 — *Première édition très-rare — je n'en ai jamais vu d'autre exemplaire — Septembre* 1870: et le mien. Le lot entier, racheté par l'auteur, peut-être qu'il le fut, ou dispersé chez nous entre des indifférents: mais la *vente de Fonthill Abbey* en eût exhumé le vestige; le nom de quelque tome retentirait aussi dans nos criées. Autre suggestion, romanesque: que le tout ait servi de matériaux aux *franchises* (ce fut, pendant les blocus impériaux,

la fraude de vaisseaux frétés par exemple de vieux papier, cette légale cargaison se jetant à l'eau, pour faire place à des marchandises de prix anglaises ainsi dégrevées du droit). Aux profondeurs de la mer, point davantage que dans le flot humain, n'a sombré ce livre, marqué par quelque Dive funeste pour le pur et simple oubli. Accusez le pilon. A défaut même du poëte, que le curieux ou l'érudit n'ait pas de très-longtemps mis un doigt poudreux sur ces feuillets, s'aidant de l'aveu loquace et continuel de vieux *magazines* qui disaient le livre originellement composé en français: cause pour moi au moins de trouble! Si; un homme du goût le plus sagace, passé maître en le récit (j'apprends ce fait tout en me relisant), Mérimée, avec les écrits duquel des morceaux un peu rapides du début de VATHEK et la simplicité volontaire d'expression qui en accompagne jusqu'au final grandiose ne sont pas sans de la ressemblance, pensa de faire éditer pour les délicats, ses pareils, l'œuvre: compromise par la crise de 1870 comme par celles de 89 ou 1815, et aussi par la mort de l'académicien.

Avec une obstination pas fortuite, tandis que nous négligions un des écrits les plus intéressants qui aient été jadis composés en français, l'Angleterre du moins ne possédait pas assez d'éloges pour la traduction que le hasard en fit. Produit quelque temps avant la publication de l'original, ce travail (vous ne l'ignorez plus) résulta d'une indiscrétion; aussi d'un dol, car on le présenta comme pris, non sur le texte prêté, mais de l'arabe. Qui : l'auteur l'ignora presque toujours ; et ce n'est que la quatrième édition de son ouvrage en plein succès qu'il a retouchée tard, jugeant avec bonhomie le faux passable. L'impression faite sur la génération contemporaine paraît grande et aussi n'avoir pas contribué peu à aviver le réveil imaginatif d'alors. Mille paragraphes ou des *essais* survivent, dispersés dans les revues anglaises : écho du murmure approbateur qui a longtemps accompagné dans le siècle la carrière du livre. Citer, point, dans mon bref labeur; où rien n'a lieu que choisir un volume, puis demander :

Qu'y a-t-il? sans vraiment le feuilleter. A Byron, sur le point de révéler aussi un Orient, la réponse due si généralement hante les mémoires, qu'il la faut, seule, transcrire. *Pour l'exactitude et la correction du costume, la beauté descriptive et la puissance d'imagination, ce conte, plus que tout oriental et sublime, laisse loin derrière soi toute imitation européenne, et porte de telles marques d'originalité, que ceux-là qui ont visité l'Orient éprouveront quelque difficulté à croire que c'est plus qu'une simple traduction.* Le grand génie partageait alors la commune croyance à quelque imitation anonyme de paraboles arabes, fond neutre et d'erreur sur quoi plus tard se détachera la figure de Beckford; intéressant à elle dans une apostrophe célèbre son héros même, il le fait s'écrier au premier chant du Childe Harold: *C'est là* (à Montferrat) *que toi aussi, Vathek, fils le plus fortuné d'Albion, naguères tu te fis un paradis*, etc., *que tu habitas et dressas des plans de bonheur, sous le front toujours beau là-bas de cette montagne: mais maintenant comme quelque chose de maudit par l'homme, ta féerique demeure est aussi solitaire que toi... les herbes*

géantes à peine livrent un passage étroit vers les salles désertes et la porte au large béante : nouvelles leçons au sein qui pense, que vaines sont les jouissances sur terre offertes ; et mêlées au naufrage par l'inclémente marée du Temps. (*) Si fort dure l'étonnement causé par le prosateur au poëte, que voyageur l'un revoit l'ombre de l'autre; dans des lieux mêmes où rien comme un palais légendaire bâti au cours d'une promenade de quelques mois en Portugal n'a pu s'élever. Cela suffit : je ne sais maintenant bibliothèque qui, dans un appareil de luxe et familier aussi,

(*) *There thou too, Vathek, England's wealthiest son,*
Once form'd thy paradise. . . . .
. . . .
. . . .

*

Here didst thou dwell, here schemes of pleasure plan,
Beneath yon mountain's ever-beauteous brow :
But now, as if a thing unblest by man,
Thy fairy dwelling is as lone as thou!
Here giant weeds a passage scarce allow
To halls deserted, portals gaping wide :
Fresh lessons to the thinking bosom : how
Vain are the pleasaunces on earth supplied ;
Swept into wrecks anon by time's ungentle tide!

Canto I (XXII et XXIII).

**

n'offre une des nombreuses éditions de VATHEK; ou liseur considérant ce récit autrement que comme un des jeux les plus fiers de la naissante imagination moderne.

Cas spécial, unique entre mainte réminiscence, d'un ouvrage par l'Angleterre cru le sien et que la France ignore : ici original, là traduction; tandis que (pour y tout confondre) l'auteur du fait de sa naissance et d'admirables esquisses n'appartient point aux lettres de chez nous, tout en leur demandant, après coup, une place prépondérante et quasi d'initiateur oublié! Le devoir à cet égard, comme la solution intellectuelle, hésite : inextricables.

Un étranger a autrefois choisi la langue pour y écrire son chef-d'œuvre, avec non moins de singularité perdu; nous que faire? Chez les bibliophiles multiplier l'exemplaire et les quelques demeurés, poliment. Page à page et ligne à ligne restituant, elzévir ou autre, le type, un même format : au papier déjauni (si l'on croit)

par égards, ainsi que pour ne point paraître avoir attendu cent ans. Mieux que ceci faire violence au Temps, dont l'arrêt se revise mais d'abord ne se casse, siérait mal : convoquer le peuple des liseurs, l'intéresser, le séduire ! et si, une heure accueilli en raison de l'avidité ordinaire d'émotions même spirituelles, l'objet de nouveau tombait dans l'oubli cette fois conscient, irréparable, sûr. Le fantôme même d'un livre ne peut être inopportunément troublé. A l'aventure d'un nom agité par des vents de gloire, soudain voué au silence, ces huit ou dix feuilles légères de vétusté préfèrent l'ancien, solitaire, injuste sommeil, où elles évaporent leur charme dans un absolu certain : pourtant rien de beau ne doit éviter l'investigation. Ainsi, le thème ouï, éclata, sans un temps de réflexion (car c'était hésiter) mais jusqu'au bout perspicace, l'avis de mon excellent éditeur, M. ADOLPHE LABITTE, *libraire de la Bibliothèque Nationale*, confident vrai des tomes et lettré ; puis bientôt : *Rien de plus curieux que ce dessein où, si quelque chose est à faire, c'est en tant que Curiosité, la fureur d'évocation, qui a lieu de-*

puis plusieurs années, jamais! ne devant trouver occasion si belle de réimprimer. Sa tâche était à cet esprit compétent indiquée; la mienne s'achève. Quelque chose de l'atmosphère inhérente à l'œuvre saisi peut-être ici avant que tout ne se soit éventé de désuétude, enfin demeure le *Texte:* pour en opérer, dans un futur quelconque, la RESTITUTION A NOTRE LITTÉRATURE; moi seul, non, ni à deux.

Sagaces chercheurs d'objets rares, bibliophiles comptés par le chiffre même de cette réimpression (deux cent et guères plus), ceux aux mains de qui elle échoit y tiennent aussi le sort de l'œuvre. Tout replacer juste où cela en devrait être, comme si l'évocation se faisait du néant et point de la poussière, acte opposé au seul mauvais sort qu'il soit loisible de nier d'abord: une indifférence étrange, point, mais la perte matérielle de l'édition. Solitairement, dussiez-vous, non coupés, feuillets de VATHEK, habiter, dans la froide enveloppe du parchemin, au rayon illustre de bibliothèques, la lampe de la veillée suscitera avec

recueillement et comme dans un premier honneur intime votre titre marqué en or. Assez, mais plus se fera, chez de tels lecteurs qui ambitionnent, ces maîtres-là, de n'ouvrir livre de jadis qu'à l'allure surannée et quand le sacra la sanction d'une hospitalité tranquille et riche : où flotte l'illusion de l'avoir eux-mêmes trouvé.

Fiction le reste! Si j'ai d'abord comme prélevé l'âme, ne conservant du texte que ſouci seul de caractères ou de papier, il faut empêcher, maintenant à la forme originelle rendu, qu'il ne disparaisse ainsi, sans que soit formulée sa valeur. Quel se montre le langage au cours de VATHEK : question, dominant toutes celles traitées, vu que suffit peu, pour entrer dans une littérature, le fait de céler des trésors de telle date ou généraux, par l'écrit confiés à ce parler et pas à un autre; l'apport se fait en espèces marquées au coin authentique. Rien d'aisé comme de devancer, par voie d'abstraction et purement, des verdicts inclus dans l'avenir, lequel n'est que la lenteur à concevoir de la foule; et voici la

fin de mes détours, à savoir si le conte oriental, réintégré en qualité d'offrande, va se joindre simplement aux archives, pour y dormir; ou tantôt nécessiter chez nous quelque mode de vulgarisation déjà projeté, peut-être même (comme de l'autre côté de la mer) sa réédition habituelle.

La Grande-Bretagne, attendant, tient l'œuvre encore par là, un langage fautif ou banal; car le fait de la rédaction qui garda, traduite, une splendeur, n'emporte pas d'emblée l'excellence de l'original: suggérant même qu'issus dans leur idiome et avec peine unis au jet d'un autre, les pensers plus tard se sont, en retrouvant le moule naturel, eux, parfaits. Trève de discussion extérieure: c'est, pièces en mains, qu'il faut parler. Oiseux ou intéressants, perſonne, des accidents spéciaux ici en jeu, n'exige dans le style une de ces coulées presque éternelles: où abondent les matériaux préparés par des générations quand, de siècle en siècle, se refond le discours. Quoi: une phraséologie correcte et par endroits égale au luxe de tableaux ou à quelque grandeur de sen-

timents; l'équilibre entre l'imagination et *le faire* inclinant plutôt vers celle-là comme, chez beaucoup de prosateurs classiques, il relève du côté de celui-ci, bien. A peine si plusieurs anglicismes accusent de loin en loin un très-léger malaise; et d'autres évoquent-ils quelque charme. Seule erreur avec plus de fréquence constatée qu'à la lecture de nos maîtres les modèles, une confusion atteignant le *possesseur* ou le *relatif*, dans les *pronoms* comme *son*, *sa*, *ses*, et *il*, *elle*, *la*, *lui*, etc. Pardon! et (pour clore) pareil tort dépend de certaines conditions grammaticales de l'Anglais mal oubliées, ainsi que d'une trop stricte obédience chez quelqu'un du dehors à nos règles empiriques. Rien n'absout l'impéritie apportée au maniement de telles attaches de la phrase, ou celle-ci se dissémine en l'ombre et le vague; mais que de conquêtes sur ces deux jumeaux néfastes, oui! dans l'étreinte ferme et la mise en lumière de mots: il n'y manque pas une certaine préciosité même agréable dans la certitude à choisir entre tous l'exclusif et le bon. Maint passage, voilé ou intense, calme, mélancolique et grand, doit son multiple caractère à la vigi-

lance toujours au guet de l'écrivain : que détacher qui ne soit vain lambeau ? Applicable à de la subtilité flottant entre les lignes, le traitement par moi suivi en premier n'est point d'usage ici avec leur teneur même; et, comprendre au vol des extraits, on a plutôt fait de lire le volume. Voltaire imité (celui de belle eau, mais c'est mal d'être à ce prix parfait), une prose, qui plus souvent annonce Chateaubriand, peut honorer aussi cet autre nom, Beckford. Tout coule de source, avec une limpidité vive, avec un ondoiement large de périodes; et l'éclat tend à se fondre dans la pureté totale du cours, qui charrie maintes richesses de diction inaperçues d'abord : cas naturel avec un étranger inquiet que quelque expression trop audacieuse ne le trahisse en arrêtant le regard.

APPROBATION DU CENSEUR ROYAL.

J'ai lu, par ordre de Monſeigneur le Garde-des-Sceaux, un manuſcrit qui a pour titre: VATHEK, ROMAN. C'eſt une petite brochure écrite dans le goût des Contes Arabes, & je n'y ai rien trouvé qui m'ait paru devoir en empêcher l'impreſſion. A Paris, le 26 janvier 1787.

BLIN DE SAINMORE.

PRIVILÈGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, roi de France & de Navarre: A nos amés & féaux Conſeillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conſeiller, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs lieutenans civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra: Salut. Notre amé le ſieur POINÇOT, libraire, Nous a fait expoſer qu'il deſireroit faire imprimer & donner au public VATHEK, ROMAN, s'il nous plaiſoit lui accorder nos lettres de permiſſion pour ce néceſſaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'expoſant, nous lui avons permis & permettons par ces préſentes, de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui ſemblera, & de le faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le temps de cinq années conſécutives, à compter du jour de la date des préſentes: Faiſons défenſes à tous Imprimeurs, Libraires, & autres perſonnes de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangère dans aucun lieu de notre obéiſſance. A la charge que ces préſentes ſeront enregiſtrées tout au long

ſur le Regiſtre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impreſſion dudit Ouvrage ſera faite dans notre royaume, & non ailleurs, en bon papier & beaux caractères; que l'Impétrant ſe conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 avril 1725, & à l'arrêt de notre Conſeil du 30 août 1777, à peine de déchéance de la préſente permiſſion; qu'avant de l'expoſer en vente, le manuſcrit qui aura ſervi de copie à l'impreſſion dudit Ouvrage, ſera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès-mains de notre très-cher & féal chevalier, Garde-des-Sceaux de France, le ſieur DE LAMOIGNON; qu'il en ſera enſuite remis deux exemplaires dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle de notre très-cher & féal chevalier, Chancelier de France, le ſieur DE MEAUPOU, & un dans celle dudit ſieur DE LAMOIGNON; le tout à peine de nullité des préſentes: du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Expoſant & ſes ayans-cauſes, pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons qu'à la copie des préſentes, qui ſera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, foi ſoit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huiſſier ou Sergent ſur ce requis, de faire, pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant clameur de Haro, Charte Normande, & lettres à ce contraires. Car tel eſt notre plaiſir. Donné à Verſailles, le vingt-deuxième jour du mois d'Août l'an de grace mil ſept-cent-quatre-vingt-ſept, & de notre règne le quatorzième. Par le Roi en ſon Conſeil.

LE BEGUE.

Regiſtré ſur le regiſtre XXIII de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N° 1034, fol. 330, conformément aux diſpoſitions énoncées dans la préſente permiſſion; & à la charge de remettre à ladite Chambre les neuf exemplaires preſcrits par l'Arrêt du Conſeil du 26 avril 1785. A Paris, le 4 ſeptembre 1787.

KNAPEN, Syndic.

VATHEK,

CONTE

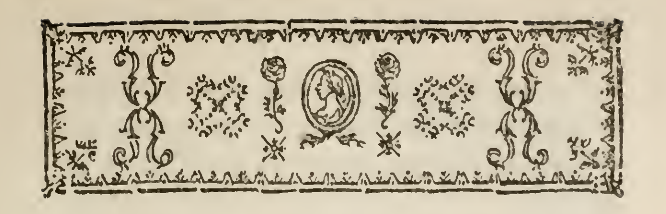
ARABE.



A PARIS,

Chez POINÇOT, Libraire, rue de la Harpe, près Saint-Côme, Nº. 135.

1787.



VATHEK,

CONTE ARABE.

VATHEK, neuvième Calife(1) de la race des Abbassides, étoit fils de Motassem, & petit-fils d'Haroun Al-Rachid. Il monta sur le trône à la fleur de son âge. Les grandes qualités qu'il possédoit déjà, faisoient espérer à ses peuples que son règne seroit long & heureux. Sa figure étoit agréable & majestueuse; mais quand il étoit en colère, un de ses yeux devenoit si terrible qu'on n'en pouvoit pas soutenir les regards: le malheureux sur lequel il le fixoit tomboit à la renverse, & quelquefois même expiroit à l'instant (2). Aussi, dans la crainte de dépeupler ses états, & de faire un désert de son palais, ce prince ne se mettoit en colère que très-rarement.

Il étoit fort adonné aux femmes & aux plaisirs

de la table. Sa généroſité étoit ſans bornes, & ſes débauches ſans retenue. Il ne croyoit pas comme Omar Ben Abdalaziz(3), qu'il fallût ſe faire un enfer de ce monde, pour avoir le paradis dans l'autre.

Il ſurpaſſa en magnificence tous ſes prédéceſſeurs. Le palais d'Alkorremi bâti par ſon père Motaſſem ſur la colline des chevaux pies, & qui commandoit toute la ville de Samarah (4), ne lui parut pas aſſez vaſte. Il y ajouta cinq aîles, ou plutôt cinq autres palais, & il deſtina chacun à la ſatisfaction d'un des ſens.

Dans le premier de ces palais, les tables étoient toujours couvertes des mets les plus exquis. On les renouvelloit nuit & jour, à meſure qu'ils ſe refroidiſſoient. Les vins les plus délicats & les meilleures liqueurs, couloient à grands flots de cent fontaines qui ne tariſſoient jamais. Ce palais s'appelloit le *Feſtin éternel* ou l'*Inſatiable*.

On nommoit le ſecond palais *le Temple de la mélodie*, ou *le Nectar de l'âme*. Il étoit habité par les premiers muſiciens & poëtes de ce temps. Après qu'ils avoient exercé leurs talens dans ce lieu, ils ſe diſperſoient par bandes, & faiſoient retentir tous ceux d'alentour de leurs chants(5).

Le palais nommé *les Délices des yeux,* ou *le*

Support de la mémoire, étoit un enchantement continuel. Des raretés rassemblées de tous les coins du monde, s'y trouvoient en profusion & dans le plus bel ordre. On y voyoit une galerie de tableaux du célèbre Mani(6), & des statues qui paroissoient animées. Là, une perspective bien ménagée charmoit la vue; ici, la magie de l'optique la trompoit agréablement: autre part, on trouvoit tous les trésors de la nature. En un mot, Vathek, le plus curieux des hommes, n'avoit rien omis dans ce palais de ce qui pouvoit contenter la curiosité de ceux qui le visitoient.

Le palais des *Parfums*, qu'on appelloit aussi l'*Aiguillon de la volupté,* étoit divisé en plusieurs salles. Des flambeaux & des lampes aromatiques y étoient allumés, même en plein jour. Pour dissiper l'agréable ivresse que donnoit ce lieu, on descendoit dans un vaste jardin, où l'assemblage de toutes les fleurs faisoit respirer un air suave & restaurant.

Dans le cinquième palais, nommé *le Réduit de la joie,* ou *le Dangereux,* se trouvoient plusieurs troupes de jeunes filles. Elles étoient belles & prévenantes comme les Houris, & jamais elles ne se lassoient de bien recevoir ceux que le Calife

vouloit admettre en leur compagnie.

Malgré toutes les voluptés où Vathek ſe plongeoit, ce prince n'en étoit pas moins aimé de ſes peuples. On croyoit qu'un Souverain qui ſe livre au plaiſir, eſt pour le moins auſſi propre à gouverner que celui qui s'en déclare l'ennemi. Mais ſon caractère ardent & inquiet ne lui permit pas d'en reſter là. Du vivant de ſon père il avoit tant étudié pour ſe déſennuyer, qu'il ſavoit beaucoup; il voulut enfin tout ſavoir, même les ſciences qui n'exiſtent pas. Il aimoit à diſputer avec les ſavans; mais il ne falloit pas qu'ils pouſſaſſent trop loin la contradiction. Aux uns il fermoit la bouche par des préſens; ceux dont l'opiniâtreté réſiſtoit à ſa libéralité, étoient envoyés en priſon pour calmer leur ſang: remède qui ſouvent réuſſiſſoit.

Vathek voulut auſſi ſe mêler des querelles théologiques, & ce ne fut pas pour le parti généralement regardé comme orthodoxe qu'il ſe déclara. Il mit par-là tous les dévots contre lui: alors il les perſécuta; car à quelque prix que ce fût, il vouloit toujours avoir raiſon.

Le grand Prophète Mahomet, dont les Califes ſont les Vicaires, étoit indigné dans le ſeptième Ciel (7) de la conduite irréligieuſe d'un de ſes

ſucceſſeurs. Laiſſons-le faire, diſoit-il aux génies (8) qui ſont toujours prêts à recevoir ſes ordres: voyons où ira ſa folie & ſon impiété; s'il en fait trop, nous ſaurons bien le châtier. Aidez-lui à bâtir cette tour (9) qu'à l'imitation de Nimrod, il a commencé d'élever; non comme ce grand guerrier pour ſe ſauver d'un nouveau déluge, mais par l'inſolente curioſité de pénétrer dans les ſecrets du Ciel. Il a beau faire, il ne devinera jamais le ſort qui l'attend.

Les génies obéirent; & quand les ouvriers élevoient durant le jour la tour d'une coudée, ils y en ajoutoient deux pendant la nuit. La rapidité avec laquelle cet édifice fut conſtruit, flatta la vanité de Vathek. Il penſoit que même la matière inſenſible ſe prêtoit à ſes deſſeins. Ce prince ne conſidéroit pas, malgré toute ſa ſcience, que les ſuccès de l'inſenſé & du méchant, ſont les premières verges dont ils ſont frappés.

Son orgueil parvint à ſon comble lorſqu'ayant monté, pour la première fois, les onze mille degrés de ſa tour, il regarda en bas. Les hommes lui paroiſſoient des fourmis, les montagnes des coquilles, & les villes des ruches d'abeilles. L'idée que cette élévation lui donna de ſa propre grandeur, acheva de lui tourner la tête. Il alloit s'a-

dorer lui-même, lorſqu'en levant les yeux il s'apperçut que les aſtres étoient auſſi éloignés de lui, qu'au niveau de la terre. Il ſe conſola cependant du ſentiment involontaire de ſa petiteſſe, par l'idée de paroître grand aux yeux des autres, d'ailleurs il ſe flatta que les lumières de ſon eſprit ſurpaſſeroient la portée de ſes yeux, & qu'il feroit rendre compte aux étoiles des arrêts de ſa deſtinée.

Pour cet effet, il paſſoit la plupart des nuits ſur le ſommet de ſa tour, & ſe croyant initié dans les myſtères aſtrologiques, il s'imagina que les planètes lui annonçoient de merveilleuſes aventures. Un homme extraordinaire devoit venir d'un pays dont on n'avoit jamais entendu parler, & en être le héraut. Alors, il redoubla d'attention pour les étrangers, & fit publier à ſon de trompe dans les rues de Samarah, qu'aucun de ſes ſujets n'eût à retenir ni à loger les voyageurs; il vouloit qu'on les amenât tous dans ſon palais.

Quelque tems après cette proclamation, parut un homme dont la figure étoit ſi effroyable, que les gardes qui s'en emparèrent furent obligés de fermer les yeux en le conduiſant au palais. Le Calife lui-même parut étonné à ſon horrible aſpect; mais la joie ſuccéda bientôt à cet effroi involon-

taire. L'inconnu étala devant le prince des raretés telles qu'il n'en avoit jamais vues, & dont il n'avoit pas même conçu la poſſibilité.

Rien, en effet, n'étoit plus extraordinaire que les marchandiſes de l'étranger. La plupart de ſes bijoux étoient auſſi bien travaillés que magnifiques. Ils avoient outre cela une vertu particulière, décrite ſur un rouleau de parchemin attaché à chaque pièce. On voyoit des pantoufles qui aidoient aux pieds à marcher; des couteaux qui coupoient ſans le mouvement de la main; des ſabres qui portoient le coup au moindre geſte: le tout étoit enrichi de pierres précieuſes que perſonne ne connoiſſoit.

Parmi toutes ces curioſités ſe trouvoient des ſabres, dont les lames jettoient un feu éblouiſſant. Le Calife voulut les avoir, & ſe promettoit de déchiffrer à loiſir des caractères inconnus qu'on y avoit gravés. Sans demander au marchand quel en étoit le prix, il fit apporter devant lui tout l'or monnoyé du tréſor, & lui dit de prendre ce qu'il voudroit. Celui-ci prit peu de choſe, & en gardant un profond ſilence.

Vathek ne douta point que le ſilence de l'inconnu ne fût cauſé par le reſpect que lui inſpiroit ſa préſence. Il le fit avancer avec bonté, & lui

demanda d'un air affable qui il étoit, d'où il venoit, & où il avoit acquis de ſi belles choſes? L'homme, ou plutôt le monſtre, au lieu de répondre à ces queſtions, frotta trois fois ſon front plus noir que l'ébène, frappa quatre fois ſur ſon ventre dont la circonférence étoit énorme, ouvrit de gros yeux qui paroiſſoient deux charbons ardens, & ſe mit à rire avec un bruit affreux en montrant de larges dents couleur d'ambre rayée de verd.

Le Calife, un peu ému, répéta ſa demande; mais il ne reçut pas d'autre réponſe. Alors, ce prince commença à s'impatienter, & s'écria: ſais-tu bien, malheureux, qui je ſuis? & penſes-tu de qui tu te joues? Et s'adreſſant à ſes gardes, il leur demanda s'ils l'avoient entendu parler? Ils répondirent qu'il avoit parlé, mais que ce qu'il avoit dit n'étoit pas grand' choſe. Qu'il parle donc encore, reprit Vathek, qu'il parle comme il pourra, & qu'il me diſe qui il eſt, d'où il vient, & d'où il a apporté les étranges curioſités qu'il m'a offertes? Je jure par l'âne de Balaam que s'il ſe tait davantage, je le ferai repentir de ſon obſtination. En diſant ces mots, le Calife ne put s'empêcher de lancer ſur l'inconnu un de ſes regards dangereux: celui-ci n'en perdit pas ſeulement

contenance; l'œil terrible & meurtrier ne fit aucun effet ſur lui.

On ne ſauroit exprimer l'étonnement des courtiſans, quand ils s'apperçurent que l'incivil marchand ſoutenoit une telle épreuve. Ils s'étoient tous jettés la face contre terre, & y ſeroient reſtés, ſi le Calife ne leur eût dit d'un ton furieux : levez-vous, poltrons, & ſaiſiſſez ce miſérable! qu'il ſoit traîné en priſon & gardé à vue par mes meilleurs ſoldats! Il peut emporter avec lui l'argent que je viens de lui donner; qu'il le garde, mais qu'il parle. A ces mots, on tomba de tous côtés ſur l'étranger; on le garrotta de fortes chaînes, & on le conduiſit dans la priſon de la grande tour. Sept enceintes de barreaux de fer, garnis de pointes auſſi longues & auſſi acérées que des broches, l'environnoient de tous côtés.

Le Calife demeura cependant dans la plus violente agitation. Il ne parloit point; à peine voulut-il ſe mettre à table, & ne mangea que de trente-deux plats ſur les trois cents qu'on lui ſervoit tous les jours. Cette diète, à laquelle il n'étoit pas accoutumé, l'auroit ſeule empêché de dormir. Quel effet ne dut-elle pas avoir, étant jointe à l'inquiétude qui le poſſédoit! Auſſi,

dès qu'il fut jour, il courut à la priſon pour faire de nouveaux efforts auprès de l'opiniâtre inconnu. Mais ſa rage ne ſauroit ſe décrire quand il vit qu'il n'y étoit plus, que les grilles de fer étoient briſées, & les gardes ſans vie. Le plus étrange délire s'empara de lui. Il ſe mit à donner de grands coups de pied aux cadavres qui l'entouroient, & continua tout le jour à les frapper de la même manière. Ses courtiſans & ſes viſirs firent tout ce qu'ils purent pour le calmer; mais voyant qu'ils n'en pouvoient pas venir à bout, ils s'écrièrent tous enſemble: le Calife eſt devenu fou! le Calife eſt devenu fou!

Ce cri fut bientôt répété dans toutes les rues de Samarah. Il parvint enfin aux oreilles de la princeſſe Carathis, mère de Vathek. Elle accourut toute alarmée, pour eſſayer le pouvoir qu'elle avoit ſur l'eſprit de ſon fils. Ses pleurs & ſes embraſſemens réuſſirent à fixer le Calife dans une même place; & cédant bientôt à ſes inſtances, il ſe laiſſa ramener dans ſon palais.

Carathis n'eut garde d'abandonner ſon fils à lui-même. Après qu'elle l'eut fait mettre au lit, elle s'aſſit auprès de lui, & tâcha par ſes diſcours de le conſoler & de le tranquilliſer. Perſonne ne pouvoit mieux y parvenir. Vathek l'aimoit

& la respectoit, non-seulement comme une mère, mais encore comme une femme douée d'un génie supérieur. Elle étoit Grecque, & lui avoit fait adopter tous les systêmes & les sciences de ce peuple, en horreur parmi les bons Musulmans.

L'astrologie judiciaire étoit une de ces sciences, & Carathis la possédoit parfaitement. Son premier soin fut donc de faire ressouvenir son fils de ce que les étoiles lui avoient promis, & elle proposa de les consulter encore. Hélas ! lui dit le Calife, dès qu'il put parler, je suis un insensé, non d'avoir donné quarante mille coups de pied à mes gardes, qui se sont sottement laissé mourir; mais parce que je n'ai pas réfléchi que cet homme extraordinaire étoit celui que les planètes m'avoient annoncé. Au lieu de le maltraiter, j'aurois dû essayer de le gagner par la douceur & les caresses. Le passé ne peut se rappeller, répondit Carathis; il faut songer à l'avenir. Peut-être verrez-vous encore celui que vous regrettez; peut-être ces écritures qui sont sur les lames des sabres, vous en apprendront des nouvelles. Mangez & dormez, mon cher fils; nous verrons demain ce qu'il y faudra faire.

Vathek suivit ce sage conseil, du mieux qu'il put. Le lendemain, il se leva dans une meilleure

ſituation d'eſprit, & ſe fit auſſi-tôt apporter les ſabres merveilleux. Afin de n'être pas ébloui par leur éclat, il les regarda au travers d'un verre coloré, & s'efforça d'en déchiffrer les caractères; mais ce fut en vain : il eut beau ſe frapper le front, il ne connut pas une ſeule lettre. Ce contretems l'auroit fait retomber dans ſes premières fureurs, ſi Carathis n'étoit entrée à propos.

Prenez patience, mon fils, lui dit-elle; vous poſſédez aſſurément toutes les ſciences. Connoître les langues eſt une bagatelle du reſſort des pédans. Promettez des récompenſes dignes de vous à ceux qui expliqueront ces mots barbares que vous n'entendez pas, & qu'il eſt au-deſſous de vous d'entendre; bientôt vous ſerez ſatisfait. Cela peut être, dit le Calife; mais en attendant je ſerai excédé par une foule de demi-ſavans, qui feront cet eſſai autant pour avoir le plaiſir de bavarder, que pour obtenir la récompenſe. Après un moment de réflexion, il ajouta : je veux éviter cet inconvénient. Je ferai mourir tous ceux qui ne me ſatisferont pas; car, graces au Ciel, j'ai aſſez de jugement pour voir ſi l'on traduit, ou ſi l'on invente.

Oh! pour cela, je n'en doute pas, répondit Carathis. Mais faire mourir les ignorans eſt une

punition un peu ſévère, & qui peut avoir de dangereuſes conſéquences. Contentez-vous de leur faire brûler la barbe ; les barbes ne ſont pas auſſi néceſſaires dans un état que les hommes. Le Calife ſe rendit encore aux raiſons de ſa mère, & fit appeller ſon premier Viſir. Morakanabad, lui dit-il, fais annoncer par un crieur public, dans Samarah, & dans toutes les villes de mon empire, que celui qui déchiffrera des caractères qui paroiſſent indéchiffrables, aura des preuves de cette libéralité connue de tout le monde ; mais qu'au défaut de ſuccès, on lui brûlera la barbe juſqu'au moindre poil. Qu'on publie auſſi que je donnerai cinquante belles eſclaves, & cinquante caiſſes d'abricots de l'iſle de Kirmith, à qui m'apprendra des nouvelles de cet homme étrange que je veux revoir.

Les ſujets du Calife, à l'exemple de leur maître, aimoient beaucoup les femmes & les caiſſes d'abricots de l'iſle de Kirmith. Ces promeſſes leur firent venir l'eau à la bouche, mais ils n'en tâtèrent pas ; car perſonne ne ſavoit ce qu'étoit devenu l'étranger. Il n'en fut pas de même de la première demande du Calife. Les ſavans, les demi-ſavans, & tous ceux qui n'étoient ni l'un ni l'autre, mais qui croyoient être tout, vinrent courageu-

ſement haſarder leur barbe, & tous la perdirent. Les eunuques ne faiſoient autre choſe que de brûler des barbes ; ce qui leur donnoit une odeur de rouſſi, dont les femmes du ſérail ſe trouvèrent ſi incommodées, qu'il fallut donner cet emploi à d'autres.

Enfin, un jour il ſe préſenta un vieillard dont la barbe ſurpaſſoit d'une coudée & demie toutes celles qu'on avoit vues. Les officiers du palais, en l'introduiſant, ſe diſoient l'un à l'autre : quel dommage ! quel grand dommage de brûler une auſſi belle barbe ! Le Calife penſoit de même ; mais il n'en eut pas le chagrin. Le vieillard lut ſans peine les caractères, & les expliqua mot-à-mot de la manière ſuivante : « Nous avons été » faits là où l'on fait tout bien ; nous ſommes la » moindre des merveilles d'une région où tout » eſt merveilleux & digne du plus grand Prince » de la terre. »

Oh ! tu as parfaitement bien traduit, s'écria Vathek ; je connois celui que ces caractères veulent déſigner. Qu'on donne à ce vieillard autant de robes d'honneur & autant de mille ſequins qu'il a prononcé de mots : il a nettoyé mon cœur d'une partie du ſurmé qui l'enveloppoit. Après

ces

ces paroles, Vathek l'invita à dîner, & même à paſſer quelques jours dans ſon palais.

Le lendemain le Califе le fit appeller, & lui dit : relis-moi encore ce que tu m'as lu ; je ne ſaurois trop entendre ces paroles qui ſemblent me promettre le bien après lequel je ſoupire. Auſſi-tôt le vieillard mit ſes lunettes vertes. Mais elles lui tombèrent du nez, lorſqu'il aperçut que les caractères de la veille avoient fait place à d'autres. Qu'as-tu ? lui demanda le Calife ; que ſignifient ces marques d'étonnement ? Souverain du monde, les caractères de ces ſabres ne ſont plus les mêmes. Que me dis-tu ? reprit Vathek ; mais n'importe ; ſi tu peux, explique-m'en la ſignification. La voici, Seigneur, dit le vieillard : « Malheur au téméraire qui veut ſavoir ce qu'il » devroit ignorer, & entreprendre ce qui ſurpaſſe » ſon pouvoir. » Malheur à toi-même ! s'écria le Calife, tout hors de lui. Sors de ma préſence ! On ne te brûlera que la moitié de la barbe, parce qu'hier tu devinas bien ; quant à mes préſens, je ne reprends jamais ce que j'ai donné. Le vieillard, aſſez ſage pour penſer qu'il étoit quitte à bon marché de la ſottiſe qu'il avoit faite en diſant à ſon Maître une vérité déſagréable, ſe retira auſſi-tôt, & ne reparut plus.

Vathek ne tarda point à ſe repentir de ſon impétuoſité. Comme il ne ceſſoit d'examiner ces caractères, il s'aperçut bien qu'ils changeoient tous les jours; & perſonne ne ſe préſentoit pour les expliquer. Cette inquiète occupation enflamma ſon ſang, lui cauſa des vertiges, des éblouiſſemens, & une ſi grande foibleſſe qu'à peine il pouvoit ſe ſoutenir; dans cet état, il ne laiſſoit pas que de ſe faire porter à la tour, eſpérant de lire quelque choſe d'agréable dans les aſtres; mais il ſe trompa dans cet eſpoir. Ses yeux offuſqués par les vapeurs de ſa tête le ſervoient mal: il ne voyoit plus qu'un nuage noir & épais; augure qui lui ſembloit des plus funeſtes.

Haraſſé de tant de ſoucis, le Calife perdit entièrement courage; il prit la fièvre, l'appétit lui manqua, & au lieu d'être toujours le plus grand mangeur de la terre, il en devint le plus déterminé buveur. Une ſoif ſurnaturelle le conſuma; & ſa bouche, ouverte comme un entonnoir, recevoit jour & nuit des torrens de liquides. Alors ce malheureux prince ne pouvant goûter aucun plaiſir, fit fermer les palais des cinq ſens, ceſſa de paroître en public, d'y étaler ſa magnificence, de rendre juſtice à ſes peuples, & ſe

retira dans l'intérieur du ſérail. Il avoit toujours été bon mari; ſes femmes ſe déſolèrent de ſon état, ne ſe laſsèrent point de faire des vœux pour ſa ſanté, & de lui donner à boire.

Cependant la princeſſe Carathis étoit dans la plus vive douleur. Elle ſe renfermoit tous les jours avec le viſir Morakanabad, pour chercher les moyens de guérir, ou du moins de ſoulager le malade. Perſuadés qu'il y avoit de l'enchantement, ils feuilletoient enſemble tous les livres de magie, & faiſoient chercher par-tout l'horrible étranger qu'ils accuſoient d'être l'auteur du charme.

A quelques milles de Samarah, étoit une haute montagne couverte de thim & de ſerpolet; une plaine délicieuſe en couronnoit le ſommet; on l'auroit priſe pour le paradis deſtiné aux fidèles Muſulmans. Cent boſquets d'arbuſtes odoriférans, & autant de bocages où l'oranger, le cèdre & le citronnier, offroient en s'entrelaçant avec le palmier, la vigne & le grenadier, de quoi ſatisfaire également le goût & l'odorat. La terre y étoit jonchée de violettes; des touffes de giroflées embaumoient l'air de leurs doux parfums. Quatre ſources claires, & ſi abondantes qu'elles auroient pu déſaltérer dix armées, ne ſembloient

couler en ce lieu que pour mieux imiter le jardin d'Eden arrosé des fleuves sacrés. Sur leurs bords verdoyants, le rossignol chantoit la naissance de la rose, sa bien-aimée, & se plaignoit du peu de durée de ses charmes ; la tourterelle déploroit la perte de plaisirs plus réels, tandis que l'alouette saluoit par ses chants la lumière qui ranime la nature : là, plus qu'en aucun lieu du monde, le gazouillement des oiseaux exprimoit leurs diverses passions; les fruits délicieux qu'ils béquetoient à plaisir, sembloient leur donner une double énergie.

On portoit quelquefois Vathek sur cette montagne, afin qu'il pût y respirer un air pur, & boire à son gré des quatre sources. Sa mère, ses femmes & quelques eunuques étoient les seules personnes qui l'accompagnoient. Chacun s'empressoit à remplir de grandes coupes de crystal de roche, & les lui présentoit à l'envi ; mais leur zèle ne répondoit pas à son avidité; souvent il se couchoit par terre, pour lapper l'eau.

Un jour que le déplorable prince étoit resté long-temps dans une posture aussi vile, une voix rauque, mais forte, se fit entendre, & l'apostropha ainsi: « Pourquoi fais-tu l'exercice d'un chien?

» ô Calife si fier de ta dignité & de ta puissance! » A ces mots, Vathek lève la tête, & voit l'étranger, cause de tant de peines. A cette vue il se trouble, la colère enflamme son cœur; il s'écrie: & toi, maudit Giaour! que viens-tu faire ici? N'es-tu pas content d'avoir rendu un prince agile & dispos, semblable à une outre? Ne vois-tu pas que je meurs autant pour avoir trop bu, que du besoin de boire?

Bois donc encore ce trait, lui dit l'étranger, en lui présentant un flacon rempli d'une liqueur rougeâtre; & sache pour tarir la soif de ton ame, après celle du corps, que je suis Indien, mais d'une région qui n'est connue de personne.

Une région qui n'est connue de personne!... Ces mots furent un trait de lumière pour le Calife. C'étoit l'accomplissement d'une partie de ses desirs; & se flattant qu'ils alloient être tous satisfaits, il prit la liqueur magique & la but sans hésiter. A l'instant il se trouva rétabli, sa soif fut étanchée, & son corps devint plus agile que jamais. Sa joie fut alors extrême; il saute au col de l'effroyable Indien, & baise sa vilaine bouche béante & baveuse avec autant d'ardeur qu'il auroit pu baiser les lèvres de corail de ses plus belles femmes.

Ces tranſports n'auroient pas fini, ſi l'éloquence de Carathis n'eût ramené le calme. Elle engagea ſon fils à retourner à Samarah, & il s'y fit précéder par un héraut qui crioit de toutes ſes forces : le merveilleux étranger a reparu, il a guéri le Califе, il a parlé, il a parlé!

Auſſi-tôt, tous les habitans de cette grande ville ſortirent de leurs maiſons. Grands & petits couroient en foule pour voir paſſer Vathek & l'Indien. Ils ne ſe laſſoient point de répéter : il a guéri notre Souverain, il a parlé, il a parlé! Ces mots devinrent ceux du jour, & ne furent point oubliés dans les fêtes publiques qu'on donna le ſoir même en ſigne de réjouiſſance; les poëtes en firent le refrain de toutes les chanſons qu'ils composèrent ſur ce beau ſujet.

Alors, le Califе fit rouvrir les palais des ſens; & comme il étoit plus preſſé de viſiter celui du goût qu'aucun autre, il ordonna qu'on y ſervît un ſplendide feſtin, auquel ſes favoris & tous les grands officiers furent admis. L'Indien, placé à côté du Califе, feignit de croire que pour mériter autant d'honneur, il ne pouvoit trop manger, trop boire, ni trop parler. Les mets diſparoiſſoient de la table auſſi-tôt qu'ils étoient ſervis. Tout le monde ſe regardoit avec étonnement;

mais l'Indien, ſans faire ſemblant de s'en apercevoir, buvoit des raſades à la ſanté de chacun, chantoit à tue-tête, contoit des hiſtoires dont il rioit à gorge déployée, & faiſoit des in-promptu qu'on auroit applaudis, s'il ne les eût pas déclamés avec des grimaces affreuſes : durant tout le repas, il ne ceſſa de bavarder autant que vingt aſtrologues, de manger plus que cent porte-faix, & de boire à proportion.

Malgré qu'on eût couvert la table trente-deux fois, le Calife avoit ſouffert de la voracité de ſon voiſin. Sa préſence lui devenoit inſupportable, & il pouvoit à peine cacher ſon humeur & ſon inquiétude; enfin il trouva le moyen de dire à l'oreille du chef de ſes eunuques : tu vois, Bababalouk, comme cet homme fait tout en grand; que ſeroit-ce s'il pouvoit arriver juſqu'à mes femmes ! Va, redouble de vigilance, & ſurtout prends garde à mes Circaſſiennes qui l'accommoderoient plus que toutes les autres.

L'oiſeau du matin avoit trois fois renouvellé ſon chant, lorſque l'heure du Divan ſonna : Vathek avoit promis d'y préſider en perſonne. Il ſe lève de table, & s'appuie ſur le bras de ſon viſir, plus étourdi du tapage de ſon bruyant convive que du vin qu'il avoit bu ; ce pauvre prince pouvoit à peine ſe ſoutenir.

Les vifirs, les officiers de la Couronne, les gens de loi fe rangèrent autour de leur fouverain en demi-cercle, & dans un refpectueux filence; tandis que l'Indien, avec autant de fang-froid que s'il avoit été à jeun, fe plaça fans façon fur une des marches du trône, & rioit fous cape de l'indignation que fa hardieffe caufoit à tous les fpectateurs.

Cependant le Calife, dont la tête étoit embarraffée, rendoit juftice à tort & à travers. Son premier vifir s'en aperçut, & s'avifa tout-à-coup d'un expédient pour interrompre l'audience & fauver l'honneur de fon maître. Il lui dit tout bas: Seigneur, la princeffe Carathis a paffé la nuit à confulter les planètes; elle vous fait dire que vous êtes menacé d'un danger preffant. Prenez garde que cet étranger dont vous payez quelques bijoux magiques par tant d'égards, n'ait attenté à votre vie. Sa liqueur a paru vous guérir; ce n'eft peut-être qu'un poifon dont l'effet fera foudain. Ne rejettez pas ce foupçon; demandez-lui du moins comme elle eft compofée, où il l'a prife, & faites mention des fabres que vous femblez avoir oubliés.

Excédé des infolences de l'Indien, Vathek répondit à fon vifir par un figne de tête, & s'a-

dreſſant à ce monſtre: lève-toi, lui dit-il, & déclare en plein Divan de quelles drogues eſt composée la liqueur que tu m'as fait prendre; débrouille ſur-tout l'énigme des ſabres que tu m'as vendus: & reconnois ainſi les bontés dont je t'ai comblé.

Le Calife ſe tut après ces paroles, qu'il prononça d'un ton auſſi modéré qu'il lui fut poſſible. Mais l'Indien, ſans répondre ni quitter ſa place, renouvella ſes éclats de rire & ſes horribles grimaces. Alors Vathek ne put ſe contenir; d'un coup de pied il le jette de l'eſtrade, le ſuit, & le frappe avec une rapidité qui excite tout le Divan à l'imiter. Tous les pieds ſont en l'air; on ne lui a pas donné un coup qu'on ne ſe ſente forcé à redoubler.

L'Indien prêtoit beau jeu. Comme il étoit court & gros, il s'étoit ramaſſé en boule, & rouloit ſous les coups de ſes aſſaillans, qui le ſuivoient par-tout avec un acharnement inoui. Roulant ainſi d'appartement en appartement, de chambre en chambre, la boule attiroit après elle tous ceux qu'elle rencontroit. Le palais en confuſion retentiſſoit du plus épouvantable bruit. Les ſultanes effrayées regardèrent à travers leurs portières; & dès que la boule parut, elles ne

purent ſe contenir. En vain pour les arrêter, les eunuques les pinçoient juſqu'au ſang; elles s'échappèrent de leurs mains: & ces fidèles gardiens, preſque morts de frayeur, ne pouvoient eux-mêmes s'empêcher de ſuivre à la piſte la boule fatale.

Après avoir ainſi parcouru les ſalles, les chambres, les cuiſines, les jardins & les écuries du palais, l'Indien prit enfin le chemin des cours. Le Calife, plus acharné que les autres, le ſuivoit de près, & lui lançoit autant de coups de pieds qu'il pouvoit: ſon zèle fut cauſe qu'il reçut lui-même quelques ruades adreſſées à la boule.

Carathis, Morakanabad, & deux ou trois autres viſirs dont la ſageſſe avoit juſqu'alors réſiſté à l'attraction générale, voulant empêcher le Calife de ſe donner en ſpectacle, ſe jettèrent à ſes genoux pour l'arrêter; mais il ſauta par-deſſus leurs têtes, & continua ſa courſe. Alors, ils ordonnèrent aux Muézins d'appeller le peuple à la prière, tant pour l'ôter du chemin, que pour l'engager à détourner par ſes vœux une telle calamité; tout fut inutile. Il ſuffiſoit de voir cette infernale boule pour être attiré après elle. Les Muézins eux-mêmes, quoiqu'ils ne la viſſent que de loin, deſcendirent de leurs minarets, & ſe

joignirent à la foule. Elle augmenta au point, que bientôt il ne resta dans les maisons de Samarah que des paralytiques, des culs-de-jattes, des mourans, & des enfans à la mamelle dont les nourrices s'étoient débarrassées pour courir plus vîte: même Carathis, Morakanabad & les autres s'étoient enfin mis de la partie. Les cris des femmes échappées de leurs sérails; ceux des eunuques s'efforçant de ne pas les perdre de vue; les juremens des maris, qui, tout en courant, se menaçoient les uns les autres; les coups de pieds donnés & rendus; les culbutes à chaque pas, tout enfin rendoit Samarah semblable à une ville prise d'assaut & livrée au pillage. Enfin, le maudit Indien, sous cette forme de boule, après avoir parcouru les rues, les places publiques, laissa la ville déserte, prit la route de la plaine de Catoul, & enfila une vallée au pied de la montagne des quatre sources.

L'un des côtés de cette vallée étoit bordé d'une haute colline; de l'autre étoit un gouffre épouvantable formé par la chûte des eaux. Le Calife & la multitude qui le suivoit craignirent que la boule n'allât s'y jetter & redoublèrent d'efforts pour l'atteindre, mais ce fut en vain; elle roula dans le gouffre, & disparut comme un éclair.

Vathek ſe ſeroit ſans doute précipité après le perfide Giaour, s'il n'avoit été retenu comme par une main inviſible. La foule s'arrêta auſſi; tout devint calme. On ſe regardoit d'un air étonné; & malgré le ridicule de cette ſcène, perſonne ne rit. Chacun, les yeux baiſſés, l'air confus & taciturne, reprit le chemin de Samarah, & ſe cacha dans ſa maiſon, ſans penſer qu'une force irréſiſtible pouvoit ſeule porter à l'extravagance qu'on ſe reprochoit; car il eſt juſte que les hommes qui ſe glorifient du bien dont ils ne ſont que les inſtrumens, s'attribuent auſſi les ſottiſes qu'ils n'ont pu éviter.

Le Califе ſeul, ne voulut pas quitter la vallée. Il ordonna qu'on y dreſsât ſes tentes; &, malgré les repréſentations de Carathis & de Morakanabad, il prit ſon poſte aux bords du gouffre. On avoit beau lui repréſenter qu'en cet endroit le terrein pouvoit s'ébouler, & que d'ailleurs, il étoit trop près du magicien; leurs remontrances furent inutiles. Après avoir fait allumer mille flambeaux, & commandé qu'on ne ceſsât d'en allumer, il s'étendit ſur les bords fangeux du précipice, & tâcha, à la faveur de ces clartés artificielles, de voir au travers des ténèbres, que tous les feux de l'empirée n'auroient pu pé-

nétrer. Tantôt il croyoit entendre des voix qui partoient du fond de l'abyme, tantôt il s'imaginoit y démêler les accens de l'Indien; mais ce n'étoit que le mugiſſement des eaux, & le bruit des cataractes qui tomboient à gros bouillons des montagnes.

Vathek paſſa la nuit dans cette violente ſituation. Dès que le jour commença à poindre, il ſe retira dans ſa tente, & là, ſans avoir rien mangé, il s'endormit, & ne ſe réveilla que lorſque l'obſcurité vint couvrir l'hémiſphère. Alors, il reprit le poſte de la veille, & ne le quitta pas de pluſieurs nuits. On le voyoit marcher à grands pas & regarder les étoiles d'un air furieux, comme s'il leur reprochoit de l'avoir trompé.

Tout-à-coup, depuis la vallée juſqu'au-delà de Samarah, l'azur du Ciel s'entremêla de longues rayes de ſang; cet horrible phénomène ſembloit toucher à la grande tour. Le Calife voulut y monter; mais ſes forces l'abandonnèrent: &, tranſi de frayeur, il ſe couvrit la tête du pan de ſa robe.

Tous ces prodiges effrayans ne faiſoient qu'exciter ſa curioſité. Ainſi, au lieu de rentrer en lui-même, il perſiſta dans le deſſein de reſter où l'Indien avoit diſparu.

Une nuit qu'il faifoit fa promenade folitaire dans la plaine, la lune & les étoiles s'éclipsèrent fubitement; d'épaiffes ténèbres fuccédèrent à la lumière, & il entendit fortir de la terre qui trembloit, la voix du Giaour, criant avec un bruit plus fort que le tonnerre : « Veux-tu te donner à moi, adorer les influences terreftres, & renoncer à Mahomet? A ces conditions, je t'ouvrirai le palais du feu fouterrein. Là, fous des voûtes immenfes, tu verras les tréfors que les étoiles t'ont promis; c'eft de là que j'ai tiré mes fabres; c'eft là où Suleïman, fils de Daoud, repofe environné des talifmans qui fubjuguent le monde.»

Le Calife étonné répondit en frémiffant, mais pourtant du ton d'un homme qui fe faifoit aux aventures furnaturelles: où es-tu? parois à mes yeux! diffipe ces ténèbres dont je fuis las! Après avoir brûlé tant de flambeaux pour te découvrir, c'eft bien le moins que tu me montres ton effroyable vifage. Abjure donc Mahomet, reprit l'Indien; donne-moi des preuves de ta fincérité, ou jamais tu ne me verras.

Le malheureux Calife promit tout. Auffi-tôt le Ciel s'éclaircit, & à la lueur des planètes qui fembloient enflammées, Vathek vit la terre entr'ouverte. Au fond paroiffoit un portail d'é-

bène. L'Indien étendu devant, tenoit en ſa main une clef d'or, & la faiſoit réſonner contre la ſerrure.

Ah! s'écria Vathek, comment puis-je deſcendre juſqu'à toi ſans me rompre le col? Viens me prendre, & ouvre ta porte au plus vîte. Tout beau, répondit l'Indien: ſache que j'ai grand'-ſoif, & que je ne puis ouvrir qu'elle ne ſoit étanchée. Il me faut le ſang de cinquante enfans (11): prends-les parmi ceux de tes viſirs, & des grands de ta Cour..... Ni ma ſoif ni ta curioſité ne feront ſatisfaites. Retourne donc à Samarah; apporte-moi ce que je deſire; jette-le toi-même dans ce gouffre; alors tu verras.

Après ces paroles, l'Indien tourna le dos; & le Calife, inſpiré par les démons, ſe réſolut au ſacrifice affreux. Il fit donc ſemblant d'avoir repris ſa tranquillité, & s'achemina vers Samarah aux acclamations d'un peuple qui l'aimoit encore. Il diſſimula ſi bien le trouble involontaire de ſon ame, que Carathis & Morakanabad y furent trompés comme les autres. On ne parla plus que de fêtes & de réjouiſſances. On mit même ſur le tapis l'hiſtoire de la boule, dont perſonne n'avoit encore oſé ouvrir la bouche: par-tout on en rioit; cependant tout le monde n'avoit pas ſujet

d'en rire. Plusieurs étoient encore entre les mains des chirurgiens à la suite des blessures reçues dans cette mémorable aventure.

Vathek étoit très-aise qu'on le prît sur ce ton, parce qu'il voyoit que cela le conduiroit à ses abominables fins. Il avoit un air affable avec tout le monde, sur-tout avec ses visirs & les grands de sa Cour. Le lendemain, il les invita à un repas somptueux. Peu-à-peu il fit tomber la conversation sur leurs enfans, & demanda d'un air de bienveillance qui d'entr'eux avoit les plus jolis garçons ? Aussi-tôt, chaque père s'empresse à mettre les siens au-dessus de ceux des autres. La dispute s'échauffa; on en seroit venu aux mains sans la présence du Calife qui feignit de vouloir en juger par lui-même.

Bientôt on vit arriver une bande de ces pauvres enfans. La tendresse maternelle les avoit ornés de tout ce qui pouvoit rehausser leur beauté. Mais tandis que cette brillante jeunesse attiroit tous les yeux & les cœurs, Vathek l'examina avec une perfide avidité, & en choisit cinquante pour les sacrifier au Giaour. Alors, avec un air de bonhommie, il proposa de donner à ses petits favoris une fête dans la plaine. Ils devoient, disoit-il, se réjouir encore plus que tous les

les autres du retour de ſa ſanté. La bonté du Calife enchante. Elle eſt bientôt connue de tout Samarah. On prépare des litières, des chameaux, des chevaux; femmes, enfans, vieillards, jeunes gens, chacun ſe place ſelon ſon goût. Le cortège ſe met en marche, ſuivi de tous les confiſeurs de la ville & des fauxbourgs; le peuple ſuit à pied en foule; tout le monde eſt dans la joie, & pas un ne ſe reſſouvient de ce qu'il en a coûté à pluſieurs, la dernière fois qu'on avoit pris ce chemin.

La ſoirée étoit belle, l'air frais, le ciel ſerein; les fleurs exhaloient leurs parfums. La nature en repos ſembloit ſe réjouir aux rayons du ſoleil couchant. Leur douce lumière doroit la cîme de la montagne aux quatre ſources; elle en embelliſſoit la deſcente & coloroit les troupeaux bondiſſans. On n'entendoit que le murmure des fontaines, le ſon des chalumeaux & la voix des bergers qui s'appelloient ſur les collines.

Les malheureuſes victimes qui alloient être immolées dans un inſtant, ajoutoient encore à cette touchante ſcène. Pleins d'innocence & de ſécurité, ces enfans s'avançoient vers la plaine en ne ceſſant de folâtrer; l'un couroit après des papillons, l'autre cueilloit des fleurs, ou ramaſſoit de

petites pierres luisantes; plusieurs s'éloignoient d'un pas léger pour avoir le plaisir de s'atteindre & de se donner mille baisers.

Déjà on découvroit de loin l'horrible gouffre au fond duquel étoit le portail d'ébène. Semblable à une raie noire, il coupoit la plaine par le milieu. Morakanabad & ses confrères le prirent pour un de ces bizarres ouvrages que le Calife se plaisoit à faire; ces malheureux! ils ne savoient pas à quoi il étoit destiné. Vathek, qui ne vouloit point qu'on examinât de trop près le lieu fatal, arrête la marche & fait tracer un grand cercle. La garde des eunuques se détache pour mesurer la lice destinée aux courses de pied, & pour préparer les anneaux que doivent enfiler les flèches. Les cinquante jeunes garçons se déshabillent à la hâte; on admire la souplesse & les agréables contours de leurs membres délicats. Leurs yeux pétillent d'une joie qui se répète dans ceux de leurs parens. Chacun fait des vœux pour celui des petits combattans qui l'intéresse le plus: tout le monde est attentif aux jeux de ces êtres aimables & innocens.

Le Calife saisit ce moment pour s'éloigner de la foule. Il s'avance sur le bord du gouffre, & entend, non sans frémir, l'Indien qui disoit en

grinçant des dents : où ſont-ils ? où ſont-ils ? Impitoyable Giaour ! répondit Vathek tout troublé, n'y a-t-il pas moyen de te contenter ſans le ſacrifice que tu exiges ? Ah ! ſi tu voyois la beauté de ces enfans, leurs graces, leur naïveté, tu en ſerois attendri. La peſte de ton attendriſſement, bavard que tu es ! s'écria l'Indien ; donne, donne-les vîte ! ou ma porte te ſera fermée à jamais. Ne crie donc pas ſi haut, repartit le Calife en rougiſſant. Oh ! pour cela, j'y conſens, reprit le Giaour, avec un ſourire d'ogre ; tu ne manques pas de préſence d'eſprit : j'aurai patience encore un moment.

Pendant cet affreux dialogue, les jeux étoient dans toute leur vivacité. Ils finirent enfin, lorſque le crépuſcule gagna les montagnes. Alors, le Calife ſe tenant debout ſur le bord de l'ouverture, cria de toutes ſes forces : que mes cinquante petits favoris s'approchent de moi, & qu'ils viennent ſelon l'ordre du ſuccès qu'ils ont eu dans leurs jeux ! Au premier des vainqueurs je donnerai mon bracelet de diamans, au ſecond mon collier d'émeraudes, au troiſième ma ceinture de topaze, & à chacun des autres quelque pièce de mon habillement, juſqu'à mes pantoufles.

A ces paroles, les acclamations redoublèrent ;

on portoit aux nues la bonté d'un Prince qui ſe mettoit tout nud pour amuſer ſes ſujets, & encourager la jeuneſſe. Cependant le Calife ſe déshabillant peu-à-peu, & élevant le bras auſſi haut qu'il pouvoit, faiſoit briller chacun des prix; mais tandis que d'une main il le donnoit à l'enfant qui ſe hâtoit de le recevoir, de l'autre il le pouſſoit dans le gouffre, où le Giaour toujours grommelant, répétoit ſans ceſſe, encore! encore!

Cet horrible manège étoit ſi rapide, que l'enfant qui accouroit ne pouvoit pas ſe douter du ſort de ceux qui l'avoient précédé; & quant aux ſpectateurs, l'obſcurité & la diſtance les empêchoient de voir. Enfin, Vathek ayant ainſi précipité la cinquantième victime, crut que le Giaour viendroit le prendre & lui préſenter la clef d'or. Déjà il s'imaginoit être auſſi grand que Suleïman, & n'avoir aucun compte à rendre, lorſque la crevaſſe ſe ferma à ſa grande ſurpriſe, & qu'il ſentit ſous ſes pas la terre ferme comme à l'ordinaire. Sa rage & ſon déſeſpoir ne peuvent s'exprimer. Il maudiſſoit la perfidie de l'Indien; il l'appelloit des noms les plus infâmes, & frappoit du pied comme pour en être entendu. Il ſe démena ainſi juſqu'à ce qu'étant épuiſé, il tomba par terre comme s'il avoit perdu le ſentiment.

Ses viſirs & les grands de la cour plus près de lui que les autres, crurent d'abord qu'il s'étoit aſſis ſur l'herbe pour jouer avec les enfans; mais une ſorte d'inquiétude les ayant ſaiſis, ils s'avancèrent & virent le Calife tout ſeul, qui leur dit d'un air égaré : que voulez-vous ? Nos enfans ! nos enfans ! s'écrièrent-ils. Vous êtes bien plaiſans, leur répondit-il, de vouloir me rendre reſponſable des accidens de la vie. Vos enfans ſont tombés en jouant dans le précipice qui étoit ici, & j'y ſerois tombé moi-même, ſi je n'avois fait un ſaut en arrière.

A ces mots, les pères des cinquante enfans pouſſent des cris perçans, que les mères répétèrent d'un octave plus haut; tandis que tous les autres, ſans ſavoir de quoi on crioit, enchériſſoient ſur eux par des hurlemens. Bientôt on ſe dit de tous côtés : c'eſt un tour que le Calife nous a joué pour plaire à ſon maudit Giaour; puniſſons-le de ſa perfidie, vengeons-nous ! vengeons le ſang innocent ! jettons ce cruel Prince dans la cataracte, & que ſa mémoire même ſoit anéantie !

Carathis, effrayée par cette rumeur, s'approcha de Morakanabad. Viſir, lui dit-elle, vous avez perdu deux jolis enfans, vous devez être le plus déſolé des pères; mais vous êtes vertueux, ſauvez

votre maître. Oui, Madame, répondit le visir; je vais essayer au péril de ma vie de le tirer du danger où il est; ensuite, je l'abandonnerai à son funeste destin. Bababalouk, poursuivit-elle, mettez-vous à la tête de vos eunuques; écartons la foule; ramenons, s'il se peut, ce malheureux Prince dans son palais. Bababalouk & ses compagnons, pour la première fois, se félicitèrent de ce qu'on les avoit mis hors d'état d'être pères. Ils obéirent au visir, & celui-ci les secondant de son mieux, vint enfin à bout de sa généreuse entreprise. Alors, il se retira pour pleurer à son aise.

Dès que le Calife fut rentré, Carathis fit fermer les portes du palais. Mais voyant que l'émeute augmentoit, & que de tous côtés on vomissoit des imprécations, elle dit à son fils: que vous ayez tort ou raison, n'importe; il faut sauver votre vie. Retirons-nous dans vos appartemens; de là, nous passerons dans le souterrein qui n'est connu que de vous & de moi, & gagnerons la tour, où, avec le secours des muets qui n'en sont jamais sortis, nous tiendrons de reste. Bababalouk nous croira encore dans le palais, & en défendra l'entrée pour son propre intérêt; alors, sans nous embarrasser des conseils de ce

pleureur de Morakanabad, nous verrons ce qu'il y aura de mieux à faire.

Vathek ne répondit pas un ſeul mot à tout ce que ſa mère lui diſoit, & ſe laiſſa conduire comme elle voulut; mais tout en marchant, il répétoit: où es-tu, horrible Giaour? N'as-tu pas encore croqué ces enfans? Où ſont tes ſabres, ta clef d'or, tes taliſmans? Ces paroles firent deviner à Carathis une partie de la vérité. Quand ſon fils ſe fut un peu tranquilliſé dans la tour, elle n'eut pas de peine à la tirer toute entière. Bien loin d'avoir des ſcrupules, elle étoit auſſi méchante qu'une femme peut l'être, & ce n'eſt pas peu dire; car ce ſexe ſe pique de ſurpaſſer en tout celui qui lui diſpute la ſupériorité. Le récit du Calife ne cauſa donc à Carathis ni ſurpriſe ni horreur; elle fut ſeulement frappée des promeſſes du Giaour, & dit à ſon fils: il faut avouer que ce Giaour eſt un peu ſanguinaire; cependant les puiſſances terreſtres doivent être encore plus terribles; mais les promeſſes de l'un & les dons des autres valent bien la peine de faire quelques petits efforts; nul crime ne doit coûter quand de tels tréſors en ſont la récompenſe. Ceſſez donc de vous plaindre de l'Indien; il me ſemble que vous n'avez pas rempli toutes les conditions qu'il met

à ſes ſervices. Je ne doute point qu'il ne faille faire un ſacrifice aux génies ſouterreins, & c'eſt à quoi il nous faudra penſer lorſque l'émeute ſera appaiſée; je vais rétablir le calme, & je ne craindrai pas d'épuiſer vos tréſors, puiſque nous en aurons bien d'autres. Cette princeſſe qui poſſédoit merveilleuſement l'art de perſuader, repaſſa par le ſouterrein, & s'étant rendue au palais, ſe montra au peuple par la fenêtre. Elle le harangua, tandis que Bababalouk jettoit de l'or à pleines mains. Ces deux moyens réuſſirent; l'émeute fut appaiſée: chacun retourna chez ſoi, & Carathis reprit le chemin de la tour.

On annonçoit la prière du point du jour (12), lorſque Carathis & Vathek montèrent les innombrables degrés qui conduiſent au ſommet de la tour, & quoique la matinée fût triſte & pluvieuſe, ils y reſtèrent quelque tems. Cette ſombre lueur plaiſoit à leurs cœurs méchans. Quand ils virent que le ſoleil alloit percer les nuages, ils firent tendre un pavillon pour ſe mettre à l'abri de ſes rayons. Le Calife, haraſſé de fatigue, ne ſongea d'abord qu'à ſe repoſer, & dans l'eſpérance d'avoir des viſions ſignificatives, il ſe livra au ſommeil. De ſon côté l'active Carathis, ſuivie d'une partie de ſes muets, deſcendit pour pré-

parer le ſacrifice qui devoit ſe faire la nuit prochaine.

Par de petits degrés pratiqués dans l'épaiſſeur du mur, & qui n'étoient connus que d'elle & de ſon fils, elle deſcendit d'abord dans des puits myſtérieux qui receloient les momies des anciens Pharaons, arrachées de leurs tombeaux; elle en fit prendre un bon nombre. De là, elle ſe rendit à une galerie, où ſous la garde de cinquante négreſſes muettes & borgnes de l'œil droit, on conſervoit l'huile des ſerpens les plus venimeux, des cornes de rhinocéros (13), & des bois d'une odeur ſuffocante, coupés par des magiciens dans l'intérieur des Indes; ſans parler de mille autres raretés horribles : Carathis elle-même avoit fait cette collection; dans l'eſpérance d'avoir, un jour ou l'autre, quelque commerce avec les puiſſances infernales qu'elle aimoit paſſionnément, & dont elle connoiſſoit le goût. Pour s'accoutumer aux horreurs qu'elle méditoit, elle reſta quelque tems avec ſes négreſſes qui louchoient d'une manière ſéduiſante du ſeul œil qu'elles avoient, & lorgnoient avec délices les têtes de morts & les ſquelettes : à meſure qu'on les tiroit des armoires, elles faiſoient des contorſions épouvantables; &, tout en admirant la princeſſe, elles glapiſſoient à

l'étourdir. Enfin, étouffée par la mauvaiſe odeur, Carathis fut forcée de quitter la galerie, après l'avoir dépouillée d'une partie de ſes monſtrueux tréſors.

Cependant, le Calife n'avoit pas eu les viſions qu'il attendoit; mais il avoit gagné dans ces régions exhauſſées un appétit dévorant. Il avoit demandé à manger aux muets, & ayant totalement oublié qu'ils étoient ſourds, il les battoit, les mordoit & les pinçoit de ce qu'ils ne bougeoient pas. Heureuſement pour ces miſérables créatures, Carathis vint mettre le holà à une ſcène ſi indécente. Qu'eſt-ce donc, mon fils? dit-elle, toute eſſoufflée; j'ai cru entendre les cris de mille chauve-ſouris qu'on déniche d'un antre, & ce ne ſont que ceux de ces pauvres muets que vous maltraitez: en vérité, vous ne méritez pas l'excellente proviſion que je vous apporte. Donnez, donnez! s'écria le Calife; je meurs de faim. Ma foi, vous auriez un bon eſtomac, dit-elle, ſi vous pouviez digérer tout ce que j'ai ici. Dépêchez-vous, repartit le Calife. Mais, ô ciel! quelles horreurs! que voulez-vous faire? je ſuis prêt à vomir. Allons, allons, repliqua Carathis, ne ſoyez pas ſi délicat, aidez-moi à mettre tout ceci en ordre; vous verrez que les mêmes objets que vous re-

butez vous rendront heureux. Préparons le bûcher pour le ſacrifice de cette nuit, & ne ſongez point à manger qu'il ne ſoit dreſſé. Ne ſavez-vous pas que tous les rites ſolemnels doivent être précédés d'un jeûne rigoureux ?

Le Calife, n'oſant rien repliquer, s'abandonna à la douleur & aux vents qui commençoient à déſoler ſes entrailles, tandis que ſa mère alloit toujours ſon train. On eut bientôt arrangé ſur les baluſtrades de la tour les phioles d'huile de ſerpens, les momies & les oſſemens. Le bûcher s'élevoit, & en trois heures il eut vingt coudées de haut. Enfin, les ténèbres arrivèrent, & Carathis toute joyeuſe, ſe dépouilla de ſes vêtemens : elle battoit des mains & brandiſſoit un flambeau de graiſſe humaine ; les muets l'imitoient ; mais Vathek exténué de faim, ne put y tenir plus long-tems, & tomba évanoui.

Déjà les gouttes brûlantes des flambeaux allumoient le bois magique, l'huile empoiſonnée jettoit mille feux bleuâtres, les momies ſe conſumoient & lançoient des tourbillons d'une fumée noire & opaque ; enfin les flammes gagnant les cornes de rhinocéros, il ſe répandit une odeur ſi infecte que le Calife revint à lui en ſurſaut, & parcourut d'un œil égaré la ſcène flamboyante.

L'huile enflammée découloit à grands flots, & les négreſſes, qui ne ceſſoient d'en apporter, joignoient leurs hurlemens aux cris de Carathis. Les flammes devinrent ſi violentes, & le poli de l'acier les réfléchiſſoit avec tant de vivacité, que le Calife ne pouvant plus en ſupporter l'ardeur ni l'éclat, ſe réfugia ſous l'étendard impérial.

Frappés de la lumière qui éclairoit toute la ville, les habitans de Samarah ſe levèrent à la hâte, montèrent ſur leurs toîts, virent la tour en feu, & deſcendirent à moitié nuds ſur la place. Leur amour pour leur Souverain ſe réveilla encore dans ce moment, & croyant qu'il alloit être brûlé dans ſa tour, ils ne ſongèrent plus qu'à le ſauver. Morakanabad ſortit de ſa retraite en eſſuyant ſes larmes; il crioit au feu, comme les autres. Babalouk, dont le nez étoit plus accoutumé aux odeurs magiques, ſe doutoit que Carathis travailloit à ſes opérations, & conſeilloit à tous de reſter tranquilles. On le traita de vieux poltron & d'inſigne traître, on fit avancer les chameaux & les dromadaires chargés d'eau; mais comment entrer dans la tour ?

Pendant qu'on s'obſtinoit à en forcer les portes, un vent furieux s'éleva du nord-eſt, & répandit au loin la flamme. D'abord, le peuple recula,

enſuite il redoubla de zèle. Les odeurs infernales des cornes & des momies ſe répandant de tous côtés, empeſtèrent l'air, & pluſieurs perſonnes preſque ſuffoquées, tombèrent à la renverſe. Ceux qui étoient reſtés debout, diſoient à leurs voiſins: éloignez-vous, vous empoiſonnez. Morakanabad, plus malade que les autres, faiſoit pitié; par-tout on ſe bouchoit le nez: mais rien n'arrêta ceux qui enfonçoient les portes. Cent quarante des plus robuſtes & des plus déterminés en vinrent à bout. Ils gagnèrent l'eſcalier, & firent bien du chemin dans un quart-d'heure.

Carathis, que les ſignes de ſes muets & de ſes négreſſes alarmoient, s'avance ſur l'eſcalier, en deſcend quelques marches, & entend pluſieurs voix qui crient: voici de l'eau! Comme elle n'étoit pas mal leſte pour ſon âge, elle regagna vîte la plate-forme, & dit à ſon fils: un moment; ſuſpendez le ſacrifice; nous allons avoir de quoi le rendre encore plus beau. Certaines bêtes s'imaginant, ſans doute, que le feu étoit à la tour, ont eu la témérité d'en briſer les portes, juſqu'à préſent inviolables, & viennent avec de l'eau. Il faut avouer qu'ils ſont bien bons d'avoir oublié tous vos torts; mais n'importe. Laiſſons-les monter, nous les ſacrifierons au Giaour; nos muets

ne manquent ni de force ni d'expérience : ils auront bientôt dépêché des gens fatigués. Soit, répondit le Calife, pourvu qu'on finiſſe & que je dîne.

Ces malheureux ne tardèrent pas à paroître. Eſſoufflés d'avoir monté ſi vîte onze mille degrés, au déſeſpoir que leurs ſeaux étoient preſque vuides, ils ne furent pas plutôt arrivés que l'éclat des flammes & l'odeur des momies offuſquèrent tous leurs ſens à la fois : c'étoit dommage, car ils ne voyoient pas le ſourire agréable avec lequel les muets & les négreſſes leur paſſoient la corde au col ; mais tout n'étoit pas perdu, car ces aimables perſonnes ne ſe réjouiſſoient pas moins d'une telle ſcène. Jamais on n'étrangla avec plus de facilité ; chacun tomboit ſans réſiſtance & expiroit ſans pouſſer un cri ; de ſorte que Vathek ſe trouva bientôt environné des corps de ſes plus fidèles ſujets, qu'on jetta ſur le bûcher. Carathis qui penſoit à tout, crut en avoir aſſez ; elle fit tendre les chaînes & fermer les portes d'acier qui ſe trouvoient ſur le paſſage.

On avoit à peine exécuté ces ordres que la tour trembla ; les cadavres diſparurent, & les flammes de ſombre cramoiſi qu'elles étoient, devinrent d'un beau couleur de roſe. Une vapeur

ſuave ſe fit délicieuſement ſentir ; les colonnes de marbre jettèrent des ſons harmonieux, & les cornes liquéfiées exhalèrent un parfum raviſſant. Carathis, en extaſe, jouiſſoit d'avance du ſuccès de ſes conjurations ; tandis que les muets & les négreſſes, à qui les bonnes odeurs donnoient la colique, ſe retirèrent dans leurs tanières en grommelant.

Dès qu'ils furent partis la ſcène changea. Le bûcher, les cornes & les momies firent place à une table magnifiquement ſervie. On y voyoit au milieu d'une foule de mets exquis des flacons de vin, & des vaſes de Fagfouri où un ſorbet excellent repoſoit ſur la neige (14). Le Calife fondit ſur tout cela comme un vautour, & dévoroit un agneau aux piſtaches ; mais Carathis, occupée de tous autres ſoins, tiroit d'une urne de filigramme un parchemin (15) roulé dont on ne voyoit pas la fin, & que ſon fils n'avoit pas même apperçu. Finiſſez donc, glouton, lui dit-elle d'un ton impoſant, & écoutez les promeſſes magnifiques qui vous ſont faites ; alors elle lut tout haut ce qui ſuit. « Vathek, mon bien-aimé, tu as ſurpaſſé » mes eſpérances ; mes narines ont ſavouré le » fumet de tes momies, de tes excellentes cornes, » & ſur-tout de ce ſang muſulman que tu as ré-

» pandu ſur le bûcher. Lorſque la lune ſera dans » ſon plein, ſors de ton palais, environné de » toutes les marques de ta puiſſance; que les » chœurs de tes muſiciens te précèdent au ſon » des clairons & au bruit des timbales. Fais-toi » ſuivre de l'élite de tes eſclaves, de tes femmes » les plus chéries, de mille chameaux ſomptueu- » ſement chargés, & prends la route d'Iſtakhar » (16). C'eſt-là que je t'attends; là, ceint du » diadème de Gian Ben Gian (17), & nageant » dans toutes ſortes de délices, les taliſmans des » Suleïman (18), les tréſors des Sultans préada- » mites (19) te ſeront livrés; mais malheur à toi » ſi dans ta route tu acceptes quelque aſyle. »

Le Calife, nonobſtant ſon luxe ordinaire, n'a- voit jamais ſi bien dîné. Il ſe laiſſa aller à la joie que lui inſpiroient de ſi bonnes nouvelles, & but de nouveau. Carathis ne haïſſoit pas le vin, & faiſoit raiſon à toutes les raſades qu'il portoit par ironie à la ſanté (20) de Mahomet. Cette perfide liqueur acheva de les remplir d'une confiance impie. Ils blaſphémoient; l'âne de Balaam, le chien des ſept Dormans, & les autres animaux qui ſont dans le paradis du ſaint Prophète (21), devinrent le ſujet de leurs ſcandaleuſes plaiſante- ries. En ce bel état, ils deſcendirent gaîment les

onze

onze mille degrés, ſe moquant des faces inquiètes qu'ils voyoient ſur la place, à travers les ſoupiraux de la tour, gagnèrent le ſouterrein, & arrivèrent dans les appartemens royaux. Babalouk s'y promenoit d'un air tranquille en donnant ſes ordres aux eunuques qui mouchoient les bougies & peignoient les beaux yeux des Circaſſiennes (22). Il n'eut pas plutôt apperçu le Calife qu'il dit: Ah! je vois bien que vous n'êtes pas brûlés; je m'en doutois. Que nous importe ce que tu as penſé, ou ce que tu penſes, s'écria Carathis! Vas, cours dire à Morakanabad que nous voulons lui parler, & ſur-tout ne t'arrête pas pour faire tes inſipides réflexions.

Le grand viſir arriva ſans délai: Vathek & ſa mère le reçurent avec beaucoup de gravité, lui dirent d'un ton plaintif que le feu du ſommet de la tour étoit éteint; mais que par malheur il en avoit coûté la vie aux braves gens qui étoient venus à leur ſecours.

Encore des malheurs! s'écria Morakanabad en gémiſſant; ah! Commandeur des Fidèles; notre ſaint Prophète eſt ſans doute irrité contre nous; c'eſt à vous à l'appaiſer. Nous l'appaiſerons de reſte, répondit le Calife, avec un ſourire qui n'annonçoit rien de bon. Vous aurez aſſez de

loisir pour vaquer à vos prières; ce pays m'abîme la santé, je veux changer d'air; la montagne aux quatre sources m'ennuie, il faut que je boive du ruisseau de Rocnabad (23), & me rafraîchisse dans les beaux vallons qu'il arrose. En mon absence vous gouvernerez mes états, d'après les conseils de ma mère (24), & aurez soin de lui fournir tout ce qu'elle desirera pour ses expériences; car vous savez bien que notre tour est remplie de choses précieuses pour les sciences.

La tour n'étoit guères du goût de Morakanabad; sa construction avoit épuisé des trésors prodigieux, & il n'y avoit vu porter que des négresses, des muets & de vilaines drogues. Il ne savoit non plus que penser de Carathis, qui prenoit toutes les couleurs comme le caméléon. Sa maudite éloquence avoit souvent mis le pauvre Musulman aux abois; mais si elle ne valoit pas grand'chose, son fils étoit encore pire, & il se réjouissoit d'en être délivré. Il alla donc calmer le peuple, & préparer tout pour le voyage de son maître.

Vathek, dans l'espoir de plaire davantage aux esprits du palais souterrein, vouloit que son voyage fût d'une magnificence inouie. Pour cet effet il confisqua à droite & à gauche les biens de ses sujets, pendant que sa digne mère visitoit les

harems, & les dépouilloit de leurs pierreries. Toutes les couturières, toutes les brodeuſes de Samarah & des autres grandes villes à cinquante lieues à la ronde, travailloient ſans relâche aux palanquins, aux ſophas, aux canapés & aux litières qui devoient embellir le train du Monarque. On enleva toutes les belles toiles de Maſulipatan, & on employa tant de mouſſeline pour enjoliver Bababalouk & les autres eunuques noirs, qu'il n'en reſtoit pas une aune dans tout l'Iraque Babylonien.

Pendant que ces préparatifs ſe faiſoient, Carathis donnoit de petits ſoupers pour ſe rendre agréable aux puiſſances ténébreuſes. Les dames les plus fameuſes par leur beauté y étoient invitées. Elle recherchoit ſur-tout les plus blanches & les plus délicates. Rien n'étoit auſſi élégant que ces ſoupers; mais lorſque la gaîté devenoit générale, ſes eunuques faiſoient couler ſous la table des vipères, & y vuidoient des pots remplis de ſcorpions (25). On penſe bien que tout cela mordoit à merveille. Carathis faiſoit ſemblant de ne pas s'en apercevoir, & perſonne n'oſoit bouger. Lorſqu'elle voyoit que les convives alloient expirer, elle s'amuſoit à panſer quelques plaies avec une excellente thériaque de

ſa compoſition; car cette bonne Princeſſe avoit en horreur l'oiſiveté.

Vathek n'étoit pas auſſi laborieux que ſa mère. Il paſſoit ſon tems à tirer parti des ſens dans les palais qui leur étoient dédiés. On ne le voyoit plus ni au Divan, ni à la Moſquée; & pendant qu'une moitié de Samarah ſuivoit ſon exemple, l'autre gémiſſoit des progrès de la corruption.

Sur ces entrefaites revint l'ambaſſade qu'on avoit envoyée à la Mecque, dans des tems plus pieux. Elle étoit compoſée des plus révérends Moullahs (26). Leur miſſion étoit parfaitement remplie, & ils apportoient un de ces précieux balais, qui avoit nettoyé le ſacré Cahaba (27) : c'étoit un préſent vraiment digne du plus grand prince de la terre.

Le Califе ſe trouvoit dans ce moment retenu en un lieu peu convenable pour recevoir des ambaſſadeurs. Il entendit la voix de Bababalouk qui crioit derrière les portières : voici l'excellent Edris Al Shafei & le ſéraphique Mouhateddin, qui apportent le balai de la Mecque, & qui avec des larmes de joie deſirent ardemment de le préſenter à votre Majeſté. Qu'on porte ce balai ici, dit Vathek; il peut y être de quelque utilité. Comment? répondit Bababalouk, hors de lui

(28). Obéis! reprit le Calife, car c'eſt ma volonté ſuprême; c'eſt ici, & nulle autre part que je veux recevoir ces bonnes gens qui te mettent en extaſe.

L'eunuque s'en alla en murmurant, & dit au vénérable cortège de le ſuivre. Une ſainte joie ſe répandit parmi ces reſpectables vieillards, & quoique fatigués de leur long voyage, ils ſuivirent Bababalouk avec une agilité qui tenoit du miracle. Ils enfilèrent les auguſtes portiques, & trouvoient bien flatteur que le Calife ne les reçût pas, comme des gens ordinaires, dans la ſalle d'audience. Bientôt ils parvinrent dans l'intérieur du ſérail, où à travers de riches portières de ſoie, ils crurent apercevoir de grands beaux yeux bleus & noirs qui alloient & venoient comme des éclairs. Pénétrés de reſpect & d'étonnement, & pleins de leur miſſion céleſte, ils s'avançoient en proceſſion vers de petits corridors qui ſembloient n'aboutir à rien, & les conduiſoient à cette petite cellule, où le Calife les attendoit.

Le Commandeur des Fidèles ſeroit-il malade, diſoit tout bas Edris Al Shafei à ſon compagnon? Il eſt, ſans doute, à ſon oratoire, répondit Al Mouhateddin. Vathek, qui entendoit ce dialogue, leur cria: que vous importe où je ſuis?

avancez toujours. Alors il ſortit la main à travers la portière, & demanda le ſacré balai. Chacun ſe proſterna avec reſpect, auſſi bien que le corridor le permit, & même dans un aſſez beau demi-cercle. Le reſpectable Edris Al Shafei tira le balai des linges brochés & parfumés qui en défendoient la vue aux yeux du vulgaire, ſe détacha de ſes confrères, & s'avança pompeuſement vers le prétendu oratoire. De quelle ſurpriſe, de quelle horreur ne fut-il pas ſaiſi ! Vathek, avec un rire moqueur, lui ôta le balai qu'il tenoit d'une main tremblante, & fixant quelques toiles d'araignée ſuſpendues au plancher azuré, il les balaya & n'en laiſſa pas une ſeule.

Les vieillards pétrifiés n'oſoient lever leur barbe de deſſus la terre. Ils voyoient tout; car Vathek avoit négligemment tiré le rideau qui les ſéparoit de lui. Leurs larmes mouilloient le marbre. Al Mouhateddin s'évanouit de dépit & de fatigue, pendant que le Calife, ſe laiſſant aller à la renverſe, rioit & battoit des mains ſans miſéricorde. Mon cher noiraut, dit-il enfin à Bababalouk, vas régaler ces bonnes gens de mon vin de Shiraz (29). Puiſqu'ils peuvent ſe vanter de mieux connoître mon palais que perſonne, on ne ſauroit leur faire trop d'honneur. En diſant ces mots, il

leur jetta le balai au nez, & s'en alla rire avec Carathis. Bababalouk fit ſon poſſible pour conſoler les vieillards, mais deux des plus foibles en moururent ſur le champ; les autres, ne voulant plus voir la lumière, ſe firent porter dans leurs lits, d'où ils ne ſortirent jamais.

La nuit ſuivante, Vathek & ſa mère montèrent au haut de la tour pour conſulter les aſtres ſur le voyage. Les conſtellations étant dans un aſpect des plus ſavorables, le Calife voulut jouir d'un ſpectacle auſſi flatteur. Il ſoupa gaîment ſur la plate-forme, encore noircie de l'affreux ſacrifice. Pendant le repas on entendit de grands éclats de rire qui retentiſſoient dans l'atmoſphère, & il en tira le plus ſavorable augure.

Tout étoit en mouvement dans le palais. Les lumières ne s'éteignoient pas de toute la nuit; le bruit des enclumes & des marteaux, la voix des femmes & de leurs gardiens qui chantoient en brodant; tout cela interrompoit le ſilence de la nature & plaiſoit infiniment à Vathek, qui croyoit déjà monter en triomphe ſur le trône de Suleïman.

Le peuple n'étoit pas moins content que lui. Chacun mettoit la main à l'œuvre, pour hâter le moment qui devoit le délivrer de la tyrannie d'un maître ſi bizarre.

Le jour qui précéda le départ de ce prince insensé, Carathis crut devoir lui renouveller ses conseils. Elle ne cessoit de répéter les décrets du parchemin mystérieux qu'elle avoit appris par cœur, & recommandoit sur-tout de n'entrer chez qui que ce fût pendant le voyage. Je sais bien, lui disoit-elle, que tu es friand de bons plats & de jeunes filles; mais contente-toi de tes anciens cuisiniers, qui sont les meilleurs du monde, & souviens-toi que dans ton sérail ambulant, il y a pour le moins trois douzaines de jolis visages auxquels Bababalouk n'a pas encore levé le voile. Si ma présence n'étoit pas nécessaire ici, je veillerois moi-même à ta conduite. J'aurois grande envie de voir ce palais souterrein, rempli d'objets intéressans pour les gens de notre espèce; il n'est rien que j'aime autant que les cavernes; mon goût pour les cadavres & les momies est décidé, & je gage que tu trouveras la quintessence de ce genre. Ne m'oublie donc pas, & dès le moment que tu seras en possession des talismans qui doivent te donner le royaume des métaux parfaits, & t'ouvrir le centre de la terre, ne manque pas d'envoyer ici quelque génie de confiance pour me prendre avec mon cabinet. L'huile de ces serpens que j'ai pincés jusqu'à la

mort, ſera un fort joli préſent pour notre Giaour, qui doit aimer ces ſortes de friandiſes.

Lorſque Carathis eut fini ce beau diſcours, le ſoleil ſe coucha derrière la montagne aux quatre ſources, & fit place à la lune. Cet aſtre, alors dans ſon plein, paroiſſoit d'une beauté & d'une circonférence extraordinaire aux yeux des femmes, des eunuques & des pages qui brûloient de voyager. La ville retentiſſoit de cris de joie & de fanfares. On ne voyoit que plumes flottantes ſur tous les pavillons, & qu'aigrettes brillant à la douce clarté de la lune. La grande place ne reſſembloit pas mal à un parterre émaillé des plus belles tulipes de l'Orient.

Le Calife en habits de cérémonie, s'appuyant ſur ſon viſir & ſur Bababalouk, deſcendit la grande rampe de la tour. La multitude entière étoit proſternée, & les chameaux magnifiquement chargés s'agenouilloient devant lui. Ce ſpectacle étoit ſuperbe, & le Calife lui-même s'arrêta pour l'admirer. Tout étoit dans un ſilence reſpectueux : il fut pourtant un peu troublé par les cris des eunuques de l'arrière-garde (30). Ces vigilans ſerviteurs avoient remarqué que quelques cages à dame (31) penchoient trop d'un côté : certains gaillards s'y étoient adroitement gliſſés ; mais on

les en dénicha bien vîte, avec de bonnes recommandations aux chirurgiens du férail.

D'auffi petits évènemens n'interrompirent pas la majefté de cette augufte fcène. Vathek falua la lune d'un air d'intelligence; & les docteurs de la loi furent fcandalifés de cette idolâtrie, ainfi que les vifirs & les grands raffemblés pour jouir des derniers regards de leur Souverain. Enfin, les clairons & les trompettes donnèrent, du fommet de la tour, le fignal du départ. Quoique parfaitement d'accord, on crut pourtant y remarquer quelque diffonnance; c'étoit Carathis qui chantoit des hymnes au Giaour, & dont les négreffes & les muets faifoient la baffe-continue. Les bons Mufulmans croyant entendre le bourdonnement de ces infectes nocturnes qui font de mauvais préfage, fupplièrent Vathek d'avoir foin de fa perfonne facrée.

On arbore le grand étendard du Califat; vingt mille lances brillent à fa fuite; & le Calife, foulant majeftueufement aux pieds les tiffus d'or étendus fur fon paffage, monte en litière aux acclamations de fes fujets. Alors, la marche s'ouvrit dans le plus bel ordre, & avec un fi grand filence, qu'on entendoit chanter les cigales dans les buiffons de la plaine de Catoul. On fit fix

bonnes lieues avant l'aurore, & l'étoile du matin étinceloit encore dans le firmament, quand ce nombreux cortège arriva au bord du Tygre, où l'on dreſſa les tentes pour ſe repoſer le reſte de la journée.

Trois jours s'écoulèrent de la même manière. Le quatrième, le ciel en courroux éclata de mille feux: la foudre faiſoit un fracas épouvantable, & les Circaſſiennes tremblantes embraſſoient leurs vilains gardiens. Le Calife commençoit à regretter les palais des ſens; il avoit grande envie de ſe réfugier dans le gros bourg de Ghulchiſſar, dont le Gouverneur étoit venu lui offrir des rafraîchiſſemens. Mais ayant regardé ſes tablettes, il ſe laiſſa intrépidement mouiller juſqu'aux os, malgré les inſtances de ſes favorites. Son entrepriſe lui tenoit trop à cœur, & ſes grandes eſpérances ſoutenoient ſon courage. Bientôt le cortège s'égara; on fit venir les géographes pour ſavoir où l'on étoit; mais leurs cartes trempées étoient dans un état auſſi piteux que leurs perſonnes; d'ailleurs, on n'avoit point fait de long voyage depuis Haroun Al-Rachid: on ne ſavoit donc plus de quel côté ſe diriger. Vathek, qui avoit de grandes connoiſſances de la ſituation des corps céleſtes, ne ſavoit où il en étoit ſur la terre.

Il grondoit plus fort encore que le tonnerre, & lâchoit quelquefois le mot de potence, qui ne flattoit pas bien agréablement les oreilles littéraires. Enfin, ne voulant plus ſuivre que ſes idées, il ordonna de traverſer des rochers eſcarpés, & de prendre un chemin qu'il croyoit devoir le conduire en quatre jours à Rocnabad : on eut beau faire des remontrances, ſon parti étoit pris.

Les femmes & les eunuques, qui n'avoient jamais rien vu de pareil, frémiſſoient à l'aſpect des gorges des montagnes, & faiſoient des cris pitoyables en voyant les horribles précipices qui bordoient le ſentier rapide où l'on étoit. La nuit tomba avant que le cortège eût atteint le ſommet du plus haut rocher. Alors, un vent impétueux mit en pièces les rideaux des palanquins & des cages, & laiſſa les pauvres dames expoſées à toutes les fureurs de l'orage. L'obſcurité du ciel augmentoit la terreur de cette nuit déſaſtreuſe; auſſi n'étoit-ce que miaulement des pages & pleurs des demoiſelles.

Pour ſurcroît de malheur, on entendit des rugiſſemens effroyables, & bientôt on aperçut dans l'épaiſſeur des forêts des yeux flamboyans, qui ne pouvoient être que ceux de diables ou de

tigres. Les pionniers qui préparoient le chemin du mieux qu'ils pouvoient, & une partie de l'avant-garde, furent dévorés avant que de pouvoir se reconnoître. La confusion étoit extrême; les loups, les tigres & les autres animaux carnassiers, invités par leurs compagnons, accouroient de toutes parts. On entendoit par-tout croquer des os, & dans l'air, un épouvantable battement d'aîles; car les vautours commençoient à se mettre de la partie.

L'effroi parvint enfin au grand corps de troupes qui entouroit le Monarque & son sérail, & qui étoit à deux lieues de distance. Vathek, choyé par ses eunuques, ne s'étoit encore aperçu de rien; il étoit mollement couché sur des coussins de soie dans son ample litière; & pendant que deux petits pages, plus blancs que l'émail de Franguistan, lui chassoient les mouches, il dormoit d'un profond sommeil, & voyoit briller les trésors de Suleïman dans ses rêves. Les clameurs de ses femmes le réveillèrent en sursaut, & au lieu du Giaour avec sa clef d'or, il vit Bababalouk tout transi & consterné: Sire, s'écria ce fidèle serviteur du plus puissant des Monarques, le malheur est à son comble; les bêtes féroces, qui ne vous respecteroient pas plus qu'un âne

mort, ſont tombées ſur vos chameaux. Trente des plus richement chargés ont été dévorés avec leurs conducteurs; vos boulangers, vos cuiſiniers, & ceux qui portoient vos proviſions de bouche ont éprouvé le même ſort, & ſi notre ſaint Prophète ne nous protège pas, nous ne mangerons plus de notre vie. A ce mot de manger, le Calife perdit toute contenance; il hurla & ſe donna de grands coups. Bababalouk voyant que ſon maître avoit tout-à-fait perdu la tête, ſe boucha les oreilles pour s'éviter au moins le tintamarre du ſérail. Et comme les ténèbres augmentoient, & que la rumeur devenoit toujours plus grande, il prit un parti héroïque. Allons, meſdames & mes confrères, cria-t-il de toutes ſes forces, mettons la main à l'œuvre, battons le briquet au plus vîte! Il ne ſera pas dit que le Commandeur des vrais Croyans ſerve de pâture à des animaux infidèles.

Quoiqu'il n'y eût pas mal de capricieuſes & de revêches parmi ces belles, toutes furent ſoumiſes dans cette occaſion. En un clin-d'œil, on vit paroître des feux dans toutes les cages. Dix mille flambeaux (32) furent allumés ſur le champ, tout le monde s'arme de gros cierges, & le Calife lui-même en fait autant. Des étoupes trempées dans

l'huile & allumées au bout de longues perches, jettoient tant d'éclat que les rochers paroiſſoient éclairés comme en plein jour. L'air étoit rempli de tourbillons d'étincelles, & le vent les chaſſant par-tout, le feu prit à la fougère & aux brouſſailles. Dans peu, l'incendie fit des progrès rapides; on vit ramper de toutes parts des ſerpens au déſeſpoir & qui abandonnoient leur demeure avec des ſifflemens effroyables. Les chevaux, le nez au vent, henniſſoient, battoient du pied, & ruoient ſans quartier.

Une des forêts de cèdre qu'on côtoyoit alors s'embraſa, & les branches qui pendoient ſur le chemin communiquèrent les flammes aux fines mouſſelines & aux belles toiles qui couvroient les cages des dames, & elles furent obligées d'en ſortir, au haſard de ſe rompre le col. Vathek, vomiſſant mille blaſphèmes, fut forcé tout comme les autres de mettre ſes pieds ſacrés à terre.

Jamais rien de pareil n'étoit arrivé : les dames qui ne ſavoient pas ſe tirer d'affaire, tomboient dans la ſange, pleines de dépit, de honte & de rage. Moi, marcher ! diſoit l'une ; moi, mouiller mes pieds ! diſoit l'autre ; moi, ſalir mes robes ! s'écrioit une troiſième : exécrable Bababalouk ! diſoient-elles toutes à la fois, ordure d'enfer !

Qu'avois-tu besoin de flambeaux? Plutôt que les tigres nous eussent dévorées, que d'être vues dans l'état où nous sommes! Nous voilà perdues pour jamais. Il n'y aura pas de porte-faix dans l'armée, ni de décrotteur de chameaux qui ne puisse se vanter d'avoir vu une partie de notre corps, &, qui pis est, nos visages (33). En disant ces mots, les plus modestes se jettèrent la face dans les ornières. Celles qui avoient un peu plus de courage en voulurent à Bababalouk; mais lui, qui les connoissoit & qui étoit fin, s'enfuit à toutes jambes avec ses confrères, en secouant leurs torches & battant des tymbales.

L'incendie répandit une lumière aussi vive que le soleil au plus beau jour de la canicule, & il faisoit chaud à proportion. Oh comble d'horreur! On voyoit le Calife embourbé comme un simple mortel! Ses sens commencèrent à s'engourdir; il ne pouvoit plus avancer. Une de ses femmes Ethiopiennes (car il en avoit une grande variété) eut pitié de lui, le prit à brasse-corps, le chargea sur ses épaules, & voyant que le feu gagnoit de tous côtés, elle partit comme un trait, malgré le poids de son fardeau. Les autres dames, auxquelles le danger avoit rendu l'usage de leurs jambes, la suivirent de toutes leurs forces; les gardes

gardes ſe mirent à galoper après, & les palefreniers faiſoient courir les chameaux en ſe culbutant les uns ſur les autres.

On arriva enfin au lieu où les bêtes féroces avoient commencé le carnage; mais elles avoient trop d'eſprit pour ne s'être pas retirées au bruit d'un ſi horrible vacarme, ayant, du reſte, ſoupé à merveille. Bababalouk ſe ſaiſit pourtant de deux ou trois des plus graſſes, & qui s'étoient tant remplies qu'elles ne pouvoient plus bouger: il ſe mit à les écorcher proprement; & comme on étoit déjà aſſez éloigné de l'embraſement pour que la chaleur n'en fût que médiocre & agréable, on ſe détermina à s'arrêter dans l'endroit où l'on étoit. On ramaſſa les lambeaux des toiles peintes; on enterra les débris du repas des loups & des tigres; on ſe vengea ſur quelques douzaines de vautours qui en avoient leur ſaoul; & après avoir fait le dénombrement des chameaux qui préparoient tranquillement du ſel ammoniac, on encagea tant bien que mal les dames, & on dreſſa la tente impériale ſur le terrein le moins raboteux.

Vathek s'étendit ſur ſes matelas de duvet, & commençoit à ſe refaire des ſecouſſes de l'Ethiopienne; c'étoit une rude monture! Le repos ra-

mena ſon appétit accoutumé; il demanda à manger: mais, hélas! ces pains délicats qu'on cuiſoit dans des fours d'argent (34) pour ſa bouche royale, ces gâteaux friands, ces confitures ambrées, ces flacons de vin de Shiraz, ces porcelaines remplies de neige (35), ces excellens raiſins qui croiſſent ſur les bords du Tygre; tout avoit diſparu! Bababalouk n'avoit à offrir qu'un gros loup rôti, des vautours à la daube, des herbes amères, des champignons vénéneux, des chardons & des racines de mandragore qui ulcéroient la gorge & mettoient la langue en pièces. Pour toutes liqueurs, il ne poſſédoit que quelques phioles de méchante eau-de-vie, que les marmitons avoient cachées dans leurs pabouches. On conçoit qu'un repas auſſi déteſtable dut mettre Vathek au déſeſpoir; il ſe bouchoit le nez & mâchoit avec des grimaces affreuſes. Cependant, il ne mangea pas mal, & s'endormit pour mieux digérer.

Pendant ce tems tous les nuages avoient diſparu de deſſus l'horiſon. Le ſoleil étoit ardent, & ſes rayons, réfléchis par les rochers, rôtiſſoient le Calife, malgré les rideaux qui l'enveloppoient. Un eſſaim de moucherons puans & couleur d'abſynthe, le piquoient juſqu'au ſang.

N'en pouvant plus, il ſe réveille en ſurſaut, & hors de lui; il ne ſavoit que devenir, & ſe débattoit de toutes ſes forces, tandis que Bababalouk continuoit de ronfler, couvert de ces vilains inſectes qui lui courtiſoient le nez. Les petits pages avoient jetté leurs éventails par terre. Ils étoient à moitié morts, & employoient leurs voix expirantes à faire des reproches amers au Calife, qui, pour la première fois de ſa vie, entendit la vérité.

Alors, il renouvella ſes imprécations contre le Giaour, & commença même à dire quelques douceurs à Mahomet. Où ſuis-je? s'écrioit-il: quels ſont ces affreux rochers! ces vallées de ténèbres! ſommes-nous arrivés à l'épouvantable Caf (36)! la Simorgue (37) va-t-elle venir me crever les yeux pour venger mon expédition impie! En parlant ainſi, il mit la tête à une ouverture du pavillon; mais hélas! quels objets ſe préſentèrent à ſa vue! D'un côté, une plaine de ſable noir dont on ne voyoit point l'extrémité; de l'autre, des rochers perpendiculaires tout couverts de ces abominables chardons qui lui faiſoient encore cuire la langue. Il crut pourtant découvrir parmi les ronces & les épines, quelques fleurs giganteſques; il ſe trompoit: ce n'é-

toit que des morceaux de toiles peintes (38), & des lambeaux de ſon magnifique cortège. Comme il y avoit pluſieurs crevaſſes dans le roc, Vathek prêta l'oreille, dans l'eſpoir d'y entendre le bruit de quelque torrent; mais il n'entendit que le ſourd murmure de gens, qui, en maudiſſant leur voyage, demandoient de l'eau. Il y en avoit même qui crioient auprès de lui: pourquoi avons-nous été conduits ici? Notre Calife a-t-il quelqu'autre tour à bâtir? Ou eſt-ce que les Afrites (39) impitoyables que Carathis aime tant, font ici leur demeure?

A ce nom de Carathis, Vathek ſe reſſouvint de certaines tablettes qu'elle lui avoit données, en lui conſeillant d'y avoir recours dans les cas déſeſpérés. Pendant qu'il les feuilletoit, il entendit un cri de joie & des battemens de mains; les rideaux du pavillon s'ouvrirent, & il vit Bababalouk ſuivi d'une troupe de ſes favorites. Ils lui amenoient deux nains d'une coudée de haut, portant une grande corbeille remplie de melons, d'oranges & de grenades, & qui chantoient d'une voix argentine les paroles ſuivantes: « Nous » habitons ſur la cîme de ces rochers, une cabane » tiſſue de cannes & de joncs; les aigles nous » envient notre ſéjour; une petite ſource nous y

» fournit de quoi faire l'Abdeſte (40), & jamais
» un jour ne ſe paſſe ſans que nous récitions les
» prières preſcrites par notre ſaint Prophète.
» Nous vous chériſſons, ô Commandeur des
» Fidèles! Notre maître, le bon Emir Fakreddin
» vous chérit auſſi; il révère en vous le Vicaire
» de Mahomet. Tout petits que nous ſommes, il
» a de la confiance en nous; il ſait que nos cœurs
» ſont auſſi bons que nos corps ſont mépriſables;
» & il nous a placés ici pour ſecourir ceux qui
» s'égarent dans ces triſtes montagnes. Nous
» étions, la nuit dernière, occupés dans notre
» petite cellule de la lecture du ſaint Coran,
» lorſque les vents impétueux ont éteint tout-à-
» coup nos lumières, & fait trembler notre habi-
» tation. Deux heures ſe ſont écoulées dans les
» plus profondes ténèbres; alors, nous enten-
» dîmes au loin des ſons que nous avons pris pour
» ceux des clochettes d'un Cafila (41) qui tra-
» verſoit les rocs. Bientôt des cris, des rugiſſe-
» mens & le ſon des tymbales ont frappé nos
» oreilles. Glacés d'effroi, nous avons penſé que
» le Deggial (42) avec ſes anges exterminateurs,
» venoit répandre ſes fléaux ſur la terre. Au mi-
» lieu de ces réflexions, des flammes couleur de
» ſang ſe ſont élevées ſur l'horiſon, & quelques

» momens après, nous fûmes tout couverts d'é-
» tincelles. Hors de nous-mêmes par ce ſpectacle
» effrayant, nous nous ſommes agenouillés, nous
» avons ouvert le livre dicté par les bienheureuſes
» Intelligences, & à la clarté des feux qui nous
» entouroient, nous avons lu le verſet qui dit :
» *On ne doit mettre ſa confiance qu'en la miſéricorde*
» *du Ciel; il n'y a de reſſource que dans le ſaint*
» *Prophète; la montagne de Caf elle-même peut*
» *trembler, la puiſſance d'Allah eſt ſeule inébran-*
» *lable.* Après avoir prononcé ces paroles, un
» calme céleſte s'eſt emparé de nos ames; il s'eſt
» fait un profond ſilence, & nos oreilles ont diſ-
» tinctement ouï dans l'air une voix qui diſoit :
» Serviteurs de mon Serviteur fidèle, mettez vos
» ſandales, & deſcendez dans l'heureuſe vallée
» qu'habite Fakreddin; dites-lui qu'une occaſion
» illuſtre ſe préſente pour ſatisfaire la ſoif de ſon
» cœur hoſpitalier : c'eſt le Commandeur des
» vrais Croyans qui erre lui-même dans ces mon-
» tagnes; il faut le ſecourir. Joyeuſement, nous
» avons obéi à l'angélique miſſion; & notre maî-
» tre plein d'un zèle pieux, a cueilli de ſes pro-
» pres mains ces melons, ces oranges, ces gre-
» nades; il nous ſuit avec cent dromadaires char-
» gés des eaux les plus limpides de ſes fontaines;

» il vient baiſer la frange de votre robe ſacrée, » & vous ſupplier d'entrer dans ſon humble demeure, qui eſt enchâſſée dans ces déſerts arides » comme une émeraude dans le plomb ». Les nains, après avoir parlé ainſi, reſtèrent debout les mains croiſées ſur l'eſtomac, & dans un profond ſilence.

Pendant cette belle harangue, Vathek s'étoit ſaiſi de la corbeille, & long-tems avant qu'elle fût finie, les fruits s'étoient fondus dans ſa bouche. A meſure qu'il les mangeoit, il devenoit pieux, récitoit ſes prières, & demandoit en même tems l'Alcoran & du ſucre.

Il étoit dans ces diſpoſitions, quand les tablettes, qu'il avoit poſées à l'apparition des nains, lui donnèrent dans la vue; il les reprit: mais il penſa tomber de ſon haut, en y voyant en grands caractères rouges, tracés par la main de Carathis, ces paroles qui étoient d'un à-propos à faire trembler: « *Garde-toi bien des vieux docteurs & de » leurs petits meſſagers qui n'ont qu'une coudée; » méfie-toi de leurs ſupercheries pieuſes; au lieu de » manger leurs melons, il faut les mettre eux-mêmes » à la broche. Si tu es aſſez foible pour entrer chez » eux, la porte du palais ſouterrein ſe fermera, & » ſon mouvement te mettra en lambeaux. On cra-*

» chera ſur ton corps, & les chauve-ſouris feront leur » nid de ton ventre ».

Que ſignifie ce galimathias épouvantable? s'écria le Calife: faut-il que j'expire de ſoif dans ces déſerts de ſable, pendant que je puis me rafraîchir dans l'heureuſe vallée des melons & des concombres? Que maudit ſoit le Giaour avec ſon portail d'ébène! Il m'a fait aſſez morfondre; d'ailleurs, qui me donnera des loix? Je ne dois entrer chez perſonne, dit-on; eh! puis-je entrer dans quelque lieu qui ne m'appartienne? Bababalouk, qui ne perdoit pas une parole de ce ſoliloque, y applaudiſſoit de tout ſon cœur, & toutes les dames furent de ſon avis; ce qui juſqu'alors n'étoit pas arrivé.

On fêta les nains, on les careſſa, on les mit bien proprement ſur de petits carreaux de ſatin, on admira la ſymmétrie de leurs petits corps, on vouloit tout voir, on leur préſenta des breloques & du bonbon; mais ils refusèrent tout avec une gravité admirable. Ils grimpèrent ſur l'eſtrade du Calife, & ſe plaçant ſur ſes épaules, ils lui bourdonnèrent des prières dans les deux oreilles. Leurs petites langues alloient comme les feuilles du tremble, & la patience de Vathek touchoit à ſa fin, quand les acclamations des troupes an-

noncèrent l'arrivée de Fakreddin, avec cent barbons, autant d'Alcorans, & autant de dromadaires. On ſe mit vîte aux ablutions & à réciter le Biſmillah (43). Vathek ſe débarraſſa de ſes importuns moniteurs, & en fit de même; car il avoit les mains brûlantes.

Le bon Emir, qui étoit religieux à toute outrance, & grand complimenteur, fit une harangue cinq fois plus longue, & cinq fois moins intéreſſante, que celle de ſes petits précurſeurs. Le Calife n'y pouvant plus tenir, s'écria : pour l'amour de Mahomet! finiſſons, mon cher Fakreddin, & allons dans votre verte vallée, manger les beaux fruits dont le ciel vous a fait préſent. Sur ce mot d'allons, on ſe mit en marche; les vieillards alloient un peu lentement; mais Vathek, ſous-main, avoit ordonné aux petits pages d'éperonner les dromadaires. Les cabrioles que ces animaux faiſoient, & l'embarras de leurs cavaliers octogénaires, étoient ſi plaiſans, qu'on n'entendoit qu'éclats de rire dans toutes les cages.

On deſcendit pourtant heureuſement dans la vallée par de grands eſcaliers que l'Emir avoit fait pratiquer dans le roc; & déjà on commençoit à entendre le murmure des ruiſſeaux & le frémiſſement des feuilles. Le cortège enfila bientôt

un ſentier bordé d'arbuſtes fleuris, qui aboutiſſoit à un grand bois de palmier, dont les branches ombrageoient un vaſte bâtiment de pierre de taille. Cet édifice étoit couronné de neuf dômes, & orné d'autant de portails de bronze, ſur leſquels les mots ſuivans étoient gravés en émail. *C'eſt ici l'aſyle des pélerins, le refuge des voyageurs & le dépôt des ſecrets de tous les pays du monde.*

Neuf pages, beaux comme le jour, & décemment vêtus de longues robes de lin d'Egypte, ſe tenoient à chaque porte. Ils reçurent la proceſſion d'un air ouvert & careſſant. Quatre des plus aimables placèrent le Calife ſur un tecthravan (44) magnifique; quatre autres un peu moins gracieux ſe chargèrent de Bababalouk, qui treſſailloit de joie en voyant l'heureux gîte qu'il devoit avoir: le reſte du train fut ſoigné par les autres pages.

Quand tout ce qui étoit mâle eut diſparu, la porte d'une grande enceinte qu'on voyoit à droite, tourna ſur ſes gonds harmonieux, & il en ſortit une jeune perſonne d'une taille légère, & dont la chevelure d'un blond cendré flottoit au gré des zéphirs du crépuſcule. Une troupe de jeunes filles, ſemblables aux pléiades, la ſuivoit ſur la pointe des pieds. Elles accoururent toutes aux pavillons où étoient les ſultanes, & la jeune dame

s'inclinant avec grace leur dit : mes charmantes princeſſes, on vous attend; nous avons dreſſé les lits de repos, & jonché vos appartemens de jaſmin : nul inſecte n'écartera le ſommeil de vos paupières, nous les chaſſerons avec un million de plumes. Venez donc, aimables dames, rafraîchir vos pieds délicats, & vos membres d'ivoire dans des bains d'eau de roſe (45); & à la douce lueur des lampes parfumées, nos ſervantes vous feront des contes. Les ſultanes acceptèrent avec grand plaiſir ces offres obligeantes, & ſuivirent la jeune dame dans le harem de l'Emir; mais il faut les quitter un moment pour retourner au Calife.

Ce prince avoit été conduit ſous un grand dôme, éclairé de mille lampes de cryſtal de roche. Autant de vaſes de la même matière, remplis d'un ſorbet délicieux, étinceloient ſur une grande table où ſe trouvoit une profuſion de mets délicats. Il y avoit entr'autres du riz au lait d'amandes, des potages au ſafran, & de l'agneau à la crême, que le Calife aimoit beaucoup. Il en mangea avec excès, témoigna bien de l'amitié à l'Emir dans la gaîté de ſon cœur, & fit danſer les nains malgré eux; car ces petits dévots n'oſoient déſobéir au Commandeur des Fidèles. Enfin

il s'étendit ſur le ſopha, & dormit plus tranquillement qu'il n'avoit fait de ſa vie.

Il régnoit ſous ce dôme un ſilence paiſible que rien n'interrompoit que le bruit des mâchoires de Bababalouk, qui ſe refaiſoit du triſte jeûne auquel il avoit été forcé dans les montagnes. Comme il étoit de trop bonne humeur pour dormir, & qu'il n'aimoit pas à être déſœuvré, il voulut aller tout de ſuite au harem pour ſoigner ſes dames, voir ſi elles s'étoient frottées à propos de baume de la Mecque, ſi leurs ſourcils & toutes les autres choſes étoient en ordre chez elles; en un mot, pour leur rendre tous les menus ſervices dont elles avoient beſoin.

Il chercha long-tems, mais ſans ſuccès, la porte qui conduiſoit au harem. De peur d'éveiller le Calife, il n'oſoit crier, & perſonne ne bougeoit dans le palais. Il commençoit à déſeſpérer de venir à bout de ſon deſſein, lorſqu'il entendit un petit chuchotement; c'étoient les nains qui étoient retournés à leur ancienne occupation, & qui, pour la neuf cent-neuvième fois de leur vie, reliſoient l'Alcoran. Ils invitèrent très-poliment Bababalouk à les entendre; mais il avoit bien d'autres choſes à faire. Les nains, quoiqu'un peu ſcandaliſés, lui indiquèrent le chemin des appar-

temens qu'il cherchoit. Il falloit, pour y arriver, paſſer par cent corridors fort obſcurs. Il les enfila en tâtonnant, & à la fin au bout d'une longue allée, il commença à entendre l'agréable caquet des femmes, & ſon cœur en fut tout réjoui. Ah! ah! vous n'êtes pas encore endormies, s'écria-t-il, en faiſant de grandes enjambées; ne croyez pas que j'aie abdiqué ma charge; je m'étois ſeulement arrêté pour manger les reſtes de notre maître. Deux eunuques noirs, entendant parler ſi haut, ſe détachèrent des autres à la hâte, le ſabre à la main; mais bientôt on répéta de tous côtés: ce n'eſt que Bababalouk, ce n'eſt que Bababalouk. En effet, ce vigilant gardien s'avança vers une portière de ſoie incarnat, à travers de laquelle luiſoit une clarté agréable, qui lui fit diſtinguer un grand bain de porphyre foncé, & d'une forme ovale. D'amples rideaux tombant en grands replis, entouroient ce bain; ils étoient à demi-ouverts, & laiſſoient entrevoir des groupes de jeunes eſclaves, parmi leſquelles Bababalouk reconnut ſes anciennes pupilles étendant mollement les bras, comme pour embraſſer l'eau parfumée, & ſe refaire de leurs fatigues. Les regards langoureux & tendres, les mots à l'oreille, les ſourires enchanteurs qui accompagnoient les petites con-

ſidences, la douce odeur des roſes, tout inſpiroit une volupté, contre laquelle Bababalouk lui-même avoit de la peine à ſe défendre.

Il garda pourtant un grand ſérieux, & commanda d'un ton magiſtral de faire ſortir ces belles de l'eau, & de les peigner d'importance. Tandis qu'il donnoit ces ordres, la jeune Nouronihar, fille de l'Emir, gentille comme une gazelle, & pleine d'eſpiéglerie, fit ſigne à une de ſes eſclaves de deſcendre tout doucement la grande eſcarpolette qui étoit attachée au plancher avec des cordons de ſoie. Pendant qu'on faiſoit cette manœuvre, elle parla des doigts aux femmes qui étoient dans le bain, & qui bien fâchées d'être obligées de ſortir de ce ſéjour de molleſſe, emmêlèrent leurs cheveux pour donner de l'occupation à Bababalouk, & lui faiſoient mille autres niches.

Quand Nouronihar le vit prêt à perdre patience, elle s'approcha de lui avec un reſpect affecté, & lui dit : « Seigneur, il n'eſt pas décent que le » chef des eunuques du Calife, notre Souverain, » ſe tienne ainſi debout; daignez repoſer votre » gentille perſonne ſur ce ſopha, qui ſe rompra » de dépit s'il n'a pas l'honneur de vous rece» voir ». Charmé de ces accens flatteurs, Baba-

balouk répondit galamment : « Délices de mes » prunelles, j'accepte la propoſition qui découle » de vos lèvres ſucrées; &, à dire vrai, mes » ſens ſont affoiblis par l'admiration que m'a cauſé » la ſplendeur rayonnante de vos charmes ». Repoſez-vous donc, reprit la belle, en le plaçant ſur le prétendu ſopha. Tout-à-coup, la machine partit comme un éclair. Toutes les femmes voyant alors de quoi il s'agiſſoit, ſortirent nues du bain, & ſe mirent follement à donner le branle à l'eſcarpolette. Dans peu elle parcourut tout l'eſpace d'un dôme fort élevé, & faiſoit perdre la reſpiration à l'infortuné Bababalouk. Quelquefois il raſoit l'eau, & quelquefois il alloit donner du nez contre les vitres; en vain, il rempliſſoit l'air de ſes cris avec une voix qui reſſembloit au ſon d'un pot caffé, les éclats de rire ne permettoient pas de les entendre.

Nouronihar, ivre de jeuneſſe & de gaieté, étoit bien accoutumée aux eunuques des harems ordinaires; mais elle n'en avoit jamais vu d'auſſi dégoûtant ni d'auſſi royal : auſſi ſe divertiſſoit-elle plus que toutes les autres. Enfin, elle ſe mit à parodier des vers Perſans, & chanta : « Douce » & blanche colombe qui vole dans les airs, » donne quelque œillade à ta fidèle compagne.

» Gazouillant roſſignol, je ſuis ta roſe (46);
» chante-moi donc quelques couplets agréables ».

Les ſultanes & les eſclaves, animées par ces plaiſanteries, firent tant jouer l'eſcarpolette que la corde ſe caſſa, & que le pauvre Bababalouk tomba comme une tortue au milieu du bain. Il ſe fit un cri général; douze petites portes qu'on n'apercevoit pas s'ouvrirent, & l'on s'échappa bien vîte après lui avoir jetté tous les linges ſur la tête, & avoir éteint les lumières.

Le déplorable animal dans l'eau juſqu'au col & dans l'obſcurité, ne pouvoit ſe débarraſſer du fatras qu'on lui avoit jetté, & entendoit, à ſa grande douleur, des éclats de rire de tous côtés. C'étoit en vain qu'il ſe débattoit pour ſortir du bain; le bord tout imbibé de l'huile qui avoit coulé des lampes caſſées, le faiſoit gliſſer & retomber avec un bruit ſourd qui réſonnoit dans le dôme. A chaque chûte, les maudits éclats de rire redoubloient. Croyant ce lieu habité par des démons plutôt que par des femmes, il prit le parti de ne plus tâtonner, & de reſter triſtement dans le bain. Son humeur s'exhala en ſoliloques remplis d'imprécations, dont ſes malicieuſes voiſines, nonchalamment couchées enſemble, ne perdoient pas un mot. Le matin le ſurprit dans ce bel état;

on

on le tira enfin de deſſous le monceau de linge à demi étouffé, & trempé juſqu'aux os. Le Caliſe l'avoit fait chercher par-tout, & il ſe préſenta devant ſon maître en boitant & en claquant des dents. Vathek s'écria en le voyant dans cet état : Qu'as-tu donc? Qui eſt-ce qui t'a mis à la marinade? Et vous-même, qui vous a fait entrer dans ce maudit gîte, demanda Bababalouk à ſon tour? Eſt-ce qu'un Monarque, tel que vous, doit venir ſe fourrer avec ſon harem, chez un barbon d'Emir qui ne ſait pas vivre? Les gracieuſes demoiſelles qu'il tient ici! Imaginez-vous qu'elles m'ont trempé comme une croûte de pain, & m'ont fait danſer toute la nuit ſur leur maudite eſcarpolette comme un ſaltimbanque. Voilà un bel exemple pour vos ſultanes, à qui j'avois inſpiré tant de bienſéance !

Vathek, ne comprenant rien à ce diſcours, ſe fit expliquer toute l'hiſtoire. Mais au lieu de plaindre le pauvre hère, il ſe mit à rire de toute ſa force, de la figure qu'il devoit faire ſur l'eſcarpolette. Bababalouk en fut outré, & peu s'en fallût qu'il ne perdît tout reſpect. Riez, riez, Seigneur, diſoit-il ; je voudrois que cette Nouronihar vous jouât auſſi quelque tour ; elle eſt aſſez méchante pour ne pas vous épargner vous-

même. Ces mots ne firent pas d'abord une grande impreſſion ſur le Calife; mais il s'en reſſouvint dans la ſuite.

Au milieu de cette converſation arriva Fakreddin, pour inviter Vathek à des prières ſolemnelles, & aux ablutions qui ſe faiſoient dans une vaſte prairie, arroſée par une infinité de ruiſſeaux. Le Calife trouva l'eau fraîche, mais les prières ennuyeuſes à la mort. Il ſe divertiſſoit pourtant de la multitude de calenders, de ſantons & de derviches, qui alloient & venoient dans la prairie. Les bramanes, les faquirs & autres cagots venus des grandes Indes, & qui en voyageant s'étoient arrêtés chez l'Emir, l'amuſoient ſur-tout beaucoup. Ils avoient tous quelque momerie favorite: les uns traînoient une grande chaîne; les autres un ourang-outang; d'autres étoient armés de diſciplines; tous réuſſiſſoient à merveille dans leurs différens exercices. On en voyoit qui grimpoient ſur les arbres, tenoient un pied en l'air, ſe balançoient ſur un petit feu, & ſe donnoient des nazardes ſans pitié. Il y en avoit auſſi qui chériſſoient la vermine, & celle-ci ne répondoit pas mal à leurs careſſes. Ces cagots ambulans ſoulevoient le cœur des derviches, des calenders & des ſantons. On les avoit raſſemblés, dans l'eſ-

poir que la préſence du Califé les guériroit de leur folie, & les convertiroit à la foi muſulmane: mais hélas! on ſe trompa beaucoup. Au lieu de les prêcher, Vathek les traita comme des bouffons, leur dit de faire ſes complimens à Viſnou & à Ixhora (47), & ſe prit de fantaiſie pour un gros vieillard de l'iſle de Serendib, qui étoit le plus ridicule de tous. Ah çà, lui dit-il, pour l'amour de tes Dieux, fais quelque gambade qui m'amuſe. Le vieillard offenſé ſe mit à pleurer; & comme il étoit un vilain pleureur, Vathek lui tourna le dos. Bababalouk, qui ſuivoit le Califé avec un paraſol, lui dit alors: que votre Majeſté prenne garde à cette canaille. Quelle diable d'idée de la raſſembler ici! Faut-il qu'un grand Monarque ſoit régalé d'un tel ſpectacle, avec des intermèdes de talapoins plus galeux que des chiens? Si j'étois vous, j'ordonnerois un grand feu, & je purgerois la terre de l'Emir, de ſon harem & de toute ſa ménagerie. Tais-toi, répondit Vathek. Tout ceci m'amuſe infiniment, & je ne quitterai pas la prairie que je n'aie viſité tous les animaux qui l'habitent.

A meſure que le Califé alloit en avant, on lui préſentoit toutes ſortes d'objets pitoyables (48); des aveugles, des demi-aveugles, des meſſieurs

ſans nez, des dames ſans oreilles, & le tout pour relever la grande charité de Fakreddin qui, avec ſes barbons, diſtribuoit à la ronde les cataplaſmes & les emplâtres. A midi, il ſe fit une ſuperbe entrée d'eſtropiés, & bientôt on vit dans la plaine les plus jolies ſociétés d'infirmes. Les aveugles, en tâtonnant, alloient avec les aveugles; les boiteux clochoient enſemble, & les manchots geſticuloient du ſeul bras qui leur reſtoit. Aux bords d'une grande chûte d'eau ſe trouvoient les ſourds; ceux de Pégu avoient les oreilles les plus belles & les plus larges, & jouiſſoient de l'agrément d'entendre encore moins que les autres. Ce lieu étoit auſſi le rendez-vous des ſuperfluités en tout genre, comme des goîtres, des boſſes, & même des cornes, dont pluſieurs avoient un poli admirable.

L'Emir voulut rendre la fête ſolemnelle, & faire tous les honneurs poſſibles à ſon illuſtre convive; en conſéquence, il fit étendre ſur le gazon une multitude de peaux & de nappes. On ſervit des pilans de toutes les couleurs, & autres mets orthodoxes pour les bons muſulmans. Vathek, qui étoit honteuſement tolérant, avoit eu le ſoin d'ordonner des petits plats d'abomination (49) qui ſcandaliſoient les fidèles. Bientôt, toute

la ſainte aſſemblée ſe mit à manger de ſon mieux. Le Calife eut envie d'en faire autant; & malgré toutes les remontrances du chef des eunuques, il voulut dîner ſur le lieu même. Auſſi-tôt l'Emir fit dreſſer une table à l'ombre des ſaules. Au premier ſervice on donna du poiſſon tiré d'une rivière (50) qui couloit ſur un ſable doré au pied d'une colline fort haute. On rôtiſſoit ce poiſſon à meſure qu'on le prenoit, & on l'aſſaiſonnoit enſuite avec des fines herbes du mont Sina (51); car chez l'Emir tout étoit auſſi pieux qu'excellent.

On étoit aux entremets du feſtin, quand tout-à-coup un ſon mélodieux de luths que répétoient les échos, ſe fit entendre ſur la colline. Le Calife, ſaiſi d'étonnement & de plaiſir, leva la tête, & il lui tomba ſur le viſage un bouquet de jaſmin. Mille éclats de rire ſuccédèrent à cette petite niche, & à travers les buiſſons on aperçut les formes élégantes de pluſieurs jeunes filles qui ſautilloient comme des chevreuils. L'odeur de leurs chevelures parfumées parvint juſqu'à Vathek; il ſuſpendit ſon repas, & comme enchanté il dit à Bababalouk: les Périſes (52) ſont-elles deſcendues de leurs ſphères? Vois-tu celle dont la taille eſt ſi déliée, qui court avec tant d'intrépidité ſur les bords des précipices, & qui en tournant ſa

tête, ſemble ne faire attention qu'aux gracieux replis de ſa robe? Avec quelle jolie petite impatience elle diſpute ſon voile aux buiſſons ! Seroit-ce elle qui m'a jetté les jaſmins ? Oh ! c'eſt bien elle, répondit Bababalouk, & elle ſeroit fille à vous jetter vous-même du rocher en bas ; je la reconnois : c'eſt ma bonne amie Nouronihar, qui m'a ſi joliment prêté ſon eſcarpolette. Allons, mon cher ſeigneur & maître, continua-t-il, en rompant une branche de ſaule, permettez-moi de l'aller fuſtiger pour vous avoir manqué de reſpect. L'Emir ne ſauroit s'en plaindre ; car, ſauf ce que je dois à ſa piété, il a grand tort de tenir un troupeau de demoiſelles ſur les montagnes ; l'air vif donne trop d'activité aux penſées.

Paix, blaſphémateur, dit le Calife ; ne parle pas ainſi de celle qui entraîne mon cœur ſur ces montagnes. Fais plutôt que mes yeux ſe fixent ſur les ſiens, & que je puiſſe reſpirer ſa douce haleine. Avec quelle grace & quelle légéreté elle court palpitant dans ces lieux champêtres ! En diſant ces mots, Vathek étendit ſes bras vers la colline, & levant les yeux avec une agitation qu'il n'avoit jamais ſentie, il cherchoit à ne pas perdre de vue celle qui l'avoit déjà captivé. Mais ſa courſe étoit auſſi difficile à ſuivre que le vol

d'un de ces beaux papillons azurés de Cachemire, ſi rares & ſi ſemillans.

Vathek, non content de voir Nouronihar, vouloit auſſi l'entendre, & prêtoit avidement l'oreille pour diſtinguer ſes accens. Enfin il entendit qu'elle diſoit à une de ſes compagnes, en chuchotant derrière le petit buiſſon d'où elle avoit jetté le bouquet; il faut avouer qu'un Calife eſt une belle choſe à voir: mais mon petit Gulchenrouz eſt bien plus aimable; une treſſe de ſa douce chevelure vaut mieux que toute la riche broderie des Indes; j'aime mieux que ſes dents me ſerrent malicieuſement le doigt que la plus belle bague du tréſor impérial. Où l'as-tu laiſſé, Sutlemémé? Pourquoi n'eſt-il pas ici?

Le Calife inquiet auroit bien voulu en entendre davantage; mais elle s'éloigna avec toutes ſes eſclaves. L'amoureux Monarque la ſuivit des yeux juſqu'à ce qu'il l'eût perdue de vue, & demeura tel qu'un voyageur égaré pendant la nuit, à qui les nuages dérobent la conſtellation qui le dirige. Un rideau de ténèbres ſembloit s'être abaiſſé devant lui; tout lui paroiſſoit décoloré, tout avoit pour lui changé de face. Le bruit du ruiſſeau portoit la mélancolie dans ſon ame, & ſes larmes tomboient ſur les jaſmins qu'il avoit

recueillis dans ſon ſein brûlant. Il ramaſſa même quelques cailloux pour ſe reſſouvenir de l'endroit où il avoit ſenti les premiers élans d'une paſſion, qui juſqu'alors lui avoit été inconnue. Mille fois il avoit tâché de s'en éloigner, mais c'étoit en vain. Une douce langueur abſorboit ſon ame. Etendu au bord du ruiſſeau, il ne ceſſoit de tourner ſes regards vers la cîme bleuâtre de la montagne. Que me caches-tu, rocher impitoyable! s'écrioit-il: qu'eſt-elle devenue? Qu'eſt-ce qui ſe paſſe dans tes ſolitudes? Ciel! peut-être en ce moment elle erre dans tes grottes avec ſon heureux Gulchenrouz!

Cependant le ſerein commençoit à tomber. L'Emir, inquiet pour la ſanté du Calife, fit avancer la litière impériale; Vathek s'y laiſſa porter ſans s'en apercevoir, & fut ramené dans le ſuperbe ſallon où il avoit été reçu la veille.

Mais laiſſons le Calife livré à ſa nouvelle paſſion, & ſuivons ſur les rochers Nouronihar, qui avoit enfin rejoint ſon cher petit Gulchenrouz. Ce Gulchenrouz étoit le ſeul enfant d'Ali Haſſan, frère de l'Emir, & la créature de l'univers la plus délicate, la plus aimable. Depuis dix ans ſon père étoit parti pour voyager ſur des mers inconnues, & l'avoit confié aux ſoins de Fakreddin. Gul-

chenrouz ſavoit écrire en différens caractères avec une préciſion merveilleuſe, & peignoit ſur le vélin les plus jolis arabeſques du monde. Sa voix étoit douce, & il l'accordoit avec le luth de la manière la plus attendriſſante. Quand il chantoit les amours de Meignoun & de Leilah (53), ou de quelqu'autres amans infortunés de ces ſiècles antiques, les larmes baignoient les yeux de ſes auditeurs. Ses vers (car comme Meignoun il étoit poëte) inſpiroient une langueur & une molleſſe bien dangereuſes pour les femmes. Toutes l'aimoient à la folie; & quoiqu'il eût treize ans, on n'avoit pas encore pu l'arracher du harem. Sa danſe étoit légère comme celle de ces duvets que font voltiger dans l'air les zéphirs du printems. Mais ſes bras qui s'entrelaçoient ſi gracieuſement avec ceux des jeunes filles, lorſqu'il danſoit, ne pouvoient pas lancer les dards à la chaſſe, ni dompter les chevaux fougueux que ſon oncle nourriſſoit dans ſes pâturages. Il tiroit pourtant de l'arc d'une main sûre, & il auroit devancé tous les jeunes gens à la courſe, ſi on avoit oſé rompre les liens de ſoie qui l'attachoient à Nouronihar.

Les deux frères avoient mutuellement engagé leurs enfans l'un à l'autre, & Nouronihar aimoit

ſon couſin encore plus que ſes propres yeux, tout beaux qu'ils étoient. Ils avoient tous deux les mêmes goûts & les mêmes occupations, les mêmes regards longs & languiſſans, la même chevelure, la même blancheur; & quand Gulchenrouz ſe paroit des robes de ſa couſine, il ſembloit être plus femme qu'elle. Si par haſard il ſortoit un moment du harem pour aller chez Fakreddin, c'étoit avec la timidité du faon qui s'eſt ſéparé de la biche. Avec tout cela il avoit aſſez d'eſpiéglerie pour ſe moquer des barbons ſolemnels; auſſi le tançoient-ils quelquefois ſans pitié. Alors, il ſe plongeoit avec tranſport dans l'intérieur du harem, tiroit toutes les portières ſur lui, & ſe réfugioit en ſanglotant dans les bras de Nouronihar. Elle aimoit ſes fautes plus qu'on n'a jamais aimé les vertus.

Or, Nouronihar, après avoir laiſſé le Calife dans la prairie, courut avec Gulchenrouz ſur les montagnes tapiſſées de gazon, qui protégeoient la vallée où Fakreddin faiſoit ſa réſidence. Le ſoleil quittoit l'horiſon; & ces jeunes gens, dont l'imagination étoit vive & exaltée, crurent voir dans les beaux nuages du couchant les dômes de Shaddukian & d'Ambreabad (54) où les Péris font leur demeure. Nouronihar s'étoit aſſiſe ſur

le penchant de la colline, & tenoit la tête parfumée de Gulchenrouz ſur ſes genoux. Mais l'arrivée imprévue du Calife, & l'éclat qui l'environnoit avoient déjà troublé ſon ame ardente. Entraînée par ſa vanité, elle n'avoit pu s'empêcher de ſe faire remarquer de ce prince. Elle avoit bien vu qu'il ramaſſoit les jaſmins qu'elle lui avoit jettés, & ſon amour-propre en étoit flatté. Auſſi, fut-elle toute troublée, lorſque Gulchenrouz s'aviſa de lui demander ce qu'étoit devenu le bouquet qu'il lui avoit cueilli. Pour toute réponſe, elle le baiſa au front, & s'étant levée à la hâte, elle ſe promena à grands pas dans une agitation & une inquiétude qu'on ne ſauroit décrire.

Cependant la nuit avançoit: l'or pur du ſoleil couchant avoit fait place à un rouge ſanguin; des couleurs comme celles d'une fournaiſe ardente, donnoient ſur les joues enflammées de Nouronihar. Le pauvre petit Gulchenrouz s'en apperçut. Il treſſailloit juſqu'au fond de ſon ame de ce que ſon aimable couſine étoit ſi agitée. Retirons-nous, lui dit-il d'une voix timide, il y a quelque choſe de funeſte dans les cieux. Ces tamarins tremblent plus qu'à l'ordinaire, & ce vent me glace le cœur. Allons, retirons-nous; cette

ſoirée eſt bien lugubre. En diſant ces mots, il avoit pris Nouronihar par la main, & l'entraînoit de toutes ſes forces. Celle-ci le ſuivit ſans ſavoir ce qu'elle faiſoit. Mille idées étranges rouloient dans ſon eſprit. Elle paſſa un grand rond de chevre-feuille qu'elle aimoit beaucoup, ſans y faire aucune attention; Gulchenrouz ſeul, quoiqu'il couroit comme ſi une bête ſauvage étoit à ſes trouſſes, ne put s'empêcher d'en arracher quelques tiges.

Les jeunes filles les voyant venir ſi vîte, crurent que, ſelon leur coutume, ils vouloient danſer. Auſſi-tôt elles s'aſſemblèrent en cercle & ſe prirent par la main; mais Gulchenrouz, hors d'haleine, ſe laiſſa aller ſur la mouſſe. Alors, la conſternation ſe répandit parmi cette troupe folâtre; Nouronihar, preſque hors d'elle-même, & auſſi fatiguée du tumulte de ſes penſées, que de la courſe qu'elle venoit de faire, ſe jetta ſur lui. Elle prit ſes petites mains glacées, les réchauffa dans ſon ſein, & frotta ſes tempes d'une pommade odoriférante. Enfin, il revint à lui, & s'enveloppant la tête dans la robe de Nouronihar, la ſupplia de ne pas retourner encore au harem. Il craignoit d'être grondé par Shaban, ſon gouverneur, vieil eunuque ridé & qui n'étoit

pas des plus doux. Ce gardien rébarbatif auroit trouvé mauvais qu'il eût dérangé la promenade accoutumée de Nouronihar. Toute la bande s'assit donc en rond sur la pelouse, & on commença mille jeux enfantins. Les eunuques se placèrent à quelque distance, & s'entretinrent ensemble. Tout le monde étoit joyeux, Nouronihar resta pensive & abattue. Sa nourrice s'en aperçut, & se mit à faire des contes plaisans, auxquels Gulchenrouz, qui avoit déjà oublié toutes ses inquiétudes, prenoit grand plaisir. Il rioit, il battoit des mains, & faisoit cent petites niches à toute la compagnie, même aux eunuques, qu'il vouloit absolument faire courir après lui, en dépit de leur âge & de leur décrépitude.

Sur ces entrefaites, la lune se leva; la soirée étoit délicieuse, & on se trouva si bien, qu'on résolut de souper au grand air. Un des eunuques courut chercher des melons; les autres firent pleuvoir des amandes fraîches en secouant les arbres qui ombrageoient l'aimable bande. Sutlemémé, qui excelloit à faire des salades, remplit des grandes jattes de porcelaine d'herbes les plus délicates, d'œufs de petits oiseaux, de lait caillé, de jus de citron & de tranches de concombres, & en servit à la ronde, avec une grande cuiller

de Cocknos (55). Mais Gulchenrouz, niché, à ſon ordinaire, dans le ſein de Nouronihar, fermoit ſes petites lèvres vermeilles lorſque Sutlemémé lui préſentoit quelque choſe. Il ne vouloit rien recevoir que de la main de ſa couſine, & s'attachoit à ſa bouche comme une abeille qui s'enivre du ſuc des fleurs.

Pendant l'allégreſſe, qui étoit générale, on vit une lumière ſur la cîme de la plus haute montagne. Cette lumière répandoit une clarté douce, & on l'auroit priſe pour celle de la lune en ſon plein, ſi cet aſtre n'eût pas été ſur l'horiſon. Ce ſpectacle cauſa une émotion générale; on s'épuiſoit en conjectures. Ce ne pouvoit pas être l'effet d'un embraſement, car la lumière étoit claire & bleuâtre. Jamais on n'avoit vu de météore d'un tel coloris, ni de cette grandeur. Un moment, cette étrange clarté devenoit pâle; un inſtant après, elle ſe ranimoit. D'abord, on la crut fixée ſur le pic du rocher; tout-à-coup, elle le quitta & étincela dans un bois touffu de palmiers; de là, ſe portant le long des torrens, elle s'arrêta enfin à l'entrée d'un vallon étroit & ténébreux. Gulchenrouz, dont le cœur friſſonnoit à tout ce qui étoit imprévu & extraordinaire, trembloit de peur. Il tiroit Nouronihar par ſa robe, & la

ſupplioit de retourner au harem. Les femmes en firent de même; mais la curioſité de la fille de l'Emir étoit trop forte, elle l'emporta. A tout haſard, elle voulut courir après le phénomène.

Pendant qu'on diſputoit ainſi, il partit de la lumière un trait de feu ſi éblouiſſant, que tout le monde ſe ſauva en jettant de grands cris. Nouronihar fit auſſi quelques pas en arrière; bientôt elle s'arrêta, & s'avança du côté du phénomène. Le globe s'étoit fixé dans le vallon, & y brûloit dans un majeſtueux ſilence. Nouronihar croiſant alors les mains ſur ſa poitrine, héſita quelques momens. La peur de Gulchenrouz, la ſolitude profonde où elle ſe trouvoit pour la première fois de ſa vie, le calme impoſant de la nuit; tout concouroit à l'épouvanter. Plus de mille fois elle fut ſur le point de s'en retourner; mais le globe lumineux ſe retrouvoit toujours devant elle. Pouſſée par une impulſion irréſiſtible, elle s'en approcha au travers des ronces & des épines, & malgré tous les obſtacles qui devoient naturellement arrêter ſes pas.

Lorſqu'elle fut à l'entrée du vallon, d'épaiſſes ténèbres l'environnèrent tout-à-coup, & elle n'aperçut plus qu'une foible étincelle, qui étoit fort éloignée. Le bruit des chûtes d'eau, le froiſ-

ſement des branches de palmier, & les cris funèbres & interrompus des oiſeaux qui habitoient les troncs d'arbres; tout portoit la terreur dans ſon ame. A chaque inſtant, elle croyoit fouler aux pieds quelque reptile venimeux. Les hiſtoires qu'on lui avoit contées des Dives malins & des ſombres Goules (56), lui revinrent dans l'eſprit. Elle s'arrêta pour la ſeconde fois; mais ſa curioſité l'emporta encore, & elle prit courageuſement un ſentier tortueux qui conduiſoit vers l'étincelle. Juſqu'alors elle avoit ſu où elle étoit; elle ne ſe fut pas plutôt engagée dans le ſentier qu'elle ſe perdit. Hélas! diſoit-elle, que ne ſuis-je dans ces appartemens sûrs, & ſi bien illuminés, où mes ſoirées s'écouloient avec Gulchenrouz! Cher enfant; comme tu palpiterois ſi tu errois comme moi dans ces profondes ſolitudes! En parlant ainſi, elle avança toujours. Soudain, des degrés pratiqués dans le roc, ſe préſentèrent à ſes yeux; la lumière augmentoit & paroiſſoit ſur ſa tête au plus haut de la montagne. Elle monta audacieuſement les degrés. Lorſqu'elle fut parvenue à une certaine hauteur, la lumière lui parut ſortir d'une eſpèce d'antre; des ſons plaintifs & mélodieux s'y faiſoient entendre: c'étoit comme des voix qui formoient une ſorte de chant, ſemblable

blable aux hymnes qu'on chante ſur les tombeaux. Un bruit, comme celui qu'on fait en rempliſſant des bains, frappa en même tems ſes oreilles. Elle découvrit de grands cierges flamboyans, plantés çà & là, dans les crevaſſes du rocher. Cet appareil la glaça d'épouvante: cependant elle continua de monter; l'odeur ſubtile & violente qu'exhaloient ces cierges la ranima, & elle arriva à l'entrée de la grotte.

Dans cette eſpèce d'extaſe, elle jetta les yeux dans l'intérieur, & vit une grande cuve d'or, remplie d'une eau dont la ſuave vapeur diſtilloit ſur ſon viſage une pluie d'eſſence de roſes. Une douce ſymphonie réſonnoit dans la caverne; ſur les bords de la cuve, ſe trouvoient des habillemens royaux, des diadêmes & des plumes de héron, toutes étincelantes d'eſcarboucles (57). Pendant qu'elle admiroit cette magnificence, la muſique ceſſa, & une voix ſe fit entendre, diſant: pour quel Monarque a-t-on allumé ces cierges, préparé ce bain & ces habillemens qui ne conviennent qu'aux Souverains, non-ſeulement de la terre, mais même des puiſſances taliſmaniques? — c'eſt pour la charmante fille de l'Emir Fakreddin, répondit une ſeconde voix. — Quoi! repartit la première, pour cette folâtre

qui conſume ſon tems avec un enfant volage, noyé dans la molleſſe, & qui ne ſera jamais qu'un mari pitoyable! — Que me dis-tu! reprit l'autre voix; pourroit-elle s'amuſer à de telles niaiſeries, quand le Calife brûle d'amour pour elle, le Souverain du monde, celui qui doit jouir des tréſors des Sultans préadamites, un Prince qui a ſix pieds de haut, & dont l'œil pénètre juſqu'à la moëlle des jeunes filles? Non, elle ne ſauroit rejetter une paſſion qui la comble de gloire, & elle mépriſera ſon joujou enfantin: alors, toutes les richeſſes qui ſont en ce lieu, ainſi que l'eſcarboucle de Giamchid (58), lui appartiendront. — Je crois que tu as raiſon, dit la première voix, & je vais à Iſtakhar, préparer le palais du feu ſouterrein pour recevoir les deux époux.

Les voix ceſsèrent, les flambeaux s'éteignirent, l'obſcurité la plus épaiſſe ſuccéda à la rayonnante clarté, & Nouronihar ſe trouva étendue tout de ſon long ſur un ſopha, dans le harem de ſon père. Elle frappa des mains (59), & auſſi-tôt accoururent Gulchenrouz & ſes femmes, qui ſe déſeſpéroient de l'avoir perdue, & avoient envoyé les eunuques pour la chercher par-tout. Shaban parut auſſi, & la gronda d'importance.

Petite impertinente, diſoit-il, ou vous avez de fauſſes clefs, ou vous êtes aimée de quelque Ginn, qui vous donne des paſſe-par-touts. Je vais voir quelle eſt votre puiſſance; entrez vîte dans la chambre aux deux lucarnes, & ne comptez pas que Gulchenrouz vous y accompagne: allons, marchez, Madame, je vais vous y enfermer à double tour. A ces menaces, Nouronihar leva ſa tête altière, & ouvrit ſur Shaban ſes yeux noirs, beaucoup agrandis depuis le dialogue de la grotte merveilleuſe; va, lui dit-elle, parle ainſi à des eſclaves; mais reſpecte celle qui eſt née pour donner des loix, & ſoumettre tout à ſon empire.

Elle alloit continuer ſur le même ton, quand on entendit crier: voici le Calife! voici le Calife! Auſſi-tôt toutes les portières furent tirées, les eſclaves ſe proſternèrent en doubles rangs, & le pauvre petit Gulchenrouz ſe cacha ſous une eſtrade. D'abord, on vit paroître une file d'eunuques noirs, traînant après eux de longues robes de mouſſeline brochée d'or; ils tenoient dans leurs mains des caſſolettes, qui répandoient un doux parfum de bois d'aloës. Enſuite marchoit gravement Bababalouk, qui n'étoit pas trop content de la viſite, & branloit la tête. Vathek, habillé magnifiquement, le ſuivoit de près. Sa

démarche étoit noble & aiſée; on auroit admiré ſa bonne mine, quand même il n'eût pas été le Souverain du monde. Il s'approcha de Nouronihar, & lorſqu'il eut fixé ſes yeux rayonnans, qu'il avoit ſeulement entrevus, il fut tout hors de lui. Nouronihar s'en aperçut, & elle les baiſſa auſſi-tôt; mais ſon trouble augmentoit ſa beauté, & enflammoit davantage le cœur de Vathek.

Bababalouk, connoiſſeur en pareilles affaires, vit qu'à mauvais jeu il falloit faire bonne mine, & fit ſigne à tout le monde de ſe retirer. Il parcourut tous les coins de la ſalle pour voir ſi perſonne ne s'y étoit caché, & il vit des pieds qui ſortoient du bas de l'eſtrade. Bababalouk les tira à lui ſans cérémonie, & voyant que c'étoient ceux de Gulchenrouz, il le mit ſur ſes épaules, & l'emporta en lui faiſant mille odieuſes careſſes. Le petit crioit & ſe débattoit, ſes joues devinrent rouges comme la fleur de grenade, & ſes yeux humides étinceloient de dépit. Dans ſon déſeſpoir, il jetta un regard ſi ſignificatif à Nouronihar, que le Calife s'en aperçut, & dit: ſeroit-ce là votre Gulchenrouz? Souverain du monde, répondit-elle, épargnez mon couſin, dont l'innocence & la douceur ne méritent pas

votre colère. Raſſurez-vous, reprit Vathek, en ſouriant; il eſt en bonnes mains; Bababalouk aime les enfans, & n'eſt jamais ſans dragées ni confitures. La fille de Fakreddin, toute confondue, laiſſa emporter Gulchenrouz, ſans dire une parole. Cependant le mouvement du ſein de Nouronihar découvroit l'agitation de ſon cœur. Vathek en étoit tranſporté, & ſe livroit à tout le délire de ſa plus vive paſſion; on ne lui oppoſoit plus qu'une foible réſiſtance, lorſque l'Emir entrant ſubitement, ſe jetta aux pieds du Calife, le front contre terre. Commandeur des Croyans, lui dit-il, ne vous abaiſſez pas juſqu'à votre eſclave. Non, Emir, repartit Vathek, je l'élève plutôt juſqu'à moi. Je la déclare mon épouſe, & la gloire de votre famille s'étendra de génération en génération. Hélas! Seigneur, répondit Fakreddin en s'arrachant quelques poils de la barbe, abrégez les jours de votre fidèle ſerviteur, avant qu'il manque à ſa parole. Nouronihar eſt ſolemnellement promiſe à Gulchenrouz, le fils de mon frère Ali Haſſan; leurs cœurs ſont unis; la foi eſt réciproquement donnée: on ne ſauroit violer des engagemens auſſi ſacrés. Quoi! repliqua bruſquement le Calife, tu veux livrer cette beauté divine à un mari encore plus femme

qu'elle! Tu crois que je laisserai flétrir ses charmes sous des mains si lâches & si foibles! non, c'est dans mes bras qu'elle doit passer sa vie; tel est mon plaisir! Retire-toi, & ne trouble pas cette nuit, que je consacre au culte de ses attraits. L'Emir outré tira alors son sabre, le présenta à Vathek, & tendant son col, il lui dit d'un ton ferme: Seigneur, frappez votre hôte infortuné; il a trop vécu puisqu'il a le malheur de voir que le Vicaire du Prophète viole les saintes loix de l'hospitalité. Nouronihar, qui avoit resté interdite pendant toute cette scène, ne put soutenir davantage le combat des diverses passions qui bouleversoient son ame. Elle tomba en défaillance, & Vathek, aussi effrayé pour sa vie, que furieux de trouver de la résistance, dit à Fakreddin: secourez votre fille! & il se retira en lui lançant son terrible regard. Le malheureux Emir tomba sur le champ à la renverse, baigné dans une sueur mortelle.

Gulchenrouz, de son côté, s'étoit échappé des mains de Bababalouk, & revenoit en ce moment, lorsqu'il vit Fakreddin & sa fille étendus par terre. Il cria au secours, tant qu'il put. Ce pauvre enfant tâchoit de ranimer Nouronihar par ses caresses. Pâle & haletant, il ne cessoit de baiser la

bouche de ſon amante. Enfin, la douce chaleur de ſes lèvres la fit revenir, & bientôt elle reprit tous ſes ſens.

Lorſque Fakreddin fut remis de l'œillade du Calife, il ſe mit ſur ſon ſéant, & regardant autour de lui pour voir ſi ce dangereux prince étoit ſorti, il fit appeller Shaban & Sutlemémé, & les tirant à part, il leur dit: mes amis, aux grands maux, il faut des remèdes violens. Le Calife porte l'horreur & la déſolation dans ma famille; je ne ſaurois réſiſter à ſa puiſſance; un autre de ſes regards me mettroit au tombeau. Qu'on me ſerve cette poudre aſſoupiſſante qu'un Derviche apporta de l'Arracan. J'en donnerai à ces deux enfans une doſe dont l'effet dure trois jours. Le Calife les croira morts. Alors, feignant de les enterrer, nous les porterons dans la caverne de la vénérable Meimouné, à l'entrée du grand déſert de ſable, près de la cabane de mes nains; & quand tout le monde ſera retiré, vous Shaban, avec quatre eunuques choiſis, vous les tranſporterez près du lac où vous aurez fait porter des proviſions pour un mois. Un jour pour la ſurpriſe, cinq pour les pleurs, une quinzaine pour les réflexions, & le reſte pour ſe préparer à ſe remettre en marche;

voilà, ſelon mon calcul, tout le tems que Vathek prendra, & j'en ſerai quitte.

L'idée eſt bonne, dit Sutlemémé; il en faut tirer tout le parti poſſible. Nouronihar me paroît avoir du goût pour le Calife. Soyez sûr qu'auſſi long-tems qu'elle le ſaura ici, malgré tout ſon attachement pour Gulchenrouz, nous ne pourrons pas la faire tenir dans ces montagnes. Perſuadons-lui qu'elle eſt réellement morte, ainſi que Gulchenrouz, & que tous deux ont été tranſportés dans ces rochers, pour y expier les petites fautes que l'amour leur a fait commettre. Nous leur dirons que nous nous ſommes tués de déſeſpoir, & vos petits nains, qu'ils n'ont jamais vus, leur paroîtront dės perſonnages extraordinaires. Les ſermons qu'ils leur feront produiront un grand effet ſur eux, & je gage que tout ſe paſſera le mieux du monde. J'approuve ton idée, dit Fakreddin; mettons la main à l'œuvre.

Auſſi-tôt, on alla chercher la poudre; on la mit dans du ſorbet, & Nouronihar & Gulchenrouz, ſans ſe douter de rien, avalèrent le mélange. Une heure après, ils ſentirent des angoiſſes & des palpitations de cœur. Un engourdiſſement univerſel s'empara d'eux. Ils ſe levèrent, & montant l'eſtrade avec peine, ils s'étendirent ſur

le ſopha. Réchauffe-moi, ma chère Nouronihar, diſoit Gulchenrouz, en la tenant étroitement embraſſée; mets ta main ſur mon cœur : il eſt de glace. Ah! tu es auſſi froide que moi. Le Calife nous auroit-il tué tous les deux avec ſon terrible regard? Je meurs, repartit Nouronihar d'une voix éteinte, ſerre-moi; que du moins j'exhale mon ame ſur tes lèvres. Le tendre Gulchenrouz pouſſa un profond ſoupir, leurs bras tombèrent & ils n'en dirent pas davantage; tous les deux reſtèrent comme morts.

Alors, de grands cris retentirent dans le harem. Shaban & Sutlemémé jouèrent les déſeſpérés avec beaucoup d'adreſſe. L'Emir, fâché d'en venir à ces extrémités, faiſoit pour la première fois l'épreuve de la poudre, & n'avoit pas beſoin de contrefaire l'affligé. On avoit éteint les lumières. Deux lampes jettoient une triſte lueur ſur le viſage de ces belles fleurs, qu'on croyoit fanées dans le printems de leur vie; & les eſclaves, qui s'étoient raſſemblés de toutes parts, reſtèrent immobiles au ſpectacle qui s'offroit à leurs yeux. On apporta les vêtemens funèbres; on lava leurs corps avec de l'eau roſe; on les revêtit de ſimarres plus blanches que l'albâtre; & leurs belles treſſes, nouées enſemble, furent parfumées des odeurs les plus exquiſes.

On alloit poſer ſur leurs têtes deux couronnes de jaſmin, leur fleur favorite, lorſque le Calife, qui venoit d'apprendre cet évènement tragique, arriva. Il étoit auſſi pâle & hagard, que les Goules qui errent la nuit dans les ſépulcres. Dans cette circonſtance, il s'oublia lui-même & le monde entier; il ſe précipita au milieu des eſclaves, ſe proſterna au pied de l'eſtrade, & ſe frappant la poitrine, il ſe qualifioit d'atroce meurtrier, & faiſoit mille imprécations contre lui-même. Mais lorſque d'une main tremblante, il eut levé le voile qui couvroit le viſage blême de Nouronihar, il jetta un grand cri, & tomba comme mort. Le chef des eunuques fit d'horribles grimaces, & l'emporta ſur le champ, en diſant: je l'avois bien prévu que Nouronihar lui joueroit quelque mauvais tour.

Dès que le Calife fut éloigné, l'Emir commença les cercueils, & fit défendre l'entrée du harem. On ferma toutes les fenêtres; on briſa tous les inſtrumens de muſique, & les Imans commencèrent à réciter des prières. Les pleurs & les lamentations redoublèrent dans la ſoirée qui ſuivit ce jour lugubre. Quant à Vathek, il gémiſſoit en ſilence. On avoit été obligé d'aſſoupir les convulſions de ſa rage & de ſa douleur, en lui donnant des remèdes calmans.

A la pointe du jour ſuivant, on ouvrit les grands battans des portes du palais, & le convoi ſe mit en marche pour ſe rendre à la montagne. Les triſtes cris de Leillah-Illeilah (60) parvinrent juſqu'au Califе. Il voulut à toute force ſe cicatriſer & ſuivre la pompe funèbre; jamais on n'auroit pu l'en diſſuader, ſi ſa grande foibleſſe lui avoit permis de marcher; mais il tomba au premier pas, & l'on fut obligé de le mettre au lit, où il reſta pluſieurs jours dans un état d'inſenſibilité qui faiſoit pitié, même à l'Emir.

Quand la proceſſion fut arrivée à la grotte de Meimouné, Shaban & Sutleméme congédièrent tout le monde. Les quatre eunuques affidés reſtèrent avec eux; & après s'être repoſés quelques momens auprès des cercueils, auxquels on avoit laiſſé de l'air, ils les firent porter ſur les bords d'un petit lac bordé d'une mouſſe griſâtre. Ce lieu étoit le rendez-vous des hérons & des cigognes qui y pêchoient continuellement des petits poiſſons bleus. Les nains, inſtruits par l'Emir, ne tardèrent pas à s'y rendre, & avec l'aide des eunuques, ils conſtruiſirent des cabanes de cannes & de joncs; ouvrage dans lequel ils réuſſiſſoient à merveille. Ils élevèrent auſſi un magaſin pour les proviſions, un petit oratoire pour eux-mê-

mes, & une pyramide de bois. Elle étoit faite de bûches arrangées avec beaucoup d'exactitude, & servoit à l'entretien du feu; car il faisoit froid dans les creux de ces montagnes.

Vers le soir, on alluma deux grands feux sur le bord du lac; on tira les deux jolis corps de leurs cercueils, & ils furent posés doucement dans la même cabane, sur un lit de feuilles sèches. Les deux nains se mirent à réciter l'Alcoran avec leurs voix claires & argentines. Shaban & Sutlemémé se tenoient debout, à quelque distance, & attendoient avec beaucoup d'inquiétude que la poudre eût fait son effet. Enfin, Nouronihar & Gulchenrouz étendirent foiblement les bras, & ouvrant les yeux ils regardèrent avec le plus grand étonnement tout ce qui les entouroit. Ils essayèrent même de se lever; mais les forces leur manquant, ils retombèrent sur leur lit de feuilles. Aussi-tôt, Sutlemémé leur fit avaler d'un cordial dont l'Emir l'avoit munie.

Alors, Gulchenrouz se réveilla tout-à-fait, éternua bien fort, & se leva avec un élan qui marquoit toute sa surprise. Lorsqu'il fut hors de la cabane, il huma l'air avec une extrême avidité, & s'écria: je respire, j'entends des sons, je vois un firmament semé d'étoiles! j'existe en-

core ! A ces accens chéris, Nouronihar ſe débarraſſa des feuilles, & courut ſerrer Gulchenrouz dans ſes bras. Les longues ſimarres dont ils étoient revêtus, leurs couronnes de fleurs & leurs pieds nuds, furent les premières choſes qui frappèrent ſes regards. Elle cacha ſon viſage dans ſes mains pour réfléchir. La viſion du bain enchanté, le déſeſpoir de ſon père, & ſur-tout la figure majeſtueuſe de Vathek lui rouloient dans l'eſprit. Elle ſe reſſouvenoit d'avoir été malade & mourante, auſſi bien que Gulchenrouz ; mais toutes ces images étoient confuſes dans ſa tête. Ce lac ſingulier, ces flammes réfléchies dans les eaux paiſibles, les pâles couleurs de la terre, ces cabanes bizarres; ces joncs qui ſe balançoient triſtement d'eux-mêmes, ces cigognes, dont le cri lugubre ſe mêloit aux voix des nains; tout la convainquit que l'ange de la mort lui avoit ouvert le portail de quelque nouvelle exiſtence.

Gulchenrouz, de ſon côté, dans des tranſes mortelles, s'étoit collé contre ſa couſine. Il ſe croyoit auſſi dans le pays des fantômes, & s'effrayoit du ſilence qu'elle gardoit. Parle, lui dit-il enfin, où ſommes-nous ? Vois-tu ces ſpectres qui remuent cette braiſe ardente? Seroient-ce Monkir & Nekir (61) qui vont nous y jetter? Le fatal

pont (62) traverſeroit-il ce lac, dont la tranquillité nous cache peut-être un abîme d'eau, où nous ne ceſſerons de tomber pendant des ſiècles?

Non, mes enfans, leur dit Sutlemémé en s'approchant d'eux, raſſurez-vous; l'ange exterminateur qui a conduit nos ames après les vôtres, nous a aſſuré que le châtiment de votre vie molle & voluptueuſe ſera borné à paſſer une longue ſuite d'années dans ce triſte lieu, où le ſoleil ſe montre à peine, où la terre ne produit ni fruits ni fleurs. Voilà nos gardiens, continua-t-elle, en montrant les nains; ils pourvoiront à nos beſoins: car des ames auſſi profanes que les nôtres tiennent encore un peu à leur groſſière exiſtence. Pour tous mets vous ne mangerez que du ris; & votre pain ſera trempé dans les brouillards qui couvrent ſans ceſſe ce lac.

A cette triſte perſpective, les pauvres enfans fondirent en pleurs. Ils ſe proſternèrent devant les nains, qui ſoutenant parfaitement bien leur perſonnage, leur firent, ſelon la coutume, un diſcours bien beau & bien long, ſur le chameau ſacré qui devoit, dans quelques milliers d'années, les porter au paradis des fidèles.

Le ſermon fini, on fit des ablutions, on loua Allah & le Prophète, on ſoupa bien maigrement,

& on s'en retourna aux feuilles sèches. Nouronihar & ſon petit couſin furent bien aiſes de trouver que les morts couchoient dans la même cabane. Comme ils avoient aſſez dormi, ils s'entretinrent le reſte de la nuit de ce qui s'étoit paſſé, & cela toujours en s'embraſſant de peur des eſprits.

Le lendemain au matin, qui fut bien ſombre & pluvieux, les nains montèrent ſur de longues perches plantées en guiſe de minarets, & appelèrent à la prière. Toute la congrégation s'aſſembla; Sutlemémé, Shaban, les quatre eunuques, quelques cigognes qui s'ennuyoient de la pêche, & les deux enfans. Ceux-ci s'étoient traînés languiſſamment hors de leur cabane, & comme leurs eſprits étoient montés ſur un ton mélancolique & tendre, ils firent leurs dévotions avec ferveur. Après cela, Gulchenrouz demanda à Sutlemémé & aux autres, comme ils avoient fait de mourir ſi à propos, pour eux. Nous nous ſommes tués de déſeſpoir de votre mort, répondit Sutlemémé. Nouronihar, qui malgré tout ce qui s'étoit paſſé, n'avoit pas oublié ſa viſion, s'écria, & le Calife? Seroit-il mort de douleur? Viendra-t-il ici? Les nains avoient le mot, & répondirent gravement: Vathek eſt damné ſans

retour. Je le crois bien, s'écria Gulchenrouz, & j'en ſuis charmé; car je penſe que c'eſt ſon horrible œillade qui nous a envoyés ici manger du riz, & entendre des ſermons.

Une ſemaine s'écoula à-peu-près de la même manière ſur les bords du lac. Nouronihar penſoit aux grandeurs que ſon ennuyeuſe mort lui avoit fait perdre ; & Gulchenrouz faiſoit des prières & des paniers de joncs avec les nains, qui lui plaiſoient infiniment.

Pendant que cette ſcène d'innocence ſe paſſoit au ſein des montagnes, le Calife en donnoit une autre chez l'Emir. Il n'eut pas plutôt repris l'uſage de ſes ſens, qu'avec une voix qui fit treſſaillir Bababalouk, il s'écria : perfide Giaour! c'eſt toi qui as tué ma chère Nouronihar ; je renonce à toi, & demande pardon à Mahomet ; il me l'auroit conſervée ſi j'avois été plus ſage. Allons, qu'on me donne de l'eau pour faire mes ablutions, & que le bon Fakreddin vienne ici, pour que je me réconcilie avec lui & que nous faſſions la prière. Après cela, nous irons enſemble viſiter le ſépulcre de l'infortunée Nouronihar. Je veux me faire hermite, & paſſer mes jours ſur cette montagne pour y expier mes crimes. Et que mangerez-vous là, lui dit Bababalouk?

louk? je n'en ſais rien, repartit Vathek; je te le dirai quand j'aurai appétit : ce qui ne m'arrivera, je crois, de long-tems.

L'arrivée de Fakreddin interrompit cette converſation. Dès que Vathek le vit, il lui ſauta au col, & le baigna de ſes larmes, en lui diſant des choſes ſi pieuſes, que l'Emir en pleuroit de joie, & ſe félicitoit tout bas de l'admirable converſion qu'il venoit d'opérer. On comprend qu'il n'oſoit pas s'oppoſer au pélerinage de la montagne; ils ſe mirent donc chacun dans leur litière & partirent.

Malgré l'attention avec laquelle on veilloit ſur le Calife, on ne put empêcher qu'il ne ſe fît quelques égratignures ſur le lieu où l'on diſoit que Nouronihar étoit enterrée. L'on eut grand'-peine à l'en arracher, & il jura ſolemnellement qu'il y reviendroit tous les jours, ce qui ne plut pas trop à Fakreddin; mais il ſe flattoit que le Calife ne ſe haſarderoit pas plus avant, & qu'il ſe contenteroit de faire ſes prières dans la caverne de Meimouné; d'ailleurs, le lac étoit ſi caché dans les rochers, qu'il ne croyoit pas poſſible de le trouver. Cette ſécurité de l'Emir étoit augmentée par la conduite de Vathek. Il tenoit bien exactement ſa réſolution, & revenoit

de la montagne ſi dévot & ſi contrit, que tous les barbons en étoient en extaſe.

Nouronihar, de ſon côté, n'étoit pas tout-à-fait auſſi contente. Quoiqu'elle aimât Gulchenrouz, & qu'on la laiſsât libre avec lui, afin d'augmenter ſa tendreſſe, elle le regardoit comme un joujou qui n'empêchoit pas que l'eſcarboucle de Giamchid ne fût très-deſirable. Elle avoit même quelquefois des doutes ſur ſon état, & ne pouvoit pas comprendre que les morts euſſent tous les beſoins & les fantaiſies des vivans. Un matin, pour s'en éclaircir, elle ſe leva doucement d'auprès de Gulchenrouz, pendant que tout dormoit encore, & après lui avoir donné un baiſer, elle ſuivit le bord du lac, & vit qu'il ſe dégorgeoit ſous un rocher dont la cîme ne lui parut pas inacceſſible. Auſſi-tôt elle y grimpa du mieux qu'elle put, & voyant le ciel à découvert, elle ſe mit à courir comme une biche que ſuit le chaſſeur. Quoiqu'elle ſautât avec la légèreté de l'anteloppe, elle fut pourtant obligée de s'aſſeoir ſur quelques tamaris pour reprendre haleine. Elle y faiſoit ſes petites réflexions, & croyoit reconnoître les lieux, quand tout-à-coup Vathek ſe préſenta à ſa vue. Ce prince inquiet & agité avoit devancé l'aurore. Lorſqu'il vit Nouronihar, il reſta im-

mobile. Il n'ofoit approcher de cette figure tremblante & pâle; mais pourtant encore charmante à voir. Enfin, Nouronihar, d'un air moitié content & moitié affligé, leva fes beaux yeux fur lui, & lui dit: Seigneur, vous venez donc manger du riz avec moi, & entendre des fermons? Ombre chérie, s'écria Vathek, vous parlez! vous avez toujours la même forme élégante, le même regard rayonnant! Seriez-vous auffi palpable? En difant ces mots, il l'embraffe de toute fa force, en répétant fans ceffe; mais voici de la chair, elle eft animée d'une douce chaleur; que veut dire ce prodige?

Nouronihar répondit modeftement; vous favez, Seigneur, que je mourus la nuit même où vous m'honorâtes de votre vifite. Mon coufin dit que ce fut d'une de vos œillades, mais je n'en crois rien; elles ne me parurent pas fi terribles. Gulchenrouz mourut avec moi, & nous fûmes tous les deux tranfportés dans un pays bien trifte, & où l'on fait très-maigre chère; fi vous êtes mort auffi, & que vous veniez nous joindre, je vous plains, car vous ferez étourdi par les nains & les cigognes. D'ailleurs, il eft fâcheux pour vous & pour moi, d'avoir perdu les tréfors du palais fouterrein qui nous étoient promis.

A ce nom de palais souterrein, le Calife suspendit ses caresses, qui avoient déjà été assez loin, pour se faire expliquer ce que Nouronihar vouloit dire. Alors elle lui raconta sa vision, ce qui l'avoit suivie, & l'histoire de sa prétendue mort; elle lui dépeignoit le lieu d'expiation d'où elle s'étoit échappée, d'une manière qui l'auroit fait rire, s'il n'avoit pas été très-sérieusement occupé. Elle n'eut pas plutôt cessé de parler, que Vathek la reprenant dans ses bras, lui dit; allons, lumière de mes yeux, tout est dévoilé. Nous sommes tous deux pleins de vie: votre père est un fripon qui nous a trompés pour nous séparer; & le Giaour, qui, à ce que je comprends, veut nous faire voyager ensemble, ne vaut guères mieux. Ce ne sera pas du moins de long-tems, qu'il nous tiendra dans son palais de feu. J'attache plus de valeur à votre belle personne, qu'à tous les trésors des sultans préadamites; & je veux la posséder à mon aise, & en plein air pendant bien des lunes, avant que d'aller m'enfouir sous terre. Oubliez ce petit sot de Gulchenrouz, & . . . Ah, Seigneur, ne lui faites point de mal, interrompit Nouronihar. Non, non, reprit Vathek; je vous ai déjà dit de ne rien craindre pour lui; il est trop pétri de lait & de sucre pour que j'en sois

jaloux: nous le laiſſerons avec les nains; (qui par parenthèſe ſont mes anciennes connoiſſances) c'eſt une compagnie qui lui convient mieux que la vôtre. Au reſte, je ne retournerai plus chez votre père; je ne veux pas l'entendre lui & ſes barbons, me criailler aux oreilles que je viole les loix de l'hoſpitalité, comme ſi ce n'étoit pas un plus grand honneur pour vous d'épouſer le Souverain du monde, qu'une petite fille habillée en garçon.

Nouronihar n'eut garde de déſapprouver un diſcours auſſi éloquent. Elle auroit ſeulement voulu que l'amoureux Monarque eût marqué un peu plus d'ardeur pour l'eſcarboucle de Giamchid; mais elle penſa que cela viendroit en ſon tems, & demeura d'accord de tout, avec la ſoumiſſion la plus engageante.

Quand le Calife le jugea à propos, il appella Bababalouk qui dormoit dans la caverne de Meimouné, & rêvoit que le fantôme de Nouronihar l'avoit remis ſur l'eſcarpolette, & lui donnoit un tel branle, que tantôt il planoit au-deſſus des montagnes, & tantôt touchoit aux abîmes. A la voix de ſon maître, il s'éveilla en ſurſaut, courut tout eſſoufflé, & penſa tomber à la renverſe, lorſqu'il crut voir le ſpectre auquel il venoit de

rêver. Ah! Seigneur, s'écria-t-il en reculant dix pas, & mettant ſa main devant ſes yeux: eſt-ce que vous déterrez les morts? Faites-vous auſſi le métier de Goule? Mais n'eſpérez pas de manger cette Nouronihar; après ce qu'elle m'a fait ſouffrir, elle ſera aſſez méchante pour vous manger vous-même.

Ceſſe de faire l'imbécille, dit Vathek; tu ſeras bientôt convaincu que celle que je tiens dans mes bras, eſt Nouronihar, bien fraîche & très-vivante. Va faire dreſſer mes tentes dans une vallée que j'ai remarquée ici près; je veux y fixer mon habitation avec cette belle tulipe dont je ranimerai les couleurs. Fais en ſorte de nous pourvoir de tout ce qu'il faut pour mener une vie voluptueuſe juſqu'à nouvel ordre.

Les nouvelles d'un incident auſſi fâcheux parvinrent bientôt aux oreilles de l'Emir. Au déſeſpoir de ce que ſon ſtratagême n'avoit pas réuſſi, il s'abandonna à la douleur, & ſe barbouilla duement le viſage avec de la cendre; ſes fidèles barbons en firent autant, & ſon palais tomba dans un affreux déſordre. Tout étoit négligé; on ne recevoit plus les voyageurs, on ne faiſoit plus d'emplâtres; & à la place de l'activité charitable qui régnoit dans cet aſyle, ceux qui l'habitoient

n'y montroient plus que des viſages d'une coudée de long; ce n'étoit que gémiſſemens & barbouillages.

Cependant Gulchenrouz étoit reſté pétrifié, en ne trouvant plus ſa couſine. Les nains n'étoient pas moins ſurpris que lui. Sutlemémé ſeule, plus fine qu'eux tous, ſoupçonna d'abord ce qui étoit arrivé. On amuſa Gulchenrouz avec la belle eſpérance qu'il retrouveroit Nouronihar dans quelque endroit des montagnes, où la terre jonchée de fleurs d'orange & de jaſmin, offriroit des lits plus agréables que ceux des cabanes, où l'on chanteroit au ſon des luths, & où l'on iroit à la chaſſe des papillons.

Sutlemémé étoit dans le fort de ſes deſcriptions quand un des quatre eunuques la tira à part, lui éclaircit l'hiſtoire de la ſuite de Nouronihar, & lui remit les ordres de l'Emir. Auſſi-tôt elle tint conſeil avec Shaban & les nains; on plia bagage; on ſe mit dans une chaloupe, & on vogua tranquillement. Gulchenrouz s'accommodoit de tout; mais lorſqu'on arriva à l'endroit où le lac ſe perdoit ſous la voûte du rocher, que la barque y fut entrée, & que Gulchenrouz ſe vit dans une parfaite obſcurité, il fut ſaiſi d'une peur horrible & jetta des cris perçans; car il croyoit qu'on

alloit le damner entièrement, pour avoir fait trop le vivant avec ſa couſine.

Pendant ce tems, le Calife, & celle qui régnoit ſur ſon cœur, filoient des jours heureux. Bababalouk avoit fait dreſſer les tentes & fermer les deux entrées de la vallée avec des paravents magnifiques, doublés de toile des Indes, & gardés par des eſclaves Ethiopiens, le ſabre à la main. Pour maintenir le gazon de cette belle enceinte dans une fraîcheur perpétuelle, des eunuques blancs ne ceſſoient d'en faire le tour avec des arroſoirs de vermeil. L'air, auprès du pavillon impérial, étoit ſans ceſſe agité par le mouvement des éventails; un jour tendre qui paſſoit au travers des mouſſelines éclairoit ce lieu de volupté, & le Calife y jouiſſoit en plein des charmes de Nouronihar. Enivré de délices, il écoutoit avec tranſport ſa belle voix, & les accords de ſon luth. De ſon côté, elle étoit ravie d'entendre les deſcriptions qu'il lui faiſoit de Samarah, & de ſa tour remplie de merveilles. Elle ſe plaiſoit ſur-tout à lui faire répéter l'aventure de la boule, & celle de la crevaſſe où le Giaour ſe tenoit auprès du portail d'ébène.

Le jour s'écouloit dans ces entretiens, & la nuit ces amans ſe baignoient enſemble dans un

grand baſſin de marbre noir, qui relevoit admirablement la blancheur de Nouronihar. Bababalouk, chez qui cette belle étoit rentrée en grace, prenoit ſoin que leurs repas fuſſent ſervis avec la plus grande délicateſſe; c'étoit toujours quelques mets nouveaux; & il fit chercher à Schiraz un vin pétillant & délicieux, encavé avant la naiſſance de Mahomet (63). On cuiſoit dans de petits fours pratiqués dans le roc, des pains au lait que Nouronihar pétriſſoit de ſes mains délicates; ce qui leur donnoit une ſaveur ſi fort au gré de Vathek, qu'il en oublioit tous les ragoûts que ſes autres femmes lui avoient faits; auſſi ces pauvres délaiſſées ſe mouroient-elles de chagrin chez l'Emir.

La ſultane Dilara, qui juſqu'alors avoit été la favorite, prenoit cette négligence à cœur avec une énergie qui étoit dans ſon caractère. Dans le cours de ſa faveur, elle avoit été imbue des idées extravagantes de Vathek, & brûloit de voir les tombeaux d'Iſtakhar, & le palais des quarante colonnes: élevée d'ailleurs parmi les mages, elle ſe réjouiſſoit de voir le Calife, prêt à s'adonner au culte du feu: ainſi la vie voluptueuſe & fainéante qu'il menoit avec ſa rivale, l'affligeoit doublement. La piété paſſagère de Vathek, lui

avoit donné de vives alarmes; ceci étoit pis encore. Elle prit donc le parti d'écrire à la princeſſe Carathis, pour lui apprendre que tout alloit mal, qu'on avoit manqué net aux conditions du parchemin, qu'on avoit mangé, couché & fait vacarme chez un vieux Emir, dont la ſainteté étoit fort redoutable, & qu'enfin il n'y avoit plus d'apparence qu'on eût jamais les tréſors des ſultans préadamites. Cette lettre fut confiée à deux bûcherons, qui coupoient du bois dans une des grandes forêts de la montagne, & qui connoiſſant les routes les plus courtes, arrivèrent dans dix jours à Samarah.

La princeſſe Carathis jouoit aux échecs avec Morakanabad, quand les meſſagers arrivèrent. Depuis quelques ſemaines elle avoit abandonné les hautes régions de ſa tour, parce que tout lui ſembloit en confuſion parmi les aſtres, lorſqu'elle les conſultoit pour ſon fils. Elle avoit beau répéter ſes fumigations, & s'étendre ſur les toîts, dans l'eſpérance d'avoir des viſions myſtiques; elle ne rêvoit que pièces de brocard, bouquets & autres niaiſeries pareilles. Tout cela l'avoit jettée dans un abattement dont toutes les drogues qu'elle compoſoit ne pouvoient pas la retirer, & ſa dernière reſſource étoit Moraka-

nabad, bon homme, plein d'une honnête confiance, mais qui, dans ſa compagnie, ne ſe trouvoit pas ſur des roſes.

Comme perſonne ne ſavoit des nouvelles de Vathek, mille hiſtoires ridicules ſe répandoient ſur ſon compte. On conçoit donc avec quelle vivacité Carathis décacheta la lettre, & quelle fut ſa rage lorſqu'elle apprit la lâche conduite de ſon fils. Ah! ah! dit-elle; je périrai, ou il pénétrera dans le palais du feu; que je meure dans les flammes, & que Vathek règne ſur le trône de Suleïman! En parlant ainſi, elle fit la pirouette d'une manière ſi magique & ſi effroyable, que Morakanabad en recula de terreur; elle commanda de préparer ſon grand chameau Alboufaki, & de faire venir la hideuſe Nerkès & l'impitoyable Cafour: je ne veux pas d'autre train, dit-elle au viſir; je vais pour affaires preſſantes, ainſi trève de parade; vous aurez ſoin du peuple; plumez le bien dans mon abſence; car nous dépenſons beaucoup, & on ne ſait pas ce qui arrivera.

La nuit étoit très-noire, & il ſouffloit de la plaine de Catoul un vent mal ſain, qui auroit rebuté tout voyageur, quelque preſſé qu'il eût pu être; mais Carathis ſe plaiſoit beaucoup à tout

ce qui étoit funeſte : Nerkès en penſoit autant, & Cafour avoit un goût particulier pour les peſtilences. Au matin, cette gentille caravane, guidée par les deux bûcherons, s'arrêta ſur les bords d'un grand marais d'où s'exhaloit une vapeur mortelle, qui auroit tué tout autre animal qu'Alboufaki, qui naturellement pompoit avec plaiſir ces malignes odeurs. Les payſans ſupplièrent les dames de ne pas dormir dans ce lieu. Dormir ! s'écria Carathis ; la belle idée ! Je ne dors jamais que pour avoir des viſions ; &, quant à mes ſuivantes, elles ont trop d'occupations pour fermer le ſeul œil qu'elles ont. Les pauvres gens, qui commençoient à ne pas trop ſe plaire dans cette compagnie, reſtèrent la gueule béante.

Carathis mit pied à terre, auſſi bien que les négreſſes qu'elle avoit en croupe ; & toutes s'étant miſes en chemiſe & en caleçons, elles coururent à l'ardeur du ſoleil pour cueillir des herbes vénéneuſes, dont il y avoit à foiſon le long du marécage. Cette proviſion étoit deſtinée pour la famille de l'Emir, & pour tous ceux qui pouvoient apporter le moindre empêchement au voyage d'Iſtakhar. Les bûcherons mouroient de peur, en voyant courir ces trois horribles fantômes, & ne goûtoient pas trop la ſociété d'Al-

boufaki. Ce fut bien pire lorſque Carathis leur ordonna de ſe mettre en route, quoiqu'il fût midi & qu'il fît une chaleur à calciner les pierres; malgré tout ce qu'ils purent dire, il fallut obéir.

Alboufaki qui aimoit beaucoup la ſolitude, renifloit quand il apercevoit la moindre habitation, & Carathis le gâtant à ſa manière, ſe détournoit tout de ſuite. Il arriva de là que les payſans ne purent pas prendre la moindre nourriture ſur la route. Les chèvres & les brebis, que la Providence ſembloit leur envoyer, & dont le lait auroit pu les rafraîchir un peu, s'enfuyoient à la vue du hideux animal & de ſon étrange charge. Pour Carathis, elle n'avoit nul beſoin de ces alimens communs, ayant inventé depuis long-tems une opiate qui lui ſuffiſoit, & dont elle faiſoit part à ſes chères muettes.

A la nuit tombante, Alboufaki s'arrêta tout court, & frappa du pied. Carathis connoiſſoit ſes allures, & comprit qu'elle devoit être dans le voiſinage d'un cimetière. En effet, la lune jettoit une pâle lueur qui lui fit bientôt entrevoir une longue muraille, & une porte à demi ouverte & ſi élevée, qu'elle pouvoit y faire paſſer Alboufaki. Les miſérables guides, qui touchoient à

l'extrémité de leurs jours, prièrent alors humblement Carathis de les enterrer, puiſqu'elle en avoit la commodité, & rendirent l'ame. Nerkès & Cafour plaiſantèrent à leur manière ſur la ſottiſe de ces gens, trouvèrent l'aſpect du cimetière fort à leur gré, & les ſépulcres bien réjouiſſans; il y en avoit au moins deux mille ſur la pente d'une colline. Carathis, trop occupée de ſes grandes vues pour s'arrêter à ce ſpectacle, quelque charmant qu'il fût à ſes yeux, s'aviſa de tirer parti de ſa ſituation. Aſſurément, ſe diſoit-elle, un ſi beau cimetière eſt hanté par les Goules; cette eſpèce ne manque pas d'intelligence; comme j'ai laiſſé mourir mes bêtes de guides faute d'attention, je demanderai mon chemin aux Goules, & pour les amorcer, je les inviterai à ſe régaler de ces corps frais. Après ce ſage monologue, elle parla des doigts à Nerkès & à Cafour, leur diſant d'aller frapper aux tombeaux, & d'y faire entendre leur joli ramage.

Les négreſſes, toutes joyeuſes de cet ordre, & qui ſe promettoient beaucoup de plaiſir dans la compagnie des Goules, partirent avec un air de conquête, & ſe mirent à faire toc, toc, contre les ſépulcres. A meſure qu'elles frappoient, on entendoit un bruit ſourd dans la terre, les ſables

ſe remuoient, & les Goules attirés par la fraîcheur des nouveaux cadavres, ſortoient de toutes parts avec le nez en l'air. Tous ſe rendirent devant un cercueil de marbre blanc où Carathis étoit aſſiſe entre les deux corps de ſes malheureux conducteurs. Cette princeſſe reçut ſon monde avec une politeſſe diſtinguée, & après avoir ſoupé, on parla d'affaires. Elle apprit bientôt ce qu'elle deſiroit de ſavoir, & ſans perdre de tems voulut ſe remettre en marche: les négreſſes qui avoient commencé des liaiſons de cœur avec les Goules, la ſupplièrent de tous leurs doigts d'attendre au moins juſqu'à l'aurore; mais Carathis, qui étoit la vertu même & ennemie jurée des amours & de la molleſſe, rejetta leur prière, & montant ſur Alboufaki, leur ordonna de s'y placer au plus vîte. Pendant quatre jours & quatre nuits, elle continua ſon voyage ſans s'arrêter. Le cinquième, elle traverſa des montagnes & des forêts à demi brûlées, & arriva le ſixième devant les beaux paravents, qui déroboient à tous les yeux, les voluptueux égaremens de ſon fils.

C'étoit la pointe du jour: les gardes ronfloient dans leurs poſtes en pleine ſécurité; le grand trot d'Alboufaki les réveilla en ſurſaut; ils crurent voir des ſpectres ſortis du noir abîme, & s'enfui-

rent ſans autre cérémonie. Vathek étoit au bain avec Nouronihar; il écoutoit des contes & ſe moquoit de Bababalouk qui les faiſoit. Alarmé par les cris de ſes gardes, il ſauta hors de l'eau; mais il y rentra bien vîte lorſqu'il vit paroître Carathis: elle avançoit avec ſes négreſſes & toujours montée ſur Alboufaki, & mettoit en pièces les mouſſelines & les fines portières du pavillon. A cette apparition ſubite, Nouronihar, qui n'étoit pas toujours ſans remords, crut que le moment de la vengeance céleſte étoit arrivé, & ſe colla amoureuſement contre le Califе. Alors Carathis, ſans deſcendre de ſon chameau, & écumante de rage au ſpectacle qui s'offroit à ſa chaſte vue, éclata ſans ménagement. Monſtre à deux têtes & à quatre jambes, s'écria-t-elle, que ſignifie tout ce bel entortillage? N'as-tu pas honte d'empoigner ce tendron au lieu des ſceptres des ſultans préadamites? C'eſt donc pour cette gueuſe que tu as follement manqué aux conditions du Giaour? C'eſt avec elle que tu conſumes des momens précieux? Eſt-ce là le fruit que tu retires des belles connoiſſances que je t'ai données? Eſt-ce ici le but de ton voyage? Arrache-toi des bras de cette petite niaiſe; noye-la dans l'eau, & ſuis-moi.

Dans

Dans ſon premier mouvement de fureur, Vathek avoit eu envie d'éventrer Alboufaki, & de le farcir des négreſſes, & même de Carathis; mais les idées du Giaour, du palais d'Iſtakhar, des ſabres & des taliſmans, frappèrent ſon eſprit avec la rapidité d'un éclair. Il dit donc à ſa mère d'un ton civil, quoique réſolu; redoutable dame, vous ſerez obéie; mais je ne noyerai pas Nouronihar. Elle eſt plus douce que le mirabolan confit; elle aime beaucoup les eſcarboucles, & ſur-tout celle de Giamchid qu'on lui a promiſe; elle viendra avec nous, car je prétends qu'elle couche ſur les canapés de Suleïman; je ne puis plus dormir ſans elle. A la bonne heure, répondit Carathis, en deſcendant d'Alboufaki, qu'elle remit entre les mains des négreſſes.

Nouronihar, qui n'avoit pas lâché priſe, ſe raſſura un peu, & dit tendrement au Calife; cher ſouverain de mon cœur, je vous ſuivrai, s'il le faut, juſqu'au-delà de Caf dans le pays des Afrites; je ne craindrai pas de grimper pour vous au nid de la Simorgue, qui, après Madame, eſt l'être le plus reſpectable qui ait été créé. Voilà, dit Carathis, une jeune fille qui a du courage & des connoiſſances. Nouronihar en avoit aſſurément; mais malgré toute ſa fermeté, elle ne pou-

voit s'empêcher de penſer quelquefois aux graces de ſon petit Gulchenrouz, & aux journées de tendreſſe qu'elle avoit paſſées avec lui; quelques larmes mouillèrent ſes yeux & n'échappèrent pas au Calife; elle dit même tout haut & par inadvertence: hélas! mon doux couſin, que deviendrez-vous? A ces mots, Vathek fronça le ſourcil, & Carathis s'écria; que ſignifient ces grimaces, qu'a-t-elle dit? Le Calife répondit; elle donne mal-à-propos un ſoupir à un petit garçon aux yeux langoureux & aux douces treſſes qui l'aimoit. Où eſt-il? repartit Carathis, il faut que je faſſe connoiſſance avec ce joli enfant; car, pourſuivit-elle tout bas, j'ai deſſein avant que de partir, de me remettre en grace avec le Giaour; il n'y aura rien de plus appétiſſant pour lui que le cœur d'un enfant délicat, qui s'abandonne aux premières impulſions de l'amour.

Vathek, en ſortant du bain, donna ordre à Bababalouk de raſſembler ſes troupes, ſes femmes, & les autres meubles de ſon ſérail, & de tout préparer pour partir dans trois jours. Quant à Carathis, elle ſe retira ſeule dans une tente, où le Giaour l'amuſa avec des viſions encourageantes. A ſon réveil, elle vit à ſes pieds Narkès & Cafour, qui, par leurs ſignes, lui apprirent

qu'ayant mené Alboufaki aux bords d'un petit lac pour y brouter une mouſſe griſe paſſablement vénéneuſe, elles avoient vu des poiſſons bleuâtres, comme ceux du réſervoir au haut de la tour de Samarah. Ah! ah! dit-elle, je veux aller ſur les lieux à l'inſtant même; au moyen d'une petite opération, je pourrai rendre ces poiſſons oraculaires; ils m'éclairciront beaucoup de choſes, & m'apprendront où eſt ce Gulchenrouz que je veux abſolument immoler. Auſſi-tôt elle partit avec ſon noir cortège.

Comme on va vîte dans les mauvaiſes entrepriſes, Carathis & ſes négreſſes ne tardèrent pas d'arriver au lac. Elles brûlèrent des drogues magiques dont elles étoient toujours munies, & s'étant déshabillées toutes nues, elles entrèrent dans l'eau juſqu'au col. Narkès & Cafour ſecouèrent des torches enflammées, tandis que Carathis prononçoit des mots barbares. Alors, tous les poiſſons mirent la tête hors de l'eau, qu'ils agitoient fortement avec leurs nageoires; & contraints par la puiſſance du charme, ils ouvrirent des bouches pitoyables, & dirent tous à la fois; nous vous ſommes dévoués depuis la tête juſqu'à la queue: que voulez-vous de nous? Poiſſons, dit Carathis, je vous conjure par vos

brillantes écailles de me dire où eſt le petit Gulchenrouz? De l'autre côté de ce rocher, Madame, répondirent tous les poiſſons en chœur: êtes-vous contente? Nous ne le ſommes pas du tout de tenir ainſi la bouche ouverte au grand air. Oui, repartit la princeſſe, je vois bien que vous n'êtes pas accoutumés à de longs diſcours, je vous laiſſerai en repos, quoique j'aurois bien d'autres queſtions à vous faire; ſur cela, l'eau devint calme, & les poiſſons diſparurent.

Carathis, remplie du venin de ſes projets, eſcalada tout de ſuite le rocher, & vit ſous une feuillée l'aimable Gulchenrouz qui dormoit, tandis que les deux nains veilloient auprès de lui, & marmotoient leurs oraiſons. Ces petits perſonnages avoient le don de deviner quand quelque ennemi des bons muſulmans approchoit; ils ſentirent donc venir Carathis, qui, s'arrêtant tout court, ſe diſoit à elle-même; comme il penche mollement ſa petite tête! c'eſt préciſément l'enfant qu'il me faut. Les nains interrompirent ces belles réflexions en ſe jettant ſur elle, & en l'égratignant de toutes leurs forces. Narkès & Cafour prirent auſſi-tôt la défenſe de leur maitreſſe, & pincèrent les nains ſi fortement, qu'ils en rendirent l'ame, en priant Mahomet de

faire tomber ſa vengeance ſur cette méchante femme, & ſur toute ſa famille.

Au bruit que cet étrange combat faiſoit dans le vallon, Gulchenrouz s'éveilla, fit un furieux bond, grimpa ſur un figuier, & gagnant la cîme du rocher, courut ſans prendre haleine; enfin, il tomba comme mort entre les bras d'un bon vieux Génie qui chériſſoit les enfans, & s'occupoit entiérement à les protéger. Ce Génie, faiſant ſa ronde dans les airs, avoit fondu ſur le cruel Giaour lorſqu'il grommeloit dans ſon horrible fente, & lui avoit enlevé les cinquante petits garçons que Vathek avoit eu l'impiété de lui ſacrifier. Il éduquoit ces intéreſſantes créatures dans des nids élevés au-deſſus des nuages, & habitoit lui-même un nid plus grand que tous les autres enſemble, dont il avoit chaſſé les rocs qui l'avoient conſtruit.

Ces sûrs aſyles étoient défendus contre les Dives & les Afrites par des banderolles flottantes, ſur leſquelles étoient écrits en caractères d'or brillans comme l'éclair, les noms d'Allah & du Prophète. Alors Gulchenrouz, qui n'étoit pas encore déſabuſé ſur ſa prétendue mort, ſe crut dans les demeures d'une paix éternelle. Il s'abandonnoit ſans crainte aux careſſes de ſes petits

amis; tous ſe raſſembloient dans le nid du vénérable Génie, & à l'envi l'un de l'autre, baiſoient le front uni, & les belles paupières de leur nouveau camarade. C'eſt là où, éloigné des tracaſſeries de la terre, de l'impertinence des harems, de la brutalité des eunuques & de l'inconſtance des femmes, il trouva ſa véritable place. Heureux, ainſi que ſes compagnons, les jours, les mois, les années s'écoulèrent dans cette ſociété paiſible; car le Génie, au lieu de combler ſes pupiles de périſſables richeſſes & de vaines connoiſſances, les gratifioit du don d'une perpétuelle enfance.

Carathis, peu accoutumée à voir échapper ſa proie, ſe mit dans une colère épouvantable contre les négreſſes, qu'elle accuſoit de n'avoir pas ſaiſi l'enfant tout de ſuite, & de s'être amuſées à pincer juſqu'à la mort de petits nains qui ne ſignifioient rien. Elle revint dans la vallée en murmurant; &, trouvant que ſon fils n'étoit pas encore levé d'auprès de ſa belle, elle paſſa ſa mauvaiſe humeur ſur lui & ſur Nouronihar; toutefois elle ſe conſola par l'idée de partir le lendemain pour Iſtakhar, & de faire connoiſſance avec Eblis même (64), au moyen des bons offices du Giaour; mais le deſtin en avoit ordonné autrement.

Sur le ſoir, comme cette princeſſe s'entretenoit avec Dilara qu'elle avoit fait venir & qui étoit fort de ſon goût, Bababalouk vint lui dire que le ciel paroiſſoit fort embraſé du côté de Samarah, & ſembloit annoncer quelque choſe de funeſte. Sur le champ, elle prit ſes aſtrolabes (65) & ſes inſtrumens magiques, meſura la hauteur des planètes, fit ſes calculs, & vit, à ſon grand déplaiſir, qu'il y avoit une révolte formidable à Samarah; que Motavekel profitant de l'horreur qu'inſpiroit ſon frère, avoit ſoulevé le peuple, s'étoit emparé du palais, & faiſoit le ſiége de la grande tour, où Morakanabad s'étoit retiré avec un petit nombre de ceux qui reſtoient encore fidèles. Quoi! s'écria-t-elle, je perdrois ma tour, mes muets, mes négreſſes, mes momies, & ſurtout mon cabinet d'expériences qui m'a coûté tant de veilles, & cela ſans ſavoir ſi mon étourdi de fils viendra à bout de ſon aventure! Non, je n'en ſerai pas la dupe; je pars dans l'inſtant pour ſecourir Morakanabad par mon art redoutable, & faire pleuvoir ſur les conſpirateurs, des clous & des ferrailles ardentes; j'ouvrirai mes magaſins de ſerpens & de torpèdes, qui ſont ſous les grandes voûtes de la tour & que la faim a rendu enragés, & nous verrons ſi l'on tiendra contre de

tels aſſaillans. En parlant ainſi, Carathis courut à ſon fils, qui banquetoit tranquillement avec Nouronihar dans ſon beau pavillon incarnat. Goulu, que tu es, lui dit-elle; ſans ma vigilance, tu ne ſerois bientôt que le Commandeur des tourtes; tes Croyans ont renié la foi qu'ils t'avoient jurée; Motavekel, ton frère, règne dans ce moment ſur la colline des chevaux pies; & ſi je n'avois pas quelques petites reſſources dans notre tour, il ne lâcheroit priſe de ſi-tôt. Mais afin de ne pas perdre du tems, je ne te dirai que quatre mots; plie tes tentes, pars ce ſoir même, & ne t'arrête nulle part à baliverner. Quoique tu aies manqué aux conditions du parchemin, il me reſte encore quelques eſpérances; car, il faut avouer que tu as fort joliment violé les loix de l'hoſpitalité, en ſéduiſant la fille de l'Emir, après avoir mangé de ſon ſel & de ſon pain. Ces ſortes de manières ne peuvent que plaire au Giaour; & ſi tu fais en route encore quelque petit crime, tout ira bien, & tu entreras en triomphe dans le palais de Suleïman. Adieu! Alboufaki & mes négreſſes m'attendent à la porte.

Le Calife n'eut pas le mot à répondre à tout cela; il ſouhaita un bon voyage à ſa mère, & finit ſon ſouper. A minuit, il décampa au bruit des

fanfares & des trompettes; mais on avoit beau tymbalaler, on ne pouvoit s'empêcher d'entendre les cris de l'Emir & de ses barbons, qui à force de pleurer, étoient devenus aveugles, & n'avoient pas un poil de reste. Nouronihar, à qui cette musique faisoit de la peine, fut fort aise quand elle ne fut plus à portée de l'ouir. Elle étoit avec le Calife dans la litière impériale, & ils s'amusoient à se représenter toutes les magnificences dont ils devoient être bientôt entourés. Les autres femmes se tenoient bien tristement dans leurs cages, & Dilara prenoit patience, en pensant qu'elle alloit célébrer les rites du feu sur les augustes terrasses d'Istakhar.

En quatre jours, on se trouva dans la riante vallée de Rocnabad. Le printems y étoit dans toute sa vigueur; & les branches grotesques des amandiers en fleurs, se découpoient sur l'azur d'un ciel étincelant. La terre jonchée d'hyacinthes & de jonquilles, exhaloit une douce odeur; des milliers d'abeilles, & presque autant de santons, y faisoient leur demeure. On voyoit alternativement rangés sur les bords du ruisseau, des ruches & des oratoires, dont la propreté & la blancheur étoient relevées par le verd brun des hauts cyprès. Ces pieux solitaires s'amusoient à

cultiver de petits jardins, remplis de fruits, & ſur-tout de melons muſqués, les meilleurs de la Perſe. Quelquefois on les voyoit épars dans la prairie, s'amuſant à nourrir des paons plus blancs que la neige, & des tourterelles azurées. Ils étoient ainſi occupés, quand les avant-coureurs du cortège impérial crièrent à haute voix : habitans de Rocnabad, proſternez-vous ſur les bords de vos ſources limpides, & rendez graces au ciel qui vous montre un rayon de ſa gloire ; car voici le Commandeur des Croyans qui approche.

Les pauvres ſantons, remplis d'un ſaint empreſſement, ſe hâtèrent d'allumer des cierges dans tous les oratoires, déployèrent leurs alcorans ſur des lutrins d'ébène, & allèrent au devant du Calife, avec de petits paniers remplis de figues, de miel & de melons. Pendant qu'ils s'avançoient en proceſſion & à pas comptés, les chevaux, les chameaux & les gardes, faiſoient un horrible dégât parmi les tulipes, & les autres fleurs de la vallée. Les ſantons ne pouvoient s'empêcher de jetter un œil de pitié ſur ces ravages, pendant que de l'autre, ils regardoient le Calife & le Ciel. Nouronihar, enchantée de ces beaux lieux qui lui rappelloient les aimables ſolitudes de ſon enfance, pria Vathek de s'arrêter ; mais ce prin-

ce, penſant que tous ces petits oratoires pourroient paſſer dans l'eſprit du Giaour pour une habitation, ordonna à ſes pionniers de les abattre. Les ſantons reſtèrent pétrifiés pendant qu'on exécutoit cet ordre barbare; ils pleuroient à chaudes larmes, & Vathek les fit chaſſer à coups de pieds par des eunuques. Alors, il deſcendit de ſa litière avec Nouronihar, & ils ſe promenèrent dans la prairie, tout en cueillant des fleurs & en ſe diſant des gaillardiſes; mais les abeilles, qui étoient bonnes muſulmanes, ſe crurent obligées de venger la querelle de leurs chers maîtres, les ſantons, & s'acharnèrent tellement à les piquer, qu'ils furent trop heureux que leurs tentes ſe trouvaſſent prêtes à les recevoir.

Bababalouk, auquel l'embonpoint des paons & des tourterelles n'avoit pas échappé, en fit mettre tout de ſuite quelques douzaines à la broche, & autant en fricaſſées. On mangeoit, on rioit, on trinquoit, on blaſphémoit à plaiſir, quand tous les Moullahs, tous les Scheiks, tous les Cadis, & tous les Imans de Schiraz, qui n'avoient pas apparemment rencontré les ſantons, arrivèrent avec des ânes parés de guirlandes, de rubans & de ſonnettes d'argent, & chargés de tout ce qu'il y avoit de meilleur dans le pays. Ils

préſentèrent leurs offrandes au Calife, en le ſuppliant d'honorer leur ville & leurs moſquées de ſa préſence. Oh! pour cela, dit Vathek, je m'en garderai bien; j'accepte vos préſens, & vous prie de me laiſſer tranquille, car je n'aime pas à réſiſter à la tentation: mais comme il n'eſt pas décent que des gens auſſi reſpectables que vous s'en retournent à pied, & que vous avez la mine d'être d'aſſez mauvais cavaliers, mes eunuques auront la précaution de vous lier ſur vos ânes, & prendront ſur-tout bien garde que vous ne me tourniez pas le dos; car ils ſavent l'étiquette. Il y avoit parmi eux de vigoureux ſcheiks, qui, croyant que Vathek étoit fou, en diſoient tout haut leur opinion: Bababalouk prit ſoin de les faire garrotter à doubles cordes; & piquant tous les ânes avec des épines, ils partirent au grand galop, tout en ruant & s'entrechoquant de la manière la plus plaiſante du monde. Nouronihar & ſon Calife, jouiſſoient à l'envi l'un de l'autre, de cet indigne ſpectacle; ils faiſoient de grands éclats de rire, lorſque les vieillards tomboient avec leur monture dans le ruiſſeau, & que les uns devenoient boiteux, d'autres manchots, d'autres brèche-dents, ou pis encore.

On paſſa deux jours fort délicieuſement à

Rocnabad, ſans y être troublé par de nouvelles ambaſſades. Le troiſième, on ſe remit en marche; on laiſſa Schiraz à la droite, & on gagna une grande plaine d'où l'on découvroit, à l'extrémité de l'horiſon, les noirs ſommets des montagnes d'Iſtakhar.

A cette vue, le Calife & Nouronihar ne pouvant contenir les tranſports de leur ame, ſautèrent de la litière en bas, & firent des exclamations qui étonnèrent tous ceux qui étoient à portée de les entendre. Allons-nous dans des palais rayonnans de lumière, ſe demandoient-ils l'un l'autre, ou bien dans des jardins plus délicieux que ceux de Sheddad? Les pauvres mortels! c'eſt ainſi qu'ils ſe répandoient en conjectures; l'abîme des ſecrets du Tout-Puiſſant leur étoit caché.

Cependant les bons Génies qui veilloient encore un peu ſur la conduite de Vathek, ſe rendirent dans le ſeptième ciel auprès de Mahomet, & lui dirent; miſéricordieux Prophète, tendez vos bras propices à votre Vicaire, ou il tombera ſans reſſource dans les piéges, que les Dives nos ennemis lui ont dreſſés : le Giaour l'attend dans l'abominable palais du feu ſouterrein; s'il y met le pied, il eſt perdu ſans retour. Mahomet

répondit avec indignation: il n'a que trop mérité d'être laiſſé à lui-même; toutefois, je conſens que vous faſſiez encore un effort pour le détourner de ſon entrepriſe.

Soudain un bon Génie prit la figure d'un berger, plus renommé pour ſa piété, que tous les derviches & les ſantons du pays; il ſe plaça ſur la pente d'une petite colline auprès d'un troupeau de brebis blanches, & commença à jouer ſur un inſtrument inconnu, des airs dont la touchante mélodie pénétroit l'ame, réveilloit les remords, & chaſſoit toute penſée frivole. A des ſons ſi énergiques, le ſoleil ſe couvrit d'un ſombre nuage, & les eaux d'un petit lac plus claires que le cryſtal, devinrent rouges comme du ſang. Tous ceux qui compoſoient le pompeux cortège du Califе furent attirés, comme malgré eux, du côté de la colline; tous baiſsèrent les yeux, & reſtèrent conſternés; chacun ſe reprochoit le mal qu'il avoit fait: le cœur battoit à Dilara; & le chef des eunuques, d'un air contrit, demandoit pardon aux femmes de ce qu'il les avoit ſouvent tourmentées pour ſa propre ſatisfaction.

Vathek & Nouronihar pâliſſoient dans leur litière, & ſe regardant d'un œil hagard, ſe reprochoient à eux-mêmes, l'un, mille crimes des

plus noirs, mille projets d'une ambition impie; & l'autre, la désolation de sa famille, & la perte de Gulchenrouz. Nouronihar croyoit entendre dans cette fatale musique, les cris de son père expirant, & Vathek, les sanglots des cinquante enfans qu'il avoit sacrifiés au Giaour. Dans ces angoisses, ils étoient toujours entraînés vers le berger. Sa physionomie avoit quelque chose de si imposant, que pour la première fois de sa vie, Vathek perdit contenance, tandis que Nouronihar se cachoit le visage avec les mains. La musique cessa; & le Génie adressant la parole au Calife, lui dit: Prince insensé, à qui la Providence a confié le soin des peuples! est-ce ainsi que tu réponds à ta mission? Tu as mis le comble à tes crimes; te hâtes-tu à présent de courir à ton châtiment? Tu sais qu'au-delà de ces montagnes, Eblis & ses Dives maudits tiennent leur funeste empire, & séduit par un malin fantôme, tu vas te livrer à eux! C'est ici le dernier instant de grace qui t'est donné; abandonne ton atroce dessein, retourne sur tes pas, rends Nouronihar à son père qui a encore quelque reste de vie, détruis la tour avec toutes ses abominations, chasse Carathis de tes conseils, sois juste envers tes sujets, respecte les Ministres du Prophète,

répare tes impiétés par une vie exemplaire, & au lieu de paſſer tes jours dans les voluptés, va pleurer tes crimes ſur les tombeaux de tes pieux ancêtres! Vois-tu ces nuages qui te cachent le ſoleil? Au moment que cet aſtre reparoîtra, ſi ton cœur n'eſt pas changé, le tems de la miſéricorde ſera paſſé pour toi.

Vathek, ſaiſi de crainte & chancelant, étoit ſur le point de ſe proſterner devant le berger qu'il ſentit bien devoir être d'une nature ſupérieure à l'homme; mais ſon orgueil l'emporta, & levant audacieuſement la tête, il lui lança un de ſes terribles regards. Qui que tu ſois, lui dit-il, ceſſe de me donner d'inutiles avis. Ou tu veux me tromper, ou tu te trompes toi-même: ſi ce que j'ai fait eſt auſſi criminel que tu le prétends, il ne ſauroit y avoir pour moi un moment de grace: j'ai nagé dans une mer de ſang pour arriver à une puiſſance qui fera trembler tes ſemblables; ne te flatte donc pas que je recule à la vue du port, ni que je quitte celle qui m'eſt plus chère que la vie & que ta miſéricorde. Que le ſoleil reparoiſſe, qu'il éclaire ma carrière, que m'importe où elle finira! En diſant ces mots, qui firent frémir le Génie lui-même, Vathek ſe précipita dans les bras de Nouronihar, & commanda

manda de forcer les chevaux à reprendre la grande route.

On n'eut pas de peine à exécuter cet ordre; l'attraction n'existoit plus, le soleil avoit repris tout l'éclat de sa lumière, & le berger avoit disparu en jettant un cri lamentable. La fatale impression de la musique du Génie, étoit cependant restée dans le cœur de la plupart des gens de Vathek; ils se regardoient les uns les autres avec effroi. Dès la nuit même presque tous s'échappèrent, & il ne resta de ce nombreux cortège que le chef des eunuques, quelques esclaves idolâtres, Dilara, & un petit nombre d'autres femmes, qui suivoient comme elle la religion des Mages.

Le Calife, dévoré par l'ambition de donner des loix aux Intelligences ténébreuses, s'embarrassa peu de cette désertion. Le bouillonnement de son sang l'empêchant de dormir, il ne campa plus comme à l'ordinaire. Nouronihar, dont l'impatience surpassoit, s'il se peut, la sienne, le pressoit de hâter sa marche, & pour l'étourdir, lui prodiguoit mille tendres caresses. Elle se croyoit déjà plus puissante que Balkis (66), & s'imaginoit voir les Génies prosternés devant l'estrade de son trône. Ils s'avancèrent ainsi au

clair de la lune jusqu'à la vue des deux rochers élancés, qui formoient comme un portail à l'entrée du vallon dont l'extrémité étoit terminée par les vastes ruines d'Istakhar. Presqu'au sommet de la montagne, on découvroit la façade de plusieurs sépulcres de Rois, dont les ombres de la nuit augmentoient l'horreur. On passa par deux bourgades presque entiérement désertes. Il n'y restoit plus que deux ou trois foibles vieillards, qui, en voyant les chevaux & les litières, se mirent à genoux, en s'écriant: Ciel! est-ce encore de ces fantômes qui nous tourmentent depuis six mois? Hélas! nos gens effrayés de ces étranges apparitions & du bruit qu'on entend sous les montagnes, nous ont abandonnés à la merci des esprits malfaisans! Ces plaintes sembloient de mauvais augure au Calife; il fit passer ses chevaux sur les corps des pauvres vieillards, & arriva enfin au pied de la grande terrasse de marbre noir. Là, il descendit de sa litière avec Nouronihar. Le cœur palpitant & portant des regards égarés sur tous les objets, ils attendirent avec un tressaillement involontaire, l'arrivée du Giaour; mais rien ne l'annonçoit encore. Un silence funèbre régnoit dans les airs & sur la montagne. La lune réfléchissoit sur la grande plate-forme l'om-

bre des hautes colonnes qui s'élevoient de la terraſſe preſque juſqu'aux nues. Ces triſtes phares, dont le nombre pouvoit à peine ſe compter, n'étoient couverts d'aucun toît; & leurs chapiteaux, d'une architecture inconnue dans les annales de la terre, ſervoient de retraite aux oiſeaux nocturnes, qui, alarmés à l'approche de tant de monde, s'enfuirent en croaſſant.

Le chef des eunuques, tranſi de peur, ſupplia Vathek de permettre qu'on allumât du feu, & qu'on prît quelque nourriture. Non, non, répondit le Calife, il n'eſt plus tems de penſer à ces ſortes de choſes; reſte où tu es, & attends mes ordres. En diſant ces mots d'un ton ferme, il préſenta la main à Nouronihar, & montant les degrés d'une vaſte rampe, parvint ſur la terraſſe qui étoit pavée de carreaux de marbre, & ſemblable à un lac uni, où nulle herbe ne peut croître. A la droite, étoient les phares rangés devant les ruines d'un palais immenſe, dont les murs étoient couverts de diverſes figures; en face, on voyoit les ſtatues giganteſques de quatre animaux qui tenoient du griffon & du léopard, & qui inſpiroient l'effroi; non loin d'eux, on diſtinguoit à la clarté de la lune, qui donnoit particulièrement ſur cet endroit, des caractères ſemblables à

ceux qui étoient ſur les ſabres du Giaour; ils avoient la même vertu de changer à chaque inſtant; enfin, ils ſe fixèrent en lettres arabes, & le Calife y lut ces mots: Vathek, tu as manqué aux conditions de mon parchemin; tu mériterois d'être renvoyé; mais en faveur de ta compagne & de tout ce que tu as fait pour l'acquérir, Eblis permet qu'on t'ouvre la porte de ſon palais, & que le feu ſouterrein te compte parmi ſes adorateurs.

A peine avoit-il lu ces mots, que la montagne contre laquelle la terraſſe étoit adoſſée trembla, & que les phares ſemblèrent s'écrouler ſur leurs têtes. Le rocher s'entr'ouvrit, & laiſſa voir dans ſon ſein un eſcalier de marbre poli, qui paroiſſoit devoir toucher à l'abîme. Sur chaque degré étoient poſés deux grands cierges, ſemblables à ceux que Nouronihar avoit vus dans ſa viſion, & dont la vapeur camphrée s'élevoit en tourbillon ſous la voûte.

Ce ſpectacle, au lieu d'effrayer la fille de Fakreddin, lui donna un nouveau courage; elle ne daigna pas ſeulement prendre congé de la lune & du firmament, & ſans héſiter, quitta l'air pur de l'atmoſphère, pour ſe plonger dans des exhalaiſons infernales. La marche de ces deux impies,

étoit fière & décidée. En defcendant à la vive lumière de ces flambeaux, ils s'admiroient l'un l'autre, & fe trouvoient fi refplendiffans, qu'ils fe croyoient des intelligences céleftes. La feule chofe qui leur donnoit de l'inquiétude, c'étoit que les degrés ne finiffoient point. Comme ils fe hâtoient avec une ardente impatience, leurs pas s'accélérèrent à un point, qu'ils fembloient tomber rapidement dans un précipice, plutôt que marcher; à la fin, ils furent arrêtés par un grand portail d'ébène que le Calife n'eut pas de peine à reconnoître; c'étoit là que le Giaour l'attendoit avec une clef d'or à la main. Soyez les bien-venus en dépit de Mahomet & de toute fa fequelle, leur dit-il avec fon affreux fourire; je vais vous introduire dans ce palais, où vous avez fi bien acquis une place. En difant ces mots, il toucha de fa clef la ferrure émaillée, & auffi-tôt les deux battans s'ouvrirent avec un bruit plus fort que le tonnerre de la canicule, & fe refermèrent avec le même bruit dès le moment qu'ils furent entrés.

Le Calife & Nouronihar fe regardèrent avec étonnement, en fe voyant dans un lieu qui, quoique voûté, étoit fi fpacieux & fi élevé, qu'ils le prirent d'abord pour une plaine immenfe. Leurs

yeux s'accoutumant enfin à la grandeur des objets, ils découvrirent des rangs de colonnes & des arcades qui alloient en diminuant, & se terminoient en un point radieux comme le soleil, lorsqu'il darde sur la mer ses derniers rayons. Le pavé, semé de poudre d'or & de safran, exhaloit une odeur si subtile, qu'ils en furent comme étourdis. Ils avancèrent cependant, & remarquèrent une infinité de cassolettes où brûloient de l'ambre gris & du bois d'aloës. Entre les colonnes, étoient des tables couvertes d'une variété innombrable de mets & de toutes sortes de vins qui pétilloient dans des vases de crystal. Une foule de Ginns & autres Esprits follets des deux sexes, dansoient lascivement par bandes au son d'une musique, qui résonnoit sous leurs pas.

Au milieu de cette salle immense, se promenoit une multitude d'hommes & de femmes, qui tous tenant la main droite sur le cœur, ne faisoient attention à nul objet, & gardoient un profond silence. Ils étoient tous pâles comme des cadavres, & leurs yeux enfoncés dans leurs têtes, ressembloient à ces phosphores qu'on aperçoit la nuit dans les cimetières. Les uns étoient plongés dans une profonde rêverie; les autres écumoient de rage, & couroient de tous côtés comme

des tigres bleſſés d'un trait empoiſonné; tous s'évitoient; & quoiqu'au milieu d'une foule, chacun erroit au haſard, comme s'il avoit été ſeul.

A l'aſpect de cette funeſte compagnie, Vathek & Nouronihar ſe ſentirent glacés d'effroi. Ils demandèrent avec importunité au Giaour, ce que tout cela ſignifioit, & pourquoi tous ces ſpectres ambulans n'ôtoient jamais leur main droite de deſſus leur cœur? Ne vous embarraſſez pas de tant de choſes à l'heure qu'il eſt, leur répondit-il bruſquement, vous ſaurez tout dans peu; hâtons-nous de nous préſenter devant Eblis. Ils continuèrent donc à marcher à travers tout ce monde; mais malgré leur première aſſurance, ils n'avoient pas le courage de faire attention aux perſpectives des ſalles & des galeries, qui s'ouvroient à droite & à gauche: elles étoient toutes éclairées par des torches ardentes, & par des braſiers dont la flamme s'élevoit en pyramide, juſqu'au centre de la voûte. Ils arrivèrent enfin en un lieu, où de longs rideaux de brocard cramoiſi & or, tomboient de toutes parts dans une confuſion impoſante. Là, on n'entendoit plus les chœurs de muſique ni les danſes; la lumière qui y pénétroit, ſembloit venir de loin.

Vathek & Nouronihar ſe firent jour à travers

ces draperies, & entrèrent dans un vaſte tabernacle tapiſſé de peaux de léopards. Un nombre infini de vieillards à longue barbe, d'Afrites en complette armure, étoient proſternés devant les degrés d'une eſtrade, au haut de laquelle, ſur un globe de feu, paroiſſoit aſſis le redoutable Eblis. Sa figure étoit celle d'un jeune homme de vingt ans, dont les traits nobles & réguliers, ſembloient avoir été flétris par des vapeurs malignes. Le déſeſpoir & l'orgueil étoient peints dans ſes grands yeux, & ſa chevelure ondoyante tenoit encore un peu de celle d'un ange de lumière. Dans ſa main délicate, mais noircie par la foudre, il tenoit le ſceptre d'airain, qui fait trembler le monſtre Ouranbad (67), les Afrites, & toutes les puiſſances de l'abîme.

A cette vue, le Califе perdit toute contenance, & ſe proſterna la face contre terre. Nouronihar, quoiqu'éperdue, ne pouvoit s'empêcher d'admirer la forme d'Eblis, car elle s'étoit attendue à voir quelque géant effroyable. Eblis, d'une voix plus douce qu'on auroit pu la ſuppoſer, mais qui portoit la noire mélancolie dans l'ame, leur dit : créatures d'argile, je vous reçois dans mon empire ; vous êtes du nombre de mes adorateurs ; jouiſſez de tout ce que ce palais offre à votre vue,



des tréſors des ſultans préadamites, de leurs ſabres foudroyans, & des taliſmans qui forceront les Dives à vous ouvrir les ſouterreins de la montagne de Caf, qui communiquent à ceux-ci. Là, vous trouverez de quoi contenter votre curioſité inſatiable. Il ne tiendra qu'à vous de pénétrer dans la forteresse d'Aherman (68), & dans les ſalles d'Argenk (69) où ſont peintes toutes les créatures raiſonnables, & les animaux qui ont habité la terre, avant la création de cet être mépriſable que vous appellez le père des hommes.

Vathek & Nouronihar ſe ſentirent conſolés & raſſurés par cette harangue. Ils dirent avec vivacité au Giaour: conduiſez-nous bien vîte au lieu où ſont ces taliſmans précieux. Venez, répondit ce méchant Dives, avec ſa grimace perfide, venez, vous poſſéderez tout ce que notre maître vous promet, & bien davantage. Alors, il leur fit enfiler une longue allée, qui communiquoit au tabernacle; il marchoit le premier à grands pas, & ſes malheureux diſciples le ſuivoient avec joie. Ils arrivèrent à une ſalle ſpacieuſe, couverte d'un dôme fort élevé, & autour de laquelle on voyoit cinquante portes de bronze, fermées avec des cadenats d'acier. Il régnoit en ce lieu une

obſcurité funèbre, & ſur des lits d'un cèdre incorruptible, étoient étendus les corps décharnés des fameux Rois préadamites, jadis Monarques univerſels ſur la terre. Ils avoient encore aſſez de vie pour connoître leur déplorable état; leurs yeux conſervoient un triſte mouvement; ils s'entre-regardoient languiſſamment l'un l'autre, & tenoient tous la main droite ſur leur cœur. A leurs pieds on voyoit des inſcriptions qui retraçoient les évènemens de leur règne, leur puiſſance, leur orgueil & leurs crimes. Soliman Raad, Soliman Daki, & Soliman dit Gian Ben Gian, qui, après avoir enchaîné les Dives dans les ténébreuſes cavernes de Caf, devinrent ſi préſomptueux, qu'ils doutèrent de la puiſſance ſuprême, tenoient là un rang diſtingué; mais non pas comparable à celui du prophète Suleïman Ben Daoud.

Ce Roi ſi renommé par ſa ſageſſe, étoit ſur la plus haute eſtrade, & immédiatement ſous le dôme. Il paroiſſoit avoir plus de vie que les autres; & quoiqu'il pouſsât de tems en tems de profonds ſoupirs, & tînt la main droite ſur le cœur comme ſes compagnons, ſon viſage étoit plus ſerein; & il ſembloit être attentif au bruit d'une cataracte d'eau noire, qu'on entrevoyoit à travers l'une des portes qui étoit grillée. Nul autre

bruit n'interrompoit le ſilence de ces lieux lugubres. Une rangée de vaſes d'airain, entouroit l'eſtrade. Ote les couvercles de ces dépôts cabaliſtiques, dit le Giaour à Vathek; prends les taliſmans qui briſeront toutes ces portes de bronze, & te rendront le maître des tréſors qu'elles renferment & des Eſprits qui en ont la garde.

Le Califе, que cet appareil ſiniſtre avoit entiérement déconcerté, s'approcha des vaſes en chancelant, & penſa expirer de terreur, quand il entendit les gémiſſemens de Suleïman, que dans ſon trouble il avoit pris pour un cadavre. Alors, une voix ſortant de la bouche livide du prophète, articula ces mots: Pendant ma vie, j'occupai un trône magnifique. A ma droite étoient douze mille ſiéges d'or, où les patriarches & les prophètes écoutoient ma doctrine; à ma gauche, les ſages & les docteurs, ſur autant de trônes d'argent, aſſiſtoient à mes jugemens. Tandis que je rendois ainſi juſtice à des multitudes innombrables, les oiſeaux voltigeant ſans ceſſe ſur ma tête, me ſervoient de dais contre les ardeurs du ſoleil. Mon peuple fleuriſſoit; mes palais s'élevoient juſqu'aux nues: je bâtis un temple au Très-Haut, qui fut la merveille de l'univers: mais je me laiſſai lâchement entraîner par l'amour

des femmes, & par une curiofité qui ne fe bornoit pas aux chofes fublunaires. J'écoutai les confeils d'Aherman, & de la fille de Pharaon; j'adorai le feu & les aftres; & quittant la ville facrée, je commandai aux Génies de conftruire les fuperbes palais d'Iftakhar & la terraffe des phares, dont chacun étoit dédié à une étoile. Là, pendant un tems, je jouis en plein de la fplendeur du trône & des voluptés; non-feulement les hommes, mais encore les Génies m'étoient foumis. Je commençois à croire, ainfi que l'ont fait ces malheureux Monarques qui m'entourent, que la vengeance célefte étoit affoupie, lorfque la foudre brifa mes édifices & me précipita dans ce lieu. Je n'y fuis cependant pas, comme tous ceux qui l'habitent, entièrement dépourvu d'efpérance. Un ange de lumière m'a fait favoir, qu'en confidération de la piété de mes jeunes ans, mes tourmens finiront lorfque cette cataracte, je compte les gouttes, ceffera de couler: mais hélas! quand arrivera ce tems fi defiré? Je fouffre, je fouffre, un feu impitoyable dévore mon cœur.

En difant ces mots, Suleïman éleva fes deux mains vers le ciel en figne de fupplication, & le Calife vit que fon fein étoit d'un cryftal tranfpa-

rent, au travers duquel on découvroit ſon cœur brûlant dans les flammes. A cette terrible vue, Nouronihar tomba comme pétrifiée dans les bras de Vathek: ô Giaour! s'écria ce malheureux prince, dans quel lieu nous as-tu conduit? Laiſſe-nous en ſortir; je te tiens quitte de toutes tes promeſſes. O Mahomet! n'y a-t-il plus de miſéricorde pour nous? Non, il n'y en a plus, répondit le malfaiſant Dives; ſache que c'eſt ici le ſéjour du déſeſpoir & de la vengeance; ton cœur ſera embraſé comme celui de tous les adorateurs d'Eblis; peu de jours te ſont donnés avant ce terme fatal, employe-les comme tu voudras; couche ſur des monceaux d'or, commande aux puiſſances infernales; parcours tous ces immenſes ſouterreins à ton gré, aucune porte ne te ſera fermée; quant à moi j'ai rempli ma miſſion, & je te laiſſe à toi-même. En diſant ces mots, il diſparut.

Le Calife & Nouronihar reſtèrent dans un accablement mortel; leurs larmes ne pouvoient couler, à peine pouvoient-ils ſe ſoutenir; enfin, ils ſe prirent triſtement par la main, & ſortirent en chancelant de cette ſalle funeſte, ſans ſavoir où ils alloient. Toutes les portes s'ouvroient à leur approche, les Dives ſe proſternoient devant

leurs pas, des magaſins de richeſſes ſe déployoient à leurs yeux; mais ils n'avoient plus ni curioſité, ni orgueil, ni avarice. Avec la même indifférence, ils entendoient les chœurs des Ginns, & voyoient les ſuperbes repas qui étoient étalés de toutes parts. Ils alloient errant de chambres en chambres, de ſalles en ſalles, d'allées en allées, tout autant de lieux ſans bornes & ſans limites, tous éclairés par une ſombre lueur, tous parés avec la même triſte magnificence, tous parcourus par des gens qui cherchoient le repos & le ſoulagement; mais qui le cherchoient en vain, puiſqu'ils portoient par-tout un cœur tourmenté dans les flammes. Evités de tous ces malheureux, qui par leurs regards, ſembloient ſe dire les uns aux autres, c'eſt toi qui m'as ſéduit, c'eſt toi qui m'as corrompu, ils ſe tenoient à l'écart, & attendoient dans une angoiſſe le moment qui devoit les rendre ſemblables à ces objets de terreur.

Quoi! diſoit Nouronihar, le tems viendra-t-il que je retirerai ma main de la tienne? Ah! diſoit Vathek, mes yeux ceſſeront-ils jamais de puiſer à longs traits la volupté dans les tiens? Les doux momens que nous avons paſſés enſemble me ſeront-ils en horreur? Non, ce n'eſt pas toi qui m'as mené dans ce lieu déteſtable, ce ſont les

principes impies par lesquels Carathis a perverti ma jeunesse, qui ont causé ma perte & la tienne: ah! que du moins elle souffre avec nous! En disant ces douloureuses paroles, il appella un Afrite qui attisoit un brasier, & lui ordonna d'enlever la princesse Carathis du palais de Samarah, & de la lui amener.

Après avoir donné cet ordre, le Calife & Nouronihar continuèrent de marcher dans la foule silencieuse, jusqu'au moment où ils entendirent parler au bout d'une galerie. Présumant que c'étoient des malheureux qui, comme eux, n'avoient pas encore reçu leur arrêt final, ils se dirigèrent d'après le son des voix, & trouvèrent qu'elles partoient d'une petite chambre quarrée, où sur des sophas étoient assis quatre jeunes hommes de bonne mine & une belle femme, qui s'entretenoient tristement à la lueur d'une lampe. Ils avoient tous l'air morne & abattu, & deux d'entr'eux s'embrassoient avec beaucoup d'attendrissement. En voyant entrer le Calife & la fille de Fakreddin, ils se levèrent civilement, les saluèrent & leur firent place. Ensuite, celui qui paroissoit le plus distingué de la compagnie, s'adressant au Calife, lui dit: Etranger, qui sans doute êtes dans la même horrible attente que nous, puisque

vous ne portez pas encore la main droite ſur votre cœur; ſi vous venez paſſer avec nous les affreux momens qui doivent s'écouler juſqu'à notre commun châtiment, daignez nous raconter les aventures qui vous ont conduit en ce lieu fatal, & nous vous apprendrons les nôtres, qui ne méritent que trop d'être entendues. Se retracer ſes crimes, quoiqu'il ne ſoit plus tems de s'en repentir, eſt la ſeule occupation qui convienne à des malheureux comme nous.

Le Califе & Nouronihar conſentirent à cette propoſition, & Vathek prenant la parole, leur fit, non ſans gémir, un ſincère récit de tout ce qui lui étoit arrivé. Lorſqu'il eut fini ſa pénible narration, le jeune homme qui lui avoit parlé, commença la ſienne de la manière ſuivante.

Hiſtoire des deux Princes amis, Alaſi & Firoux, enfermés dans le palais ſouterrein.

Hiſtoire du Prince Borkiarokh, enfermé dans le palais ſouterrein.

Hiſtoire du Prince Kalilah & de la Princeſſe Zulkaïs, enfermés dans le palais ſouterrein.

Le troiſième Prince en étoit au milieu de ſon récit, quand il fut interrompu par un bruit qui fit trembler & s'entr'ouvrir la voûte. Bientôt après, une vapeur ſe diſſipant peu-à-peu, laiſſa voir

Carathis

Carathis ſur le dos de l'Afrite, qui ſe plaignoit horriblement de ſon fardeau. Elle ſauta à terre, & s'approchant de ſon fils, lui dit; que fais-tu ici dans cette petite chambre? En voyant que les Dives t'obéiſſent, j'ai cru que tu étois placé ſur le trône des Rois préadamites.

Femme exécrable, répondit le Calife, que maudit ſoit le jour où tu m'as mis au monde! Va, ſuis cet Afrite, qu'il te mène dans la ſalle du prophète Suleïman; là, tu apprendras à quoi eſt deſtiné ce palais qui t'a paru ſi deſirable, & combien je dois abhorrer les impies connoiſſances que tu m'as données! La puiſſance où tu es parvenu, t'a-t-elle troublé la tête, repliqua Carathis? Je ne demande pas mieux que de rendre mes hommages à Suleïman le prophète. Il faut pourtant que tu ſaches que l'Afrite m'ayant dit que ni toi ni moi nous ne retournerions pas à Samarah, je l'ai prié de me laiſſer mettre ordre à mes affaires, & qu'il a eu la politeſſe d'y conſentir. Je n'ai pas manqué de mettre à profit ces inſtans; j'ai mis le feu à notre tour où j'ai brûlé tout vifs les muets, les négreſſes, les torpèdes & les ſerpens, qui pourtant m'avoient rendu beaucoup de ſervices, & j'en aurois fait autant au grand viſir, s'il ne m'avoit pas abandonnée

pour Motavekel. Quant à Bababalouk, qui avoit eu la ſottiſe de retourner à Samarah, & tout bonnement d'y trouver des maris pour tes femmes, je l'aurois mis à la torture, ſi j'en avois eu le tems; mais comme j'étois preſſée, je l'ai ſeulement fait pendre, après lui avoir tendu un piége pour l'attirer auprès de moi, auſſi bien que les femmes; je les ai faites enterrer toutes vivantes par mes négreſſes, qui ont ainſi employé leurs derniers momens à leur grande ſatisfaction. Pour Dilara, qui m'a toujours plu, elle a montré ſon eſprit en ſe mettant ici près au ſervice d'un Mage, & je penſe qu'elle ſera bientôt des nôtres. Vathek étoit trop conſterné pour exprimer l'indignation que lui cauſoit un tel diſcours; il ordonna à l'Afrite d'éloigner Carathis de ſa préſence, & reſta dans une morne rêverie que ſes compagnons n'osèrent troubler.

Cependant Carathis pénétra bruſquement juſqu'au dôme de Suleïman, & ſans faire la moindre attention aux ſoupirs du Prophète, elle ôta audacieuſement les couvercles des vaſes, & s'empara des taliſmans. Alors, élevant une voix telle qu'on n'en avoit jamais entendu dans ces lieux, elle força les Dives à lui montrer les tréſors les plus cachés, les magaſins les plus profonds, que

l'Afrite lui-même n'avoit jamais vus. Elle passa par des descentes rapides qui n'étoient connues que d'Eblis & des plus puissans de ses favoris, & pénétra au moyen de ces talismans jusqu'aux entrailles de la terre d'où souffle le sansar, vent glacé de la mort : rien n'effrayoit son cœur indomptable. Elle trouvoit cependant chez tout ce monde qui portoit la main droite sur le cœur, une petite singularité qui ne lui plaisoit pas.

Comme elle sortoit d'un des abîmes, Eblis se présenta à ses regards. Mais malgré tout l'imposant de sa majesté, elle ne perdit pas contenance, & lui fit même son compliment avec beaucoup de présence d'esprit; ce superbe Monarque lui répondit : Princesse, dont les connoissances & les crimes méritent un siége élevé dans mon empire, vous faites bien d'employer le loisir qui vous reste; car les flammes & les tourmens qui s'empareront bientôt de votre cœur, vous donneront assez d'occupation. En disant ces mots, il disparut dans les draperies de son tabernacle.

Carathis resta un peu interdite; mais résolue d'aller jusqu'au bout, & de suivre le conseil d'Eblis, elle rassembla tous les chœurs des Ginns, & tous les Dives pour en recevoir les homma-

ges. Elle marchoit ainſi en triomphe, à travers une vapeur de parfums, & aux acclamations de tous les Eſprits malins dont la plupart étoient de ſa connoiſſance. Elle alloit même détrôner un des Solimans pour prendre ſa place, quand une voix ſortant de l'abîme de la mort, cria : tout eſt accompli! Auſſi-tôt le front orgueilleux de l'intrépide Princeſſe ſe couvrit des rides de l'agonie; elle jetta un cri douloureux, & ſon cœur devint un braſier ardent: elle y porta la main pour ne l'en retirer jamais.

Dans cet état de délire, oubliant ſes vues ambitieuſes & ſa ſoif des ſciences qui doivent être cachées aux mortels, elle renverſa les offrandes que les Ginns avoient poſées à ſes pieds; & maudiſſant l'heure de ſa naiſſance, & le ſein qui l'avoit portée, elle ſe mit à courir pour ne plus s'arrêter, ni goûter un moment de repos.

A peu près dans ce même tems, la même voix avoit annoncé au Calife, à Nouronihar, aux quatre Princes & à la Princeſſe, le décret irrévocable. Leurs cœurs venoient de s'embraſer; & ce fut alors qu'ils perdirent le plus précieux des dons du ciel, l'*eſpérance!* Ces malheureux s'étoient ſéparés en ſe jettant des regards furieux.

Vathek ne voyoit plus dans ceux de Nouronihar que rage & que vengeance; elle ne voyoit plus dans les ſiens qu'averſion & déſeſpoir. Les deux Princes amis, qui, juſqu'à ce moment, s'étoient tenus tendrement embraſſés, s'éloignèrent l'un de l'autre en frémiſſant. Kalilah & ſa ſœur ſe firent mutuellement un geſte d'imprécation. Les deux autres Princes témoignèrent par des contorſions effroyables & des cris étouffés, l'horreur qu'ils avoient d'eux-mêmes. Tous ſe plongèrent dans la foule maudite pour y errer dans une éternité de peines.

Tel fut, & tel doit être le châtiment des paſſions effrénées, & des actions atroces; telle ſera la punition de la curioſité aveugle, qui veut pénétrer au-delà des bornes que le Créateur a miſes aux connoiſſances humaines; de l'ambition, qui, voulant acquérir des ſciences réſervées à de plus pures Intelligences, n'acquiert qu'un orgueil inſenſé, & ne voit pas que l'état de l'homme eſt d'être humble & ignorant.

Ainſi le Califе Vathek, qui, pour parvenir à une pompe vaine, & à une puiſſance défendue, s'étoit noirci de mille crimes, ſe vit en proie à des remords, & à une douleur ſans fin & ſans

bornes; ainſi l'humble, le mépriſé Gulchenrouz, paſſa des ſiècles dans la douce tranquillité, & le bonheur de l'enfance.

FIN.

NOTES.

NOTE première, page 3. (*Califé*). Chez les Mahométans, ce titre comprend à la fois les caractères réunis de prophète, de prêtre & de roi; on l'emploie pour signifier le vicaire de Dieu sur la terre. *Etat de l'Empire Ottoman, par Habesci, pag.* 9. *Herbelot, pag.* 985.

Note 2, pag. 3. (*expiroit à l'instant*). L'auteur du Nighiaristan nous a conservé ce qui vient à l'appui de ce récit; & il n'y a aucune histoire de Vathek, dans laquelle il ne soit fait mention de son œil terrible.

Note 3, pag. 4. (*Omar Ben Abdalaziz*). Calife distingué de tous les autres par sa tempérance, & son abnégation de lui-même; au point que l'on croit qu'il a été reçu dans le sein de Mahomet, en récompense de son abstinence exemplaire dans un siècle de corruption. *Herbelot, p.* 690.

Note 4, pag. 4. (*Samarah*). Ville de l'Iraque Babylonien, que l'on suppose avoir été placée sur le lieu où Nimrod éleva sa tour. Khondemir raconte dans la vie de Motassem, que ce prince quitta Bagdad, pour terminer les disputes qui s'élevoient continuellement entre les habitans de cette ville & ses esclaves Turcs; & qu'il choisit une situation dans la plaine de Catoul, où il bâtit Samarah. On assure qu'il avoit dans les écuries de cette ville cent trente mille chevaux pies, dont chacun transporta par son ordre un sac de terre sur la place qu'il avoit

choisie: de cet amas énorme, il se forma une élévation qui dominoit sur toute l'étendue de Samarah, & qui servit de base à son magnifique palais. *Herbelot, p.* 752, 808, 985. *Anecdotes Arabes, p.* 413.

Note 5, pag. 4. (*de leurs chants*). Les grands de l'Orient ont toujours été passionnés pour la musique, quoique défendue par la religion Mahométane: elle fait ordinairement partie chez eux de tous divertissemens; & l'on entretient des femmes esclaves pour les en amuser ainsi que les femmes de leurs harems. Le Khaniagère Persan, paroît avoir beaucoup ressemblé à notre vieux Menétrier Anglois; c'étoit ordinairement des chants héroïques qu'il accompagnoit de son luth: il paroît que les musiciens de ce pays ont connu le grand art d'émouvoir les passions, & qu'ils adressoient principalement leur musique au cœur. Alfarabi, (philosophe qui mourut vers le milieu du dixième siècle) à son retour du pélerinage de la Mecque, s'introduisit, quoiqu'étranger, à la cour de Seifeddoula, Sultan de Syrie; les musiciens de ce prince exécutoient des concerts; il se mêla parmi eux. Seifeddoula l'admira, & voulut entendre quelque chose de sa composition. Il tira de sa poche une pièce qu'il distribua à tous les concertans; le premier morceau excita un rire violent parmi les courtisans du Sultan & chez lui-même, le second fit fondre en larmes, & le troisième assoupit tout le monde jusqu'aux musiciens.

Dissertation de Richardson sur les langues des nations Orientales, p. 211.

Note 6, pag. 5. (*Mani*). Cet artiste, qu'Inatullo de Delhi appelle *le renommé au loin*, vivoit sous le règne de

Schabur ou Sapor, fils d'Ardſchir Babegan; il étoit peintre & ſculpteur de profeſſion, & il fut fondateur de la ſecte des Manichéens. Son charlataniſme, ſoutenu par une rare capacité dans les arts méchaniques, fit croire aux ignorans que ſon pouvoir étoit ſurnaturel. Après avoir quitté ſes zélateurs, ſous prétexte de paſſer une année dans le ciel, il publia un livre merveilleux, qui renfermoit des figures d'une étrange eſpèce, & qu'il diſoit avoir reçues de la Divinité. *Herbelot, p.* 548. Il paroît, d'après les Mille & une Nuits, qu'Haroun Al Rachid, grand-père de Vathek, avoit orné ſon palais, & meublé ſon magnifique pavillon, des plus fameux chef-d'œuvres des artiſtes Perſans.

Note 7, pag. 6. (*ſeptième ciel*). C'eſt dans ce ciel que le paradis de Mahomet eſt ſuppoſé placé, tout près du trône d'Allah. Au rapport de Hagi Khalfah, Ben Jatmaiah, célèbre docteur de Damas, eut la témérité d'aſſurer, que, lorſque le Très-Haut érigea ſon trône, il y réſerva une place vacante pour Mahomet.

Note 8, pag. 7. *Génie*, *Genn*, ou *Ginn*, ſignifie en arabe Génie ou Eſprit; c'eſt-à-dire, un être d'un ordre ſupérieur à l'homme & formé d'une matière plus ſubtile. Suivant la mythologie Orientale, les Génies gouvernoient le monde long-tems avant la création d'Adam; les Mahométans les regardoient comme une eſpèce intermédiaire entre les Anges & les hommes, & ſuſceptibles de ſalut. Mahomet prétendit avoir reçu du ciel une miſſion pour les convertir. Conformément à cette idée, nous liſons dans le Koran: « Lorſque le Serviteur de » Dieu ſe leva pour l'invoquer, il s'en fallut de peu que les

» Génies ne se pressassent en foule sur lui pour lui en-
» tendre réciter le Koran ». *Herbelot*, *p.* 375. *Alcoran*, *ch.* 72.

Note 9, pag. 7. (*Aidez-lui à bâtir cette tour*). Les Génies que les Persans appelloient *Péries* & *Dives*, étoient fameux par leur science en architecture. Les pyramides d'Egypte leur ont été attribuées, & on nous parle d'une forteresse étonnante qu'ils avoient construite dans les montagnes éloignées de l'Espagne; la façade de cette forteresse présentoit cette inscription:

« Ce n'est pas une tâche aisée d'ouvrir les portes de
» cet asyle, passant téméraire; les verroux n'en
» sont pas de fer, c'est la dent d'un dragon fu-
» rieux. Sache qu'aucun mortel ne peut rompre
» ce charme, jusqu'à ce que le destin en ait confié
» la clef à sa main intrépide ».

Le Koran dit, que Salomon employa les Génies à la construction de son magnifique temple. *Bally, sur l'Atlantide*, *p.* 146. *Herbelot*, *p.* 8. *Koran*, *ch.* 34.

Note 10, pag. 21. (*Giaour*). Infidèle.

Note 11, pag. 31. (*Il me faut le sang de cinquante enfans*). Parmi les disciples enthousiastes des puissances des ténèbres, l'offrande la plus agréable à ces divinités, étoit le sang des enfans. Si les parens ne s'empressoient pas de venir eux-mêmes les offrir, les Magistrats ne manquoient pas de choisir les jeunes gens les plus beaux & qui promettoient le plus, afin que le démon ne fût pas frustré de ses droits. Dans une occasion, on sacrifia à la fois deux cents enfans de la première noblesse. *Observ. de Bryant*, *p.* 279.

Note 12, pag. 40. (*prière annoncée à la pointe du jour*). Dans les vingt-quatre heures, il y en avoit cinq marquées pour la prière publique; la pointe du jour, midi, le milieu entre midi & le ſoleil couchant, le moment où le ſoleil quitte l'horiſon, & une heure & demie après qu'il eſt au-deſſous.

Note 13, pag. 41. (*cornes de rhinocéros*). On peut lire le récit curieux de leurs propriétés & applications extraordinaires dans la Bibliothèque orientale, & dans le Supplément.

Note 14, pag. 47. (*flacons de vin, & vaſes de Fagfouri* (*) *où un ſorbet excellent repoſoit ſur la neige*). Chardin parle d'un vin, fait de jus de grenade, que l'on appelle roubnar, & qui eſt très-vanté dans l'Orient, ſur-tout dans la Perſe; l'on en exporte une quantité conſidérable. Les ſorbets orientaux, que S. Jerôme nomme *ſorbitiunculæ delicatæ*, étoient un compoſé de différens ſirops, de limon, de liquorice, de capillaire, mêlés avec de l'eau. A ces ſirops, Haſſelquiſt en ajoute pluſieurs autres, & obſerve que la violette à la douce odeur, eſt une fleur très-eſtimée chez les Orientaux, non-ſeulement pour ſon parfum & ſa couleur, mais encore pour ſon uſage dans le ſorbet. Lorſqu'ils veulent régaler délicatement leurs convives, ils font cette liqueur avec une diſſolution de ſucre de violettes. La neige eſt un ingrédient preſque univerſellement employé dans les rafraîchiſſemens des

---

(*) Les Orientaux donnent le nom de *Fagfouri* à la porcelaine de la Chine, dont l'uſage eſt ancien chez eux. Ils appellent l'Empereur de la Chine, le Fagfour.

climats chauds; auſſi nous voyons dans les Mille & une Nuits que Bedreddin Haſſan, après avoir rempli une grande coupe de porcelaine de ſorbet de rous, mit de la neige dedans.

Note 15, pag. 47. (*parchemin*). Les parchemins myſtérieux ſont fréquens dans les écrits des Orientaux. Il y en a eu un en particulier parmi les Arabes, qui eſt en grande vénération; il fut écrit par Ali & Giafar Sudek, en caractères myſtiques. L'on dit qu'il renferme la deſtinée de la religion Mahométane, & les grands évènemens qui doivent arriver avant la fin du monde. Ce parchemin eſt de peau de chameau. Catherine de Médicis étoit dans l'uſage de porter ſur elle une légende, écrite en caractères cabaliſtiques ſur la peau d'un enfant mort né. *Herbelot, p.* 366. Hiſtoire de la Maiſon de Valois, par *Wraxal.*

Note 16, pag. 48. (*Iſtakhar*). Cette cité étoit, ſous les Rois des trois premières races, l'ancienne Perſépolis, la capitale de la Perſe. L'auteur du Lebtarikh dit, que Kiſchtab établit ſon ſéjour dans cette ville; qu'il y érigea pluſieurs temples conſacrés à l'élément du feu; & qu'il fit creuſer pour lui-même & ſes ſucceſſeurs, des ſépulcres dans les rochers de la montagne qui communiquoit à la cité. Les ruines qui reſtent encore des colonnes & des figures mutilées par Alexandre & par le tems, prouvent évidemment que ces anciens potentats avoient choiſi cette place pour leur ſépulture. Cependant, il ne faut pas confondre ces monumens avec le ſuperbe palais érigé par la reine Homaï, dans le milieu d'Iſtakhar, & que les Perſans diſtinguoient par le nom de Tohilminar,

ou les quarante phares. Quelques-uns attribuent l'origine de cette cité à Giamchid, d'autres la font remonter plus haut; mais ſuivant la traduction Perſane, elle fut bâtie par les Péris, ou Fées, dans le tems que le monde étoit gouverné par Gian Ben Gian. *Herbelot*, *p.* 327.

Note 17, pag. 48. (*Gian Ben Gian*). Par ce nom l'on diſtinguoit le Monarque, de cette eſpèce d'Etres appellés par les Arabes, *Gian* ou *Ginn*, qui ſignifie Génie, & par les Tarikh Thabari, Feez ou Fées. Gian Ben Gian étoit fameux par ſes expéditions guerrières & par ſes édifices prodigieux; ſuivant les écrivains Orientaux, les pyramides d'Egypte étoient au nombre des monumens de ſa puiſſance. Le bouclier de ce Souverain, non moins fameux que celui d'Achille, ſervit ſucceſſivement à trois Solimans pour l'exécution de leurs exploits merveilleux. Il échut enſuite à Tahamurath, ſurnommé Diobend, ou le conquérant des géans. Ce bouclier avoit été conſtruit par un art taliſmanique, & étoit doué des vertus les plus étonnantes: lui ſeul ſuffiſoit pour rompre tous les charmes & les enchantemens des Eſprits ou Géans, formés par l'art magique; d'après cela, nous ne ſommes plus embarraſſés de l'origine du bouclier d'Atlante. Le règne de Gian Ben Gian ſur les Péris a duré, dit-on, deux mille ans; après quoi, Eblis fut envoyé par la Divinité pour les exiler, à cauſe de leurs déſordres, & les enfermer dans la région la plus éloignée de la terre. *Herbelot*, *p.* 396. *Bally*, *ſur l'Atlantide*, *p.* 147.

Note 18, pag. 48. (*les taliſmans des Suleïman*). Le plus fameux taliſman de l'Orient, & qui pouvoit même

ſurpaſſer les armes & la magie des Dives ou Géans, étoit *mohur Solimani*, le ſceau ou l'anneau de Soliman Jared, le cinquième monarque du monde après Adam; le poſſeſſeur de ce taliſman commandoit, non-ſeulement aux élémens, mais encore à tous les eſprits & à tous les êtres créés. *Diſſertation de Richardſon*, *p.* 272. *Herbelot*, *p.* 820.

Note 19, pag. 48. (*Sultans préadamites*). Ces Monarques, qui étoient au nombre de ſoixante-douze, avoient chacun le gouvernement d'une eſpèce diſtincte d'êtres raiſonnables, antérieurs à l'exiſtence d'Adam. *Herbelot, p.* 820.

Note 20, pag. 48. (*à la ſanté de Mahomet*). Des preuves innombrables atteſtent que la coutume Grecque *συμπιειν κυα θιζομενȣς*, dominoit parmi les Arabes; mais quand même elle n'exiſteroit pas, l'on ne pourroit ſuppoſer que Carathis n'eût pas connu cette coutume.

Note 21, pag. 48. (*l'âne de Balaam, le chien des ſept Dormans, & les autres animaux admis dans le paradis du ſaint Prophète*). C'eſt un dogme de la foi muſulmane, que parmi tous les animaux, pluſieurs ſont reçus dans le paradis. L'hiſtoire des ſept Dormans eſt tirée des légendes chrétiennes; la voici: ſous le règne de l'empereur Decius, des jeunes gens de bonne famille, fuirent d'Ephèſe, pour éviter les flammes de la perſécution, dans une caverne ſecrette, où ils dormirent pluſieurs années. Un chien les avoit ſuivis dans ce refuge, & lorſqu'ils tentèrent de le chaſſer, l'animal leur dit: j'aime ceux qui ſont chers à Dieu; allez donc dormir, & je vous garderai. Les Mahométans conſervent pour ce

chien une ſi grande vénération, que pour injurier le plus qu'il eſt poſſible quelqu'un d'avare, ils diſent: il ne donneroit pas un os au chien des ſept Dormans. L'on aſſure même que leur ſuperſtition leur a fait écrire le nom de ce chien ſur les lettres qu'ils envoyent à l'étranger, comme une eſpèce de taliſman qui leur aſſure un voyage heureux. *Cérémonies Religieuſes*, *vol.* 7, *p.* 74. *Koran de Salé*, *chap. XVIII & notes.*

Note 22, pag. 49. (*peignoient les beaux yeux des Circaſſiennes*). C'étoit une coutume ancienne dans l'Orient & qui exiſte encore aujourd'hui, de colorer les yeux des femmes, particulièrement de celles dont le teint étoit remarquable pour la blancheur, avec une poudre impalpable appellée formé; qui n'étoit autre choſe que de l'antimoine crud. Ebni el Motezz, dans un paſſage traduit par Jones, dit non-ſeulement que cette couleur eſt purpurine, mais lui compare encore celle de la violette.

> Viola collegit folia ſua, ſimilia
> COLLYRIO NIGRO, quod bibit lacrymas ſui diſceſſus;
> Velut ſi eſſet ſuper valla in quibus fulgent
> PRIMAE AGRIS FLAMULAE IN SULPHURIS EXTREMI PARTIBUS.

Cette couleur, lorſqu'elle eſt appliquée à l'intérieur des paupières, comble les yeux, ſur-tout à la lumière des lampes, d'une langueur ſi tendre & ſi enchantereſſe, qu'on ne ſauroit l'exprimer.

Note 23, pag. 50. (*Rocnabad*). Le ruiſſeau de ce nom coule près de la cité de Schiraz. Ses eaux ſont extraordinairement claires & limpides, & ſes bords couverts de la plus belle verdure. Stofez a chanté ce ruiſſeau dans

un poëme plein de verve que le chevalier W. Jones a parfaitement traduit.

« Jeune homme, bois à longs traits les liquides rubis, » & change en gaieté la mélancolie de ton cœur, en dépit » des propos des fanatiques renfrognés : dis-leur, que » leur Eden ne posséde point un aussi clair ruisseau que » Rocnabad, & un aussi doux berceau que Morellay » (*).

Note 24, pag. 50. (*gouvernez par l'avis de ma mère*). Autrefois, dans l'Orient, les femmes n'étoient pas exclues du pouvoir souverain. Dans l'histoire de Zeyn Alasman & le roi des Génies, la mère de Zeyn entreprit avec le secours de ses visirs, de gouverner Balsora, pendant qu'il étoit absent pour une expédition guerrière.

Note 25, pag. 51. (*pots remplis de scorpions*). C'étoit un goût de famille. Motavekel, frère de Vathek, régaloit ses convives de la même manière, & s'amusoit aussi quelquefois à les guérir avec une thériaque admirable. *Herbelot, p.* 641.

Note 26, pag. 52. (*Moullahs*). Titre de ceux qui, chez les Mahométans, étoient élevés dans la science des loix : de leur classe on tiroit les Juges des villes & des provinces.

Note 27, pag. 52. (*le sacré Cahaba*). La partie du temple à la Mecque qui est particuliérement révérée, & à soi seule sanctifie le reste, est un bâtiment de pierre quarré, que l'on appelle le Cahaba ; sans doute, à cause de sa forme quadrangulaire. La longueur de cet édifice, du nord au sud, est de vingt-quatre coudées, & sa lar-

(*) Morellay étoit un oratoire sur les bords de Rocnabad.

geur,

geur, de l'eſt à l'oueſt, eſt de vingt-trois ; la porte eſt ſituée vers l'orient, & s'élève environ à quatre coudées au-deſſus de la terre, & le pavé eſt au niveau du ſeuil. Le Cahaba a un double toît qui eſt ſoutenu intérieurement par trois colonnes octangulaires de bois d'aloës; entre chacune de ces colonnes il y a une barre de fer, à laquelle eſt ſuſpendu un rang de lampes d'argent ; l'extérieur eſt couvert d'un riche damas noir, & orné d'une bande brodée en or. Ce tapis, que l'on change tous les ans, étoit anciennement envoyé par les Califes. *Diſc. prél. de Salé, p.* 152.

Note 28, pag. 53. (*Bababalouk, hors de lui*). L'énormité de la profanation de Vathek ne peut être ſentie que par un Muſulman orthodoxe, ou par quelqu'un qui ſe rappelle l'ablution & la prière indiſpenſablement requiſes dans des cas pareils. *Diſc. prél. de Salé, p.* 139. *Alcoran, chap.* 4. *Etat de l'Empire Ottoman, par Habeſci*, p. 93.

Note 29, pag. 54. (*régale ces pieuſes gens avec mon bon vin de Schiraz*). La prohibition que le Koran fait du vin eſt ſi rigidement obſervée par les ſcrupuleux, ſur-tout lorſqu'ils ont fait le pèlerinage de la Mecque, que c'eſt un crime à leurs yeux de preſſer les grappes pour faire cette liqueur, & même de ſe ſervir de l'argent provenu de ſa vente. *Voyage de Perſe, par Chardin, tom.* 2, *pag.* 212. Schiraz étoit fameuſe dans l'Orient pour les vins de différentes ſortes qu'elle produiſoit, mais particulièrement pour ſon vin rouge, qui étoit même plus eſtimé que le vin blanc de Kirmith.

Note 30, pag. 57. (*eunuques de l'arrière-garde*). Comme

les eunuques noirs ſont le cortège inſéparable des femmes, c'étoit conſéquemment à leur ſuite qu'étoit leur poſte. Ainſi, nous liſons dans l'argument du poëme d'Innrioltais : un jour que ſa tribu avoit levé ſes tentes pour changer de demeure, les femmes, comme c'eſt l'uſage, venoient derrière les autres avec les eſclaves & le bagage, dans des voitures fixées ſur le dos des chameaux.

Note 31, pag. 57. (*quelques cages à dames*). Ces cages ſont exactement décrites dans pluſieurs paſſages du Moallakat. Nous voyons dans le poëme de Lebeid : « Combien tes tendres affections étoient émues, lorſque les jeunes filles de la tribu partirent, lorſqu'elles ſe cachèrent dans des voitures de cotton comme des gazelles dans leur aſyle, & lorſque les tentes repliées produiſoient un bruit éclatant. » Elles étoient renfermées dans des chars dont les côtés étoient ſoigneuſement couverts avec des tapis, avec des rideaux de toile fine, & des voiles peints. Et Zohaï :

« Regarde, mon ami! ne vois-tu pas un cortège de jeunes filles aſſiſes ſur des chameaux, & qui s'avancent ſur la hauteur au-delà du Jourdain Jortham?

» Elles laiſſent ſur leur droite les montagnes & les plaines inégales de Chanaan. O combien j'ai d'ennemis cruels dans Chanaan! mais auſſi combien j'y poſſède d'alliés fidèles !

» Elles ſont dans des voitures couvertes de riches tapis & de voiles couleur de roſe, dont l'intérieur peint offre le cramoiſi du bois d'andem.

» Elles commencent à entrer dans la vallée de Subaan,

maintenant elles la traverſent; les houſſes de leurs chameaux ſont amples & neuves.

» Vois-tu comme elles montent & s'élèvent du fond de la vallée, & comme elles s'aſſeyent en avant ſur les houſſes, avec toutes les marques d'une gaieté voluptueuſe! *Moallakat, traduction du chevalier Jones, pag.* 35, 46. Voyez auſſi *Lady M. W. Montague, Lettre XXVI.*

Note 32, pag. 62. (*dix mille flambeaux*). M. Marſden, dans ſon hiſtoire de Sumatra, dit, que les tigres ſont les ennemis les plus funeſtes & les plus deſtructeurs pour les habitans lorſqu'ils voyagent. Il ajoute que le nombre des perſonnes tuées annuellement par ces tyrans des bois eſt preſque incroyable; comme ces animaux féroces ſont effrayés à la vue du feu, les naturels portent une eſpèce de torche d'un feu très-brillant; pour les épouvanter, ils allument des feux autour de leurs villages. *Pag.* 149.

Note 33, pag. 64. (*& qui pis eſt, nos viſages*). J'ai été informé, dit le docteur Cooke, que les Perſans en général, expoſeroient plutôt en public toutes les parties de leur corps, que leur figure. *Voyage en Ruſſie, tom.* 2, *p.* 443.

Note 34, pag. 66. (*des fours d'argent*). Les fours portatifs étoient une partie des meubles des voyageurs Orientaux. S. Jerôme (*Compl.*, 8, 10.) les a décrits en détail. Ceux des Califes étoient de la même eſpèce, excepté qu'ils étoient d'argent au lieu de cuivre. Le docteur Powke dit qu'il a été régalé dans un camp Arabe avec des gâteaux cuits exprès pour lui. Il n'eſt pas aiſé de diſtinguer ce que le pain royal avoit de particulier : mais,

dans un conte Arabe, une femme, pour ſatisfaire ſon plus grand deſir, ſouhaitoit devenir la femme du boulanger du Sultan, afin de ſe raſſaſier de ce pain, qui eſt apprêté pour le Sultan. *Tom.* 4, *p.* 269.

Note 35, pag. 66. (*vaſes de neige & raiſins des bords du Tygre*). Il étoit d'uſage dans les climats de l'Orient & ſur-tout dans la ſaiſon chaude, de porter en voyage des proviſions de neige; ces *caſtiones nives* (*comme Mamertinus les appelle*) étant mis dans des vaſes ſéparés, ſe trouvoient par ce moyen plus à l'abri de l'air, & l'on n'en ouvroit pas plus que ne l'ordonnoit le beſoin du moment; pour empêcher la diſſolution, les vaiſſeaux qui contenoient cette neige, étoient enveloppés dans des paquets de paille. *Geſta Dei, p.* 1098. Le Calife Mohadi, ancêtre de Vathek, dans le pélerinage de la Mecque qu'il entreprit, moins par dévotion que par oſtentation, chargea ſur ſes chameaux une quantité ſi prodigieuſe de neige, qu'elle fut ſuffiſante, non-ſeulement pour lui & ſa ſuite au milieu des ſables brûlans de l'Arabie, mais encore pour conſerver dans leur fraîcheur naturelle les diverſes eſpèces de fruits qu'il portoit avec lui, & pour boire à la glace tout le tems qu'ils reſtèrent à la Mecque: la plus grande partie des habitans de cette ville n'avoit jamais vu de neige auparavant. *Anecdotes Arabes, p.* 326.

Note 36, pag. 67. (*horrible Caf*). Cette montagne qui n'eſt, dans le fait, que le Caucaſe, étoit ſuppoſée environner la terre, comme un anneau demeure autour du doigt : l'on croyoit que le ſoleil ſe levoit d'une de ſes éminences (*comme les Poëtes Latins le diſent de l'Œta*) & ſe cou-

choit ſur l'éminence oppoſée; c'eſt pourquoi, de *Cof à Caf*, ſignifioit d'une extrémité à l'autre. Les hiſtoriens fabuleux de l'Orient aſſurent que cette montagne avoit pour baſe une pierre, nommée ſakbrat, dont un grain, ſuivant Lokman, donnoit le pouvoir de faire des prodiges; l'on repréſente encore cette pierre comme le pivot de la terre, & comme une vaſte émeraude, dont les rayons réfléchis donnoient aux cieux leur couleur d'azur : ils ajoutent que lorſque Dieu veut exciter un tremblement de terre, il commande à cette pierre d'émouvoir une de ſes fibres (qui fait en elle l'office des nerfs), & qu'alors la terre communiquant avec elle, tremble, s'agite, & s'écroule quelquefois. Telle eſt la philoſophie du Horan!

Note 37, pag. 67 (*la Simorgue*). C'eſt de ce chimérique oiſeau de l'Orient qu'on dit tant de merveilles. Il avoit non-ſeulement le don de la raiſon, mais encore la connoiſſance de toutes les langues; d'où l'on peut conclure que c'étoit un génie ſous une forme empruntée. Cette créature rapporte d'elle-même, qu'elle avoit vu douze fois commencer & finir la grande révolution de ſept mille ans, & que dans ſa durée le monde avoit été ſept fois dépeuplé, & ſept fois repeuplé d'habitans. Le Simurgh eſt repréſenté comme le grand ami de la race d'Adam, & un auſſi grand ami des Dives. Tahamurath & Áherman apprirent par ſes prédictions tout ce qui devoit leur arriver, & ils obtinrent de lui, qu'il les ſeconderoit dans toutes leurs entrepriſes. Tahamurath, armé du bouclier de Gian Ben Gian, fut porté dans l'air par cet oiſeau, au deſſus du noir déſert à Caf; le panache de

ſon caſque étoit de plumes tirées du ſein de Simurgh, & le caſque a toujours été depuis porté par les plus fameux guerriers. Le Simurgh étoit invulnérable dans les combats, & les héros qu'il favoriſoit, ne manquoient jamais de réuſſir. Quoiqu'il eût aſſez de pouvoir pour exterminer ſes ennemis, cependant on ſuppoſoit qu'il lui étoit interdit de déployer ce pouvoir. Sadi, ce grave auteur, pour prouver combien la Providence eſt univerſelle, dit que le Simurgh, malgré ſa maſſe immenſe, n'eſt pas embarraſſé de trouver ſa nourriture ſur la montagne de Caf.

Note 38, pag. 68. (*toiles peintes*). Ces productions élégantes de l'antiquité la plus reculée, ſe trouvent en abondance dans toutes les parties du Levant; elles ſont non-ſeulement les σινδονας ΕΥΑΝΘΕΙΣ, *des toiles richement ornées de fleurs*, dont Strabon fait mention; mais encore Hérodote rapporte que les nations du mont Caucaſe ornoient leurs vêtemens avec des figures de différente eſpèce, au moyen de certains végétaux, leſquels broyés & délayés dans l'eau, produiſoient une couleur ineffaçable & non moins durable que la toile elle-même. *Strabon, L. XV, p.* 709. *Hérodote, L. I, p.* 96.

Note 39, pag. 68. (*Afrites*). C'étoit une eſpèce de Méduſe ou Lamie, le plus terrible & le plus cruel de tous les ordres des Dives.

Note 40, pag. 69. (*Abdeſte*). Parmi les règles indiſpenſables de la foi Muſulmane, l'ablution eſt une des principales. Cette cérémonie ſe diviſe en trois parties: la première, qui ſe fait avant les prières, eſt appellée *abdeſte*. Elle commence en levant les deux mains, & ré-

pétant ces mots: Loué ſoit Allah qui a créé l'eau pure, & lui a donné la vertu de purifier; il a auſſi élevé notre foi au plus haut degré. Ceci terminé, on prend l'eau trois fois dans la main droite, & s'étant lavé la bouche, l'adorateur ajoute: « ô Dieu! je te ſupplie de me laiſſer goûter de cette eau, que tu as donnée dans le paradis à » ton prophète Mahomet, plus ſuave que le muſc, plus » blanche que le lait, plus douce que le miel, & dont » le pouvoir eſt de déſaltérer pour toujours la ſoif de » celui qui a le bonheur d'en boire ». Cette prière eſt accompagnée d'une aſpiration d'eau par le nez, puis le viſage eſt plongé par trois fois juſques derrière les oreilles: enſuite on prend de l'eau avec les deux mains, commençant avec la droite & s'en jettant juſqu'au coude: l'ablution de la tête ſuit immédiatement, faite auſſi à l'ouverture de l'oreille avec le pouce, & au cou avec tous les doigts; enfin, les pieds, &, dans cette dernière opération, il ſuffit de mouiller la ſandale.

A chaque cérémonie, on fait une prière convenable, & le tout ſe termine ainſi: « Soutiens-moi, ô Dieu! ne » ſouffre pas que mon pied chancèle, & que je tombe du » pont dans l'enfer ». Rien n'eſt plus édifiant que l'attention avec laquelle ces cérémonies ſont accomplies. Si une toux involontaire ou un éternuement les interrompt, tout le ſervice eſt entiérement recommencé, & autant de fois que cela arrive. *Habeſci, p.* 91, *&c.*

Note 41, pag. 69. (*Caſila*). Un caſila ou caravane, ſuivant Pitts, eſt diviſé en différentes compagnies, à la tête deſquelles un officier ou une perſonne de diſtinction va porté dans une eſpèce de litière & ſuivi par un cha-

meau chargé de ſes tréſors. Ce chameau a une ſonnette attachée à chaque côté, dont le ſon peut être entendu à une très-grande diſtance; d'autres ont des ſonnettes au cou & aux jambes, pour les encourager, lorſqu'ils ſont abattus par la chaleur & la fatigue.

Note 42, pag. 69. (*Deggial*). Ce mot ſignifie littéralement un menteur, un impoſteur; mais il eſt appliqué par les Ecrivains Mahométans à leur Antechriſt. Il eſt repréſenté avec un œil & un ſourcil, & l'on rapporte que, ſur ſon front, les traces de l'infidélité ſont empreintes. Suivant la tradition des Fidèles, ſa première apparition ſera entre Trak & Siria. Monté ſur un âne, ſoixante-dix mille Juifs d'Iſpahan ſont attendus pour le ſuivre; ſa durée ſur la terre ſera de quarante jours; toutes les villes ſeront détruites par lui ou par ſes émiſſaires; Médine ſera ſeule préſervée. Cette ville échappera au bouleverſement univerſel par la protection des Anges, & l'Antechriſt enfin ſera tué par Jeſus qui le rencontrera à la porte de Lude. *Herbelot, p.* 282.

Note 43, pag. 73. (*le Biſmillah*). Ce mot, qui eſt à la tête des chapitres de l'Alcoran, excepté du dix-neuvième, ſignifie *au nom du Dieu très-miſéricordieux.*

Note 44, pag. 74. (*Tecthravan*). Cette eſpèce de trône ambulant, quoique plus commun à préſent que dans le tems de Vathek, eſt encore réſervé aux perſonnes du premier rang.

Note 45, pag. 75. (*bains d'eau de roſe*). L'uſage d'eau parfumée pour le bain, a une origine très-reculée dans les pays du Levant, où chaque plante odoriſère répand une odeur plus ſuave que dans nos climats humides.

La rose favorable au bain, suivant Hasselquist, est d'un beau rouge pâle, double, aussi large que la main; elle surpasse toutes les autres plantes par l'excellence de son parfum. La quantité de cette eau distillée annuellement à Faihum, & distribuée dans tous les pays éloignés, est immense. Voyez *Hasselquist, p.* 248.

Note 46, pag. 80. (*rossignol, je suis ta rose*). La passion du rossignol pour la rose, est célébrée dans tout l'Orient. C'est ainsi qu'en parle Messihi: viens, fille charmante, & prête l'oreille aux chants de ton poëte. Tu es la rose même; il est l'oiseau du printems, l'amour commande de chanter, & l'amour veut être obéi; sois gaie, les fleurs du printems se fanent de trop bonne heure.

Note 47, pag. 83. (*Visnou & Ixhora*). Deux Divinités des Indes Orientales, dont les histoires & les aventures contiennent plus de folies qu'il n'est possible d'en trouver dans toute la fable.

Note 48, pag. 83. (*les objets pitoyables*). Ludeke fait mention de la coutume d'apporter dans les places publiques ceux qui souffroient de quelque maladie, ou qui avoient perdu l'usage de leurs membres, afin d'exciter la commisération. C'est pourquoi, lorsque Fakreddin distribuoit ses aumônes, & que le Commandant des Croyans paroissoit en public, on pouvoit s'attendre à de pareilles assemblées.

Note 49, pag. 84. (*des petits plats d'abomination*). Le Koran a établi diverses distinctions, relativement à différentes sortes de nourritures; & beaucoup de Mahométans sont assez scrupuleux pour ne pas toucher à la

*

viande de certains animaux, ſur leſquels on a oublié de prononcer, à l'inſtant de leur mort, le mot de *Biſmillah. Cérém. Relig., vol. VII, p.* 110.

Note 50, pag. 85. (*poiſſons tirés d'une rivière*). Suivant le Bruyn, la coutume orientale eſt de pêcher avec une ligne qu'on tourne autour du doigt; & quand le pêcheur a la certitude que l'amorce eſt priſe, il tire ſa ligne alternativement avec les deux mains; par ce moyen, ajoute-t-on, un bon plat de poiſſons eſt bientôt pris.

Suivant ce que rapporte Galand, il paroît que Vathek étoit très-paſſionné pour cet amuſement. *Herbelot, ſupplém., p.* 210.

Note 51, pag. 85. (*Mont Sina*). Cette montagne eſt conſidérée par les Mahométans la plus noble de toutes les autres, & toujours regardée avec la plus grande vénération, par reſpect pour la Loi divine qui fut émanée d'elle. *Herbelot, p.* 812.

Note 52, pag. 85. (*Périſes*). Le mot *Péri*, dans le langage Perſan, ſignifie cette belle race de créatures qui tient le milieu entre les Anges & les hommes. Les Arabes lui donnent le nom de Ginn ou Génie; & nous, d'après les Perſans, peut-être, de Fées.

Enfin, les Péries correſpondent à cette claſſe d'Etres imaginaires qui entrent dans notre ſyſtême poétique.

Les Italiens les nomment Fates, par alluſion à leur pouvoir de charmer & d'enchanter. C'eſt ainſi que la *Manta Fatidica* de Virgile eſt rendue dans Orlando, la Fata Manto : le nom de Ginn étant commun aux Péries & aux Dives, pluſieurs ont fauſſement imaginé que les Péries étoient les femelles des Dives. Ces dénominations

ne fervoient cependant qu'à diftinguer leur nature de celle des Anges & des hommes, fans aucun égard à leurs qualités morales ou perfonnelles: ainfi les Dives font hideux & méchans, tandis que les Péries font beaux & bons. Parmi les Poëtes Perfans, la beauté des Péries eft devenue un proverbe fi expreffif, qu'une femme parfaitement belle eft appellée la defcendante d'un Péri.

Note 53, pag. 89. (*Meignoun & Leilah*). Ces perfonnages font confidérés par les Arabes comme les amans les plus beaux & les plus fidèles. Leurs amours ont été célébrées avec tous les charmes de la poéfie dans chaque langue Orientale.

Note 54, pag. 90. (*Shaddukian & Ambreabad*). Deux villes des Péries dans la région imaginaire des Ginniftan. La première fignifie *plaifir* & *defir*, l'autre la *cité de l'ambre gris*. Voyez *Richardfon, Differt.*, *p.* 169.

Note 55, pag. 94. (*cuiller de cocknos*). Le cocknos eft un oifeau dont le bec eft eftimé par la beauté de fon poli, & quelquefois il fert de cuiller. *Voyez* l'hiftoire d'Atalmulck & de Zelica Begum dans les Mille & un Jours.

Note 56, pag. 96. (*fombre Goule*). *Goul* ou *Ghul* en Arabe, fignifie un objet épouvantable qui ôte l'ufage des fens. De-là dérive le nom de ces efpèces de monftres qui paffent pour habiter les forêts, les cimetières & les autres places défertes. On raconte que non-feulement ils déchirent les vivans, mais encore déterrent les morts pour les dévorer. *Richardfon, differt.*, *p.* 174, 274. *Voyez auffi* l'hiftoire d'Amine dans les Mille & une Nuits.

Note 57, pag. 97. (*plumes de héron toutes étincelantes*

d'efcarboucles). Les panaches de cette forte font partie des attributs de la royauté Orientale. *Vol. XI, p.* 205.

Note 58, pag. 98. (*l'efcarboucle de Giamchid*). Ce puiffant Potentat étoit le quatrième Souverain de la Dynaftré des Pifchadians, & frère ou neveu de Tahamurath. Son vrai nom étoit Giam ou Gem & Shilo, lequel, dans l'ancien langage Perfan, fignifie le foleil, allufion faite à la majefté de fa perfonne, ou à la fplendeur de fes actions.

Note 59, pag. 98. (*Elle frappa des mains*). C'étoit un ufage familier dans l'Orient d'appeller ainfi les efclaves. *Voyez* les Mille & une Nuits, vol. I, p. 5, 106, 193, &c.

Note 60, pag. 107. (*Les cris de Leillah-Illeilah*). Ces exclamations qui fignifient, il n'y a point d'autre Dieu que Dieu, étoient ordinairement prononcées avec une violente émotion. Les Efpagnols les ont adoptées des Maures, leurs voifins, & Cervantes, dans Don Quichotte, en fait ufage. En efto ilegaron corriendo con grita lililies (littéralement, profeffion de foi d'Allah) y algazara eos de las libreas, adonde Don Quixote fufpenfo y atonito eftava. Parte fegunda, tom. IV, cap. LXI, p. 241.

Note 61, pag. 109. (*Monkir & Nekir*). Deux Anges noirs, dont la fonction eft d'examiner tous les objets concernant la foi. Quiconque ne leur rend pas un compte fatisfaifant eft certain d'être affommé avec des maffues de fer rouge, & d'être tourmenté au-delà de toute expreffion. *Cérêm. Relig., vol.* V, *p.* 101, *vol.* VII, *p.* 59, 68, 118.

Note 62, pag. 110. (*le pont fatal*). Ce pont, nommé

en Arabe *al ſiral*, eſt ſuppoſé s'étendre ſur le gouffre infernal. On le repréſente auſſi étroit que le fil d'une toile d'araignée & comme le tranchant d'une lame d'épée.

Note 63, pag. 121. (*vin encavé avant la naiſſance de Mahomet*). La prohibition du vin par Mahomet en a diminué la conſommation dans les limites de ſes propres domaines : ainſi, l'on pouvoit s'attendre d'en trouver en réſerve dans le tems dont il eſt ici queſtion. L'uſage de conſerver du vin n'étoit pas inconnu aux Perſans, quoiqu'il ne fût pas auſſi ſouvent pratiqué par eux que par les Grecs & les Romains.

Note 64, pag. 134. (*Eblis*). Herbelot prétend que ce titre eſt une corruption du mot grec *diabolos*. C'eſt une qualification conférée par les Arabes au premier des Anges apoſtats. Il eſt repréſenté comme exilé dans les régions infernales, pour avoir refuſé de ſuivre le culte d'Adam, & avoir déſobéi au commandement de l'Etre ſuprême.

Note 65, pag. 135. (*aſtrolabes*). La deſcription de l'aſtrolabe peut être jugée au premier coup-d'œil incompatible avec l'exactitude chronologique : il n'y a nulle preuve d'aucune conſtruction de ce genre, juſqu'au tems de Vathek, & même après. On remarque que pareil inſtrument ne remonte pas plus haut que Sineſius : l'évêque de Ptolemaïs en a inventé dans le cinquième ſiècle ; & Carathis n'étoit pas ſeulement une Grecque, mais elle cultivoit auſſi les ſciences que les bons Muſulmans de ſon tems avoient en horreur. *Bailly*, hiſtoire de l'Aſtronomie moderne, tom. I, p. 563, 573.

Note 66, pag. 145. (*Balkis*). Nom de la reine de

Saba, venue du Midi pour admirer la ſageſſe & la gloire de Salomon. Le Koran repréſente cette Reine, comme une adoratrice du feu. Salomon a la réputation de l'avoir non-ſeulement traitée avec magnificence, mais encore de l'avoir honorée de ſon trône & de ſon lit. *Alcoran, chap. XXVII, & les notes de Salé. Herbelot, p.* 182.

Note 67, pag. 152. (*Ouranbad*). Ce monſtre eſt repréſenté ſous la figure d'un hidre volant, très-féroce, & tient de la même claſſe des Rakshes, dont la nourriture ordinaire eſt de ſerpens & de dragons; du ſoham, qui a la tête d'un cheval, avec quatre yeux, & le corps d'un dragon couleur de feu; du ſyl, baſilic, avec une face humaine ſi effroyable, qu'aucun mortel ne pouvoit ſupporter ſon aſpect, ainſi des autres. *Voyez* les titres reſpectifs dans le Dictionnaire de Richardſon, Perſe, Arabe & Anglois.

Note 68, pag. 153. (*la forterеſſe d'Aherman*). Dans la mythologie Orientale, Aherman eſt réputé le démon de la diſcorde. Les anciens romans de la Perſe abondent en deſcriptions de cette forteреſſe, dans laquelle les démons ſubalternes s'aſſemblent pour recevoir les loix de leurs princes; & c'eſt de là qu'ils partent pour aller exercer leur malice ſur toute la terre. *Herbelot, p.* 71.

Note 69, p. 153. (*les ſalles d'Argenk*). Les ſalles de ce puiſſant Dive qui régnoit dans les montagnes de Caf, contenoient les ſtatues de ſoixante-douze Solimans, & les portraits des différens animaux qui lui étoient attachés. Aucun d'entr'eux ne portoit la plus légère reſſemblance avec la figure humaine.

Fin des Notes.

VARIANTES OU CORRECTIONS.

Faite sur un exemplaire de l'Edition française originale puis feuille à feuille collationnée par le signataire de la Préface, la Réimpression se conforme de tout point au texte de 1787. *Rien n'a été pris dans l'Edition postérieure de Londres, à laquelle on a, cependant, comparé chaque ligne trouvée identique, sauf un membre de phrase nécessaire pour remplir, page* 103, *ligne* 13, *le blanc produit par l'oubli des mots* « qu'un derviche m'apporta de l'Arracan » ; *et dans le but d'éviter le double emploi à trop court intervalle du verbe* apporter, *je me suis cru permis de débuter ainsi* « Qu'on me ſerve... », *sans prendre garde que l'auteur lui-même avait en* 1815 *adopté ce tour* « Qu'on me donne de... » *: infraction malheureuse à mon refus de toute ingérence. Une variante encore ré-*

sulte de la réduction plus tard à quinze cents *du chiffre de* onze mille *d'abord attribué aux degrés d'une tour : il faut la signaler.*

L'orthographe française de VATHEK suit les innovations en vigueur à la date où fut composé cet ouvrage, suppression du t *aux participes présents, etc., ou bien s'attarde à des modes d'écrire antérieurs, réduplication de consonnes comme dans* jetter, appeller, *etc.; il n'y est apporté de changement, qu'en ce qui concerne les deux* p *dans le verbe* apercevoir, *interdits déjà par le Dictionnaire de l'Académie, de sorte qu'il y avait faute : le Lecteur les trouvera d'ordinaire réduits à un. Les* Solimans, *montré partout avec le pluriel, en perdait une fois la désinence, page* 164, *ligne* 5, *qui a été restaurée. Seules des fautes typographiques pas moins irrécusables ont subi une correction, telle que le rétablissement d'une* f, *évitant ce sens baroque* « la biche qui ſuit le chaſſeur » ; *et du pronom réfléchi là* « un bruit qui fit trembler et s'entrouvrir la voûte » : *nul autre exemple qui importe.*

Les Notes ci-contre fort diminuées, dans leur nombre et quant au volume de certaines, par la publication faite à l'étranger, ont dû recevoir plusieurs retouches peu graves, une phrase ou deux (*Notes* 5, 40, 65 *et passim*) *ayant échappé jadis*

à la presse, défaites ou tronquées, visiblement point relues, détail presque de prote.

Le souhait reste à formuler que notre Réimpression de 1876 *ne fournisse pas à la sévérité des éditions futures un* erratum *abondant.*



Imprimerie Jules-Guillaume Fick

Genève

